This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

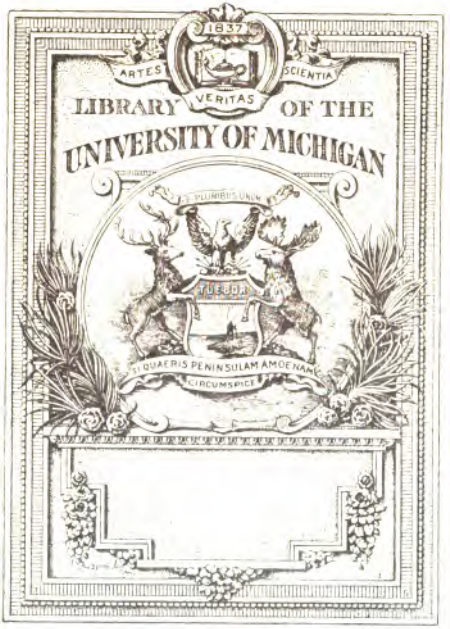
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

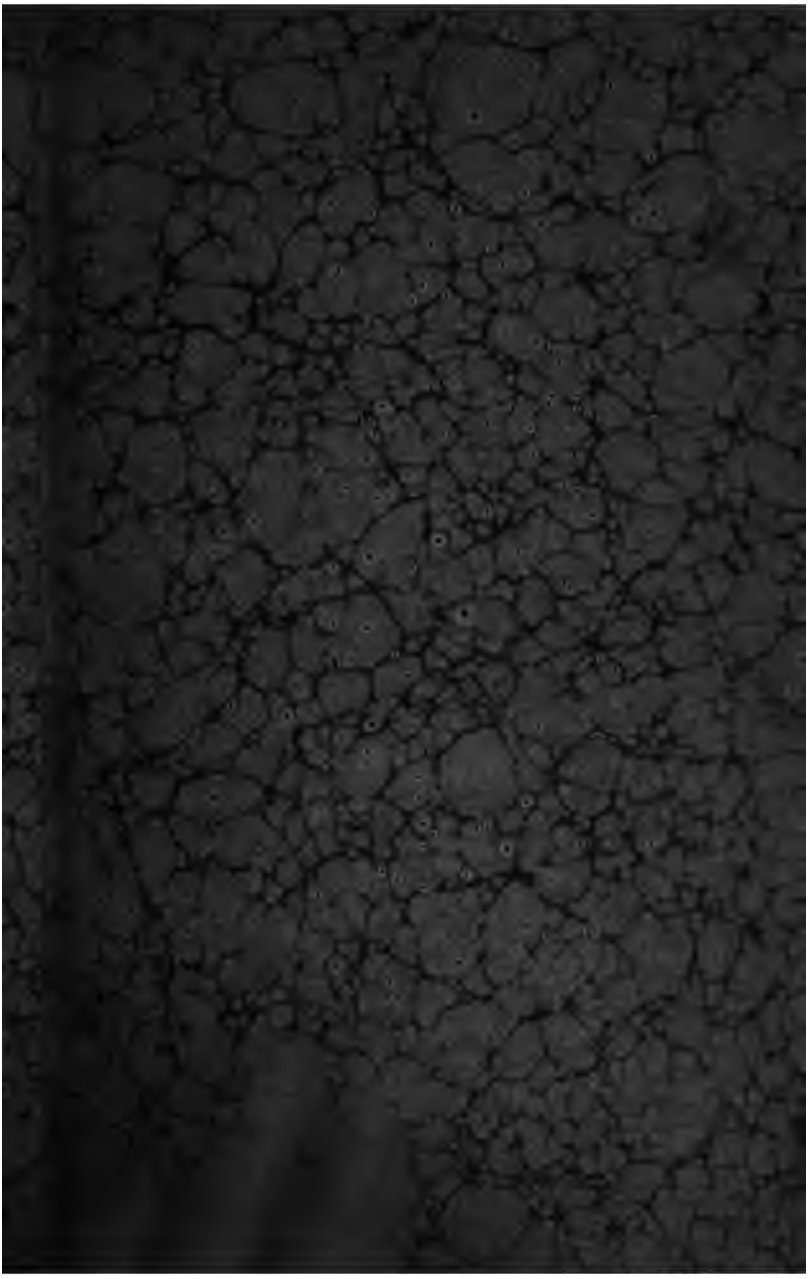
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 937,383


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
D88tp
1872

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

# D'ALEXANDRE DUMAS

# ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté . . . . . 1
Amaury . . . . . 1
Ange Pitou . . . . . 2
Ascanio . . . . . 2
Une Aventure d'amour . . . . . 1
Aventures de John Davys . . . . 2
Les Baleiniers . . . . . 2
Le Bâtard de Mauléon . . . . . 3
Black . . . . . 1
Les Blancs et les Bleus . . . . . 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . 1
La Boule de neige . . . . . 1
Bric-à-Brac . . . . . 2
Un Cadet de famille . . . . . 3
Le Capitaine Pamphile . . . . . 1
Le Capitaine Paul . . . . . 1
Le Capitaine Richard . . . . . 1
Catherine Blum . . . . . 1
Causeries . . . . . 2
Cécile . . . . . 1
Charles le Téméraire . . . . . 2
Le Chasseur de Sauvagine . . . . 1
Le Château d'Eppstein . . . . . 2
Le Chevalier d'Harmental . . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . 2
Le Collier de la reine . . . . . 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais, 1
Le Comte de Monte-Cristo . . . . 6
La Comtesse de Charny . . . . . 6
La Comtesse de Salisbury . . . . 2
Les Compagnons de Jéhu . . . . 3
Les Confessions de la marquise . 2
Conscience l'Innocent . . . . . 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux . . . . . 2
— La Fille du Marquis . . . . 2
La Dame de Monsoreau . . . . . 3
La Dame de Volupté . . . . . 2
Les Deux Diane . . . . . 3
Les Deux Reines . . . . . 2
Dieu dispose . . . . . 2
Le Drame de 93 . . . . . 3
Les Drames de la mer . . . . . 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman . . . . . 2
La Femme au collier de velours . 1
Fernande . . . . . 1
Une Fille du régent . . . . . 1
Le Fils du forçat . . . . . 1
Les Frères corses . . . . . 1
Gabriel Lambert . . . . . 1
Les Garibaldiens . . . . . 1
Gaule et France . . . . . 1
Georges . . . . . 1
Un Gil Blas en Californie . . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César . . . . . 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes . . . . . 2
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
Les Hommes de fer . . . . . 1
L'Horoscope . . . . . 1
L'Ile de Feu . . . . . 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence . . . 1
— L'Arabie Heureuse . . . . . 3
— Les Bords du Rhin . . . . . 2
— Le Capitaine Arena . . . . . 1
— Le Caucase . . . . . 3
— Le Corricolo . . . . . 2
— Le Midi de la France . . . . 2
— De Paris à Cadix . . . . . 2
— Quinze jours au Sinaï . . . . 1
— En Russie . . . . . 4
— Le Speronare . . . . . 2
— Le Véloce . . . . . 2
— La Villa Palmieri . . . . . 1
Ingénue . . . . . 2
Isabel de Bavière . . . . . 2
Italiens et Flamands . . . . . 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis . . . . . 1
Jane . . . . . 1
Jehanne la Pucelle . . . . . 1
Louis XIV et son Siècle . . . . . 4
Louis XV et sa Cour . . . . . 2
Louis XVI et la Révolution . . . 2
Les Louves de Machecoul . . . . 3
Madame de Chamblay . . . . . 2
La Maison de glace . . . . . 2
Le Maître d'armes . . . . . 1
Les Mariages du père Olifus . . . 1
Les Médicis . . . . . 1
Mes Mémoires . . . . . 10
Mémoires de Garibaldi . . . . . 2
Mémoires d'une aveugle . . . . . 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups . . . . . 1
Les Mille et un Fantômes . . . . 1
Les Mohicans de Paris . . . . . 4
Les Morts vont vite . . . . . 2
Napoléon . . . . . 1
Une Nuit à Florence . . . . . 1
Olympe de Clèves . . . . . 3
Le Page du duc de Savoie . . . . 2
Parisiens et Provinciaux . . . . . 2
Le Pasteur d'Ashbourn . . . . . 2
Pauline et Pascal Bruno . . . . . 1
Un Pays inconnu . . . . . 1
Le Père Gigogne . . . . . 2
Le Père la Ruine . . . . . 1
Le Prince des Voleurs . . . . . 2
La Princesse de Monaco . . . . . 3
La Princesse Flora . . . . . 2
Les Quarante-Cinq . . . . . 1
La Regence . . . . . 1
La Reine Margot . . . . . 2
Robin Hood le Proscrit . . . . . 2
La Route de Varennes . . . . . 1
Le Saltéador . . . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) . 3
Souvenirs d'Antony . . . . . 1
Les Stuarts . . . . . 1
Sultanetta . . . . . 1
Sylvandire . . . . . 1
La Terreur prussienne . . . . . 2
Le Testament de M. Chauvelin . . 1
Trois Maîtres . . . . . 1
Les Trois Mousquetaires . . . . . 2
Le Trou de l'enfer . . . . . 1
La Tulipe noire . . . . . 1
Le Vicomte de Bragelonne . . . . 6
La Vie au Désert . . . . . 2
Une Vie d'artiste . . . . . 1
Vingt Ans après . . . . . 1

# LA TERREUR PRUSSIENNE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME SECOND

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

# LA

# TERREUR PRUSSIENNE

## XXII

### La déclaration de guerre

Le 15 juin, à onze heures du matin, le comte Platen de Hallermund se présenta chez le roi de Hanovre.

Ils causèrent ensemble pendant quelques minutes, puis le roi lui dit :

— Il faut que je fasse part de ces nouvelles à la reine. Attendez-moi ici, je reviendrai dans un quart d'heure.

Dans l'intérieur du palais, personne ne guide le roi Georges.

La reine Marie était occupée à faire de la tapisserie avec les jeunes princesses. En apercevant son mari, elle alla au-devant de lui et lui donna son front à baiser.

Les jeunes princesses s'emparèrent des mains de leur père.

— Tenez, dit le roi, voici ce que notre cousin, le roi de Prusse, nous fait l'honneur de nous écrire par l'intermédiaire de son premier ministre.

La reine prit le papier et s'apprêta à lire.

— Attendez, dit le roi, je vais faire appeler le prince Ernest.

Une des jeunes princesses se précipita vers la porte.

— Le prince Ernest ! cria-t-elle à l'huissier.

Cinq minutes après, le prince entrait, embrassait son père et ses sœurs, baisait la main de sa mère.

— Ecoute ce que ta mère va lire, lui dit le roi.

Le ministre Bezewerk, au nom du roi son maître, offrait au Hanovre une alliance offensive et défensive, à la condition que le Hanovre soutiendrait, dans la mesure de ses moyens, la Prusse, de ses hommes et de ses soldats, et donnerait le commandement de son armée au roi Guillaume.

La dépêche ajoutait que, si la proposition pacifique n'était point immédiatement acceptée, le roi de Prusse se regardait comme en état de guerre avec le Hanovre.

— Eh bien ? demanda le roi à sa femme.

— Sans doute, répliqua celle-ci, le roi a déjà décidé dans sa sagesse ce qu'il avait à faire ; mais, si sa résolution n'était point arrêtée et que cette plume, qu'on appelle l'opinion d'une femme, pût peser dans la balance, je vous dirais : « Refusez, sire ! »

— Oh ! oui, oui, sire ! s'écria le jeune prince, refusez !

— J'ai cru devoir vous consulter tous deux, répondit le roi; d'abord à cause de votre esprit droit et loyal, ensuite parce que nos intérêts sont les mêmes.

— Refusez, mon père : il faut que la prédiction s'accomplisse jusqu'au bout.

— Quelle prédiction? demanda le roi.

— Vous oubliez, sire, que le premier mot que vous a dit Bénédict est celui-ci : « Vous serez trahi par votre plus proche parent. » Vous êtes trahi par votre propre cousin germain : pourquoi se serait-il trompé sur le reste, ayant rencontré juste au commencement?

— Tu sais qu'il a prédit une déchéance?

— Oui, mais après une grande victoire. Nous sommes de petits rois, c'est vrai; mais nous sommes, du côté de l'Angleterre, de grands princes : agissons donc grandement.

— C'est ton opinion, Ernest?

— C'est ma prière, sire, dit le jeune prince en s'inclinant.

Le roi se tourna du côté de sa femme, et l'interrogea d'un mouvement de tête.

— Allez, mon ami, dit-elle, et suivez votre pensée qui est la nôtre.

— Mais, dit le roi, si nous sommes obligés de quitter le Hanovre, que deviendrez-vous, vous et les deux princesses?

— Nous demeurerons où nous sommes, sire, dans notre château de Herrenhausen. A tout prendre, le roi de Prusse est mon cousin, et, si notre couronne court

des dangers avec lui, notre vie n'en court pas. Rassemblez votre conseil, sire, et emportez avec vous les deux voix qui vous disent : « Non-seulement pas de trahison envers les autres, mais surtout pas de trahison envers notre honneur ! »

Le roi assembla le conseil des ministres, lequel vota à l'unanimité le refus.

A minuit, le comte Platen répondit verbalement au prince d'Issemburg qui avait apporté la demande :

— *Sa Majesté le roi de Hanovre refuse les propositions de Sa Majesté le roi de Prusse, ainsi que l'obligent à le faire les lois de la Confédération.*

Cette réponse fut à l'instant même transmise par dépêche à Berlin.

A l'instant où cette dépêche fut reçue, une autre dépêche, venue de Berlin, ordonna aux troupes concentrées à Minden d'entrer en Hanovre.

A minuit un quart, les troupes prussiennes mettaient le pied en Hanovre.

Un quart d'heure avait suffi à la Prusse pour recevoir le refus et donner l'ordre d'entrer en campagne. Déjà même les troupes prussiennes venant de Holstein, et qui avaient obtenu de Sa Majesté le roi de Hanovre l'autorisation de traverser le territoire du royaume, afin de pouvoir se rendre à Minden, s'étaient fixées à Harbourg et occupaient ainsi le royaume en ennemis, même avant le refus du roi.

Au reste, le roi Georges n'avait retardé la réponse u u'au soir que pour avoir le temps de prendre ses

mesures. Des ordres avaient été donnés aux différents corps d'armée hanovriens de se mettre en mouvement et de se réunir à Gœttingue.

L'intention du roi était de manœuvrer de manière à se rallier à l'armée bavaroise.

Vers onze heures du soir, le prince Ernest avait fait demander à la reine Marie la permission de prendre congé d'elle, et, en même temps, de lui présenter son ami Bénédict.

La véritable pensée du jeune prince était d'obtenir que sa mère confiât sa main au chiromancien, et que celui-ci le rassurât sur les dangers que pourrait courir la reine.

La reine reçut son fils par un baiser, le Français par un sourire.

Le prince Ernest expliqua à la reine ce qu'il désirait d'elle. Son consentement ne se fit point attendre, elle tendit la main. Bénédict mit un genou en terre et posa respectueusement ses lèvres sur le bout des doigts de la reine.

— Monsieur, dit-elle, dans les circonstances où nous sommes, ce n'est point ma bonne, c'est ma mauvaise aventure que je vous demande de me dire.

— Si vous voyez des malheurs devant vous, madame, il faut me permettre de rechercher en vous les forces que la Providence vous a données pour les combattre. Espérons que la résistance sera plus puissante que la lutte.

— La main d'une femme est bien faible, monsieur, quand il lui faut lutter contre celle du destin.

— La main du destin n'est que la force brutale, madame; votre main, à vous, c'est la force intelligente. Voyez, voici d'abord la première phalange du pouce, longue.

— Que veut dire ce signe? demanda la reine.

— Volonté quand même, Majesté. — Votre résolution, une fois prise, le raisonnement peut vous convaincre et vous en faire changer. Le hasard, les accidents, la persécution, jamais.

La reine sourit et fit de la tête un mouvement approbatif.

— Aussi peut-on vous dire toute la vérité, madame; oui, un grand malheur vous menace.

La reine tressaillit. Bénédict continua vivement.

— Mais tranquillisez-vous, ce n'est ni la mort du roi, ni celle du prince; chez eux, la ligne de vie est magnifique!

— Non, le malheur est tout politique. Voyez la ligne de chance: elle se brise ici, au haut de la ligne de Mars, ce qui indique de quel côté l'orage vous viendra; puis cette ligne de chance, qui pourrait reprendre le dessus si elle s'arrêtait à la circulation du médium, c'est-à-dire de Saturne, pénètre, au contraire, dans la première phalange, signe de malheur.

— Dieu éprouve chacun selon le rang qu'il occupe. Nous tâcherons de supporter le malheur en chrétiens si nous ne pouvons pas le supporter en rois.

— Votre main m'avait répondu avant vous, madame : le mont de Mars est plein et sans rides, le mont de la Lune est plein et uni, c'est la résignation, madame, la résignation sainte, la première de toutes les vertus. Avec elle, Diogène brise son écuelle; avec elle, Socrate sourit à la mort; avec elle, le pauvre est roi, le roi est dieu! Avec la résignation et le calme, toute passion développée dans la main, et bien employée, peut remplacer la saturnienne et creuser un nouveau bonheur.

» Mais, d'ici là, la lutte sera longue.

» Cette lutte présente des signes étranges. Je vois dans votre main, madame, les signes les plus opposés : prisonnière sans prison, riche sans richesses. Malheureuse reine, heureuse épouse, heureuse mère. Le Seigneur vous éprouvera, madame, mais comme une fille qu'il aime.

» Au reste, vous aurez toute sorte de distractions, madame, la musique d'abord, la peinture ensuite; — les doigts pointus et lisses, — religion, poésie, invention; deux princesses qui vous aimeront de près, un roi et un prince qui vous aimeront de loin. Dieu adoucira le vent en faveur de la brebis nouvellement tondue.

— Oui, monsieur, et tondue jusqu'au vif, murmura la reine en levant les yeux au ciel. Enfin, peut-être les malheurs de ce monde-ci servent-ils à la félicité d'un autre. En ce cas, je serais non-seulement résignée, mais consolée.

Bénédict salua en homme qui, ayant accompli ce qu'on lui demandait, n'attend plus que son congé.

— Avez-vous une sœur, monsieur? demanda la reine à Bénédict, en jouant avec un fil de perles relié par une agrafe de diamants, appartenant évidemment à l'une des deux jeunes princesses.

— Non, madame, répondit Bénédict, je suis seul au monde.

— Alors, faites-moi le plaisir d'accepter pour vous cette turquoise. Ce n'est point un cadeau que je vous fais; à ce titre, elle n'en vaudrait pas la peine. Non! c'est un porte-bonheur que je vous offre. Vous savez que nos peuples du Nord ont le préjugé que les turquoises portent bonheur. Gardez celle-ci en souvenir de moi.

Bénédict s'inclina, reçut la turquoise et la passa aussitôt au petit doigt de sa main gauche.

Pendant ce temps, la reine appelait à elle le prince Ernest, et prenait un sachet de peau parfumée.

— Mon fils, lui dit-elle, on sait d'où part le premier pas pour l'exil, on ne sait point où s'arrête le dernier. Ce sachet contient pour cinq cent mille francs de perles et de diamants. Si je voulais les donner au roi, il refuserait de les prendre.

— Oh! mère!..

— Mais à toi, Ernest, j'ai le droit de dire : *Je veux!* Je veux donc, cher enfant, que tu prennes ce sachet comme une ressource dernière, pour séduire un geôlier si tu étais fait prisonnier. Pour récompenser un dévouement, — qui sait? — peut-être pour des besoins personnels au roi ou à toi. Pends-le à ton cou, mets-le

à ta ceinture; mais, en tout cas, porte-le toujours sur toi. Je l'ai brodé de ma main, il est à ton chiffre. Silence! voilà ton père!

Le roi entrait, en effet.

— Pas un instant de retard pour partir, dit-il; il y a dix minutes que les Prussiens sont entrés en Hanovre.

Le roi embrassa la reine et ses filles; le prince Ernest, sa mère et ses sœurs. Puis, appuyés l'un à l'autre, roi, reine, prince, princesses, descendirent le perron où attendaient les chevaux.

Là, eurent lieu les adieux suprêmes : là, les larmes échappèrent aux yeux les plus vaillants, comme aux paupières les plus résignées.

Le roi donna l'exemple du courage en montant le premier à cheval.

Le prince et Bénédict montaient deux chevaux exactement pareils de cette belle race hanovrienne croisée avec les chevaux anglais. Une carabine anglaise, portant à quatorze cents mètres une balle pointue, pendait à l'arçon de la selle; et une paire de pistolets à deux coups, mais à canons superposés, justes comme des pistolets de tir, reposaient dans les fontes.

Un dernier adieu se croisa entre les cavaliers déjà à cheval, la reine et les princesses sur le perron. Puis le cortége, précédé de deux coureurs portant des torches, partit au grand trot.

Un quart d'heure après, on était à Hanovre.

Bénédict courut à l'hôtel *Royal* afin de régler son compte avec maître Stéphen. Tout le monde était sur

pied, car le bruit de l'entrée des Prussiens dans le royaume et du départ du roi s'était déjà répandu.

Quant à Lenhart, il fut invité à se réunir avec son cabriolet au gros de l'armée.

On sait que le rendez-vous était Gœttingue.

Comme Lenhart s'était lié d'une amitié tendre avec Fringant, Bénédict n'hésita pas à le lui confier.

Une députation des notables de la ville, à leur tête le bourgmestre, attendait le roi pour lui faire ses adieux.

Le roi, d'une voix pleine de larmes, leur recommanda sa femme et ses filles. Il n'y eut qu'un seul et grand cri pour le rassurer.

Toute la ville, debout malgré l'heure, l'accompagna en criant :

— Vive le roi ! vive Georges V ! qu'il revienne victorieux !

Une seconde fois, le roi recommanda la reine et les princesses, non plus à la députation, mais à la population tout entière.

Le roi monta dans le wagon royal au milieu d'un concert de larmes et de sanglots. On eût dit que chaque fille perdait un père, chaque mère un fils, chaque sœur un frère.

Les femmes se précipitaient sur les marchepieds pour lui baiser les mains. Il fallut faire siffler cinq ou six fois la locomotive, donner cinq ou six fois le signal, enfin arracher la foule des portières où elle se cramponnait. Et encore le train fut-il obligé de se mettre en mouvement d'une manière presque insensible, afin

de secouer, pour ainsi dire, les grappes d'hommes et de femmes qui y étaient suspendues.

Deux heures après, on était à Gœttingue.

## XXIII

### La bataille de Langensalza

Deux jours après, l'armée, accourue de tous les points du royaume, se pressait autour du roi.

Le régiment des hussards de la reine entre autres, commandé par le colonel Hallelt, était resté trente-six heures à cheval, et avait marché pendant ces trente-six heures.

Le roi était logé à l'hôtel de la *Couronne*. Cet hôtel se trouvait sur le chemin des troupes, et, à chaque régiment, soit de cavalerie, soit d'infanterie, qui arrivait, le roi, prévenu par la musique, se mettait sur le balcon de la fenêtre du milieu et en passait la revue.

Ils défilaient les uns après les autres devant l'hôtel, avec un air de fête, des bouquets de fleurs sur leurs casques, des cris d'enthousiasme à la bouche. Gœttingue, la ville des études, frissonnait à chaque instant, réveillée par les hourras guerriers.

Tous les vieux soldats en congé qu'on n'avait pas eu le temps de rappeler, accouraient d'eux-mêmes rejoindre leur drapeau. Chacun partait joyeux, faisant dans son village et tout le long de la route le plus de

recrues possible. Des enfants de quinze ans accouraient et s'en donnaient seize pour être enrôlés.

Le troisième jour, on se mit en route.

Pendant ce temps, de leur côté, les Prussiens avaient manœuvré.

Le général Manteuffel, venant de Hambourg; le général de Rabenhorst, venant de Minden, et le général Beyer, venant de Wetzlar, s'étaient approchés de Gœttingue, en enfermant l'armée hanovrienne dans un triangle.

Les plus simples prescriptions stratégiques ordonnaient la réunion de l'armée hanovrienne, forte de seize mille hommes, à l'armée bavaroise, forte de quatre-vingt mille hommes. Le roi avait expédié en conséquence des courriers au prince Charles de Bavière, frère du vieux roi Louis, qui devait se trouver dans la vallée de Werra, pour le prévenir qu'il se dirigeait vers Eisenach, en entrant en Prusse, et en traversant Mulhausen.

Il ajoutait qu'il était suivi de près par trois ou quatre corps prussiens, qui, réunis, pouvaient monter à vingt ou vingt-cinq mille hommes.

On arriva par Werkirchen devant Eisenach.

Eisenach, défendu par deux bataillons prussiens seulement, allait être enlevé à la baïonnette lorsque arriva un courrier du duc de Gotha, sur le territoire duquel on se trouvait, porteur d'une dépêche du duc.

La dépêche annonçait qu'un armistice était conclu.

Le duc, en conséquence, sommait les Hanovriens de retourner en arrière. Malheureusement, comme elle venait d'un prince, on n'eut aucun soupçon sur la vérité de la dépêche.

L'avant-garde s'arrêta et prit ses quartiers où elle était.

Le lendemain, Eisenach était occupé par un corps d'armée prussien.

On eût perdu beaucoup de temps et beaucoup d'hommes à prendre Eisenach, manœuvre inutile : on résolut de laisser Eisenach à droite et de se diriger sur Gotha.

Pour mettre ce projet à exécution, l'armée se concentra sur Langensalza.

Le matin, le roi partit, ayant à sa gauche le major Schweppe, lequel tenait le cheval du souverain par un imperceptible bridon. Le prince royal était à sa droite, ayant avec lui le comte Platen, premier ministre, et, dans les divers uniformes de leurs corps ou de leurs emplois, le comte de Wedel, le major de Kohlrausch, M. de Klenck, le capitaine d'Einem, des cuirassiers de la garde, et M. Meding.

Le cortége quitta de très-bonne heure Langensalza et se rendit à Thanneabruck.

Bénédict marchait près du prince royal, remplissant les fonctions d'officier d'ordonnance.

L'armée avait quitté ses cantonnements pour se diriger sur Gotha ; mais, à dix heures du matin, son avant-garde, en arrivant sur les bords de l'Unstrut, fut attaqué par deux corps prussiens.

Ces corps étaient commandés par les généraux Flies et Seckendorff. Ils pouvaient monter à seize mille hommes à peu près, composés de troupes de la garde, de la ligne et de la landwehr.

Au nombre des régiments de la garde était celui de la reine Augusta, un des régiments d'élite.

La rapidité du feu des Prussiens indiqua tout d'abord qu'ils devaient, sinon en totalité, du moins en grande partie, être armés de fusils à aiguille.

Le roi mit son cheval au galop pour arriver le plus tôt possible sur l'emplacement où allait se livrer la bataille. On avait, à gauche, sur un mamelon, le petit village de Merxleben : au-dessous du village, sur un point plus élevé que les batteries prussiennes, on dressa quatre batteries qui, aussitôt, commencèrent leur feu.

Le roi se fit renseigner sur la disposition du terrain.

On avait devant soi, courant de gauche à droite, l'Unstrut et ses marais ;

Un énorme buisson, ou plutôt un bois nommé Badewaeldchen ;

Et, derrière l'Unstrut, sur le versant très-peu rapide d'une montagne, les masses prussiennes s'avançaient, précédées d'une formidable artillerie qui faisait feu tout en marchant.

— Y a-t-il un point élevé d'où je puisse dominer la bataille ? demanda le roi.

— Il a une colline à un demi-kilomètre de l'Unstrut, mais sous le feu de l'ennemi.

— C'est là ma place, dit le roi. Allons, messieurs!

— Pardon, sire, dit le prince royal, mais, à une demi-portée de fusil de la colline où Votre Majesté veut établir son quartier général, il y a une espèce de bois d'aunes et de trembles s'étendant jusqu'à la rivière. Il faudrait faire fouiller ce bois.

— Donnez l'ordre à cinquante tirailleurs de pénétrer jusqu'à la rivière.

— Inutile, sire, dit Bénédict, il n'est besoin pour cela que d'un homme.

Et il partit au galop, traversa le bois dans toute sa largeur, le retraversa et reparut.

— Personne, sire, dit-il en saluant.

Le roi mit son cheval au galop et se plaça sur le sommet le plus élevé de la petite colline.

Son cheval était le seul qui fût blanc, et pouvait servir de point de mire aux boulets comme aux balles.

Le roi portait l'habit de général en campagne, bleu à revers rouges; le prince royal, l'uniforme des hussards de la garde.

La bataille était engagée.

Les Prussiens avaient repoussé les avant-postes hanovriens, qui avaient repassé la rivière, et une canonnade très-vive s'échangeait entre l'artillerie hanovrienne située en avant de Merxleben, et l'artillerie placée de l'autre côté de l'Unstrut.

Monseigneur, dit Bénédict, ne craignez-vous pas que les Prussiens n'envoient des hommes garder le bois que je viens de fouiller tout à l'heure; et, de la

lisière à trois cents mètres, ne tirent sur le roi comme sur une cible?

— Que proposez-vous ? demanda le prince.

— Je proposais, monseigneur, de prendre une cinquantaine d'hommes et d'aller garder le bois. Notre feu vous avertira du moins que l'ennemi approche.

Le prince échangea quelques mots avec le roi, qui fit une signe approbatif.

— Allez, dit le prince Ernest; mais, pour Dieu! ne vous faites pas tuer.

Bénédict montra la paume de sa main.

— Est-ce qu'on tue un homme qui a dans la main la double ligne de vie!

Et il s'élança au galop du côté de l'infanterie de ligne.

— Cinquante bons tireurs avec moi, dit-il en allemand.

Il s'en présenta cent.

— Venez, dit Bénédict, nous ne serons peut-être pas de trop.

Il laissa son cheval aux mains d'un hussard du régiment du prince, et s'élança dans le taillis à la tête de ses cent tirailleurs, qui s'éparpillèrent.

A peine eurent-ils disparu dans les arbres, qu'une fusillade terrible éclata. Deux cents hommes avaient déjà passé l'Unstrut; mais, comme ils ignoraient le nombre des tirailleurs qui suivaient Bénédict, ils battirent en retraite, lui croyant des forces supérieures, et laissant une douzaine de morts dans le bois.

Bénédict garnit les bords de l'Unstrut, et, par un feu bien nourri, écarta tout ce qui voulut en approcher.

Le roi avait été reconnu, les boulets ricochaient jusque dans les jambes de son cheval.

— Sire, lui dit le major Schweppe, peut-être serait-il bon de chercher un point un peu plus éloigné du champ de bataille.

— Pourquoi cela ? demanda le roi.

— Les boulets viennent jusqu'à Votre Majesté !

— Qu'importe ! ne suis-je pas partout entre les mains du Seigneur ?

Le prince royal se rapprocha de son père.

—Sire, lui dit-il, les Prussiens s'avancent par masses serrées vers l'Unstrut, malgré le feu de l'artillerie.

— Notre infanterie, que fait-elle ?

— Elle marche à sa rencontre pour prendre l'offensive.

— Et... elle marche bien ?

— Comme à la parade, sire.

— Les troupes hanovriennes ont été autrefois d'excellentes troupes ; en Espagne, elles ont tenu en échec l'élite des troupes françaises. Aujourd'hui qu'elles combattent en présence de leur roi, elles seront dignes d'elles, je l'espère.

Et, en effet, toute l'infanterie hanovrienne, formée en colonne d'attaque, s'avançait sous le feu des batteries prussiennes avec le calme de vieilles troupes habituées au feu. Après avoir été étonnée une seconde de la grêle de balles que faisaient pleuvoir sur elle les

fusils à aiguille, elle avait repris sa marche, traversait les eaux marécageuses de l'Unstrut, enlevait à la baïonnette le buisson de Badewaeldchen, et luttait corps à corps avec l'ennemi.

Un instant, à cause de la fumée et des accidents de terrain, on perdit de vue l'aspect général de la bataille. Mais, en ce moment, on vit sortir de la fumée et se diriger vers la colline royale un cavalier, accourant à toute bride, monté sur le cheval d'un officier prussien.

C'était Bénédict, qui avait tué le cavalier pour avoir le cheval, et qui venait dire que les Prussiens commençaient l'attaque.

— Einem! Einem! cria le roi, courez dire à la cavalerie de charger.

Le capitaine s'élança. C'était un géant de près de six pieds, le plus vigoureux et le plus bel homme de l'armée.

Il lança son cheval au galop en criant :

— Hourra!

Un instant après, on entendit comme un ouragan.

C'étaient les cuirassiers de la garde qui chargeaient.

Il serait impossible de dire l'enthousiasme de ces hommes passant au bas de la colline où se tenait cet héroïque roi qui avait voulu être au poste le plus dangereux. Les cris de « Vive le roi! vive Georges V, vive le Hanovre! » faisaient trembler l'air comme une tempête. Les chevaux faisaient retentir le sol comme un tremblement de terre.

Bénédict n'y put tenir, il mit son cheval au galop et disparut dans les rangs des cuirassiers.

En voyant l'orage qui fondait sur eux, les Prussiens s'étaient formés en carrés. Le premier que rencontra la cavalerie hanovrienne disparut sous les pieds des chevaux; puis, pendant que l'infanterie la fusillait de face, les cuirassiers prirent à revers l'armée prussienne, qui, après une lutte désespérée, essaya de se mettre en retraite, mais, poursuivie avec acharnement, se trouva bientôt en pleine déroute.

Le prince, avec une excellente lunette d'approche, suivait les mouvements et rendait compte de tout au roi son père.

Mais bientôt sa lunette ne suivit plus qu'un groupe d'une cinquantaine d'hommes à la tête desquels se trouvait le capitaine Einem, qu'il reconnaissait à sa grande taille, et dont faisait partie Bénédict, qu'il reconnaissait à son uniforme bleu au milieu des cuirassiers blancs.

L'escadron débouchait par Nagelstadt, et se dirigeait sur la dernière batterie prussienne qui tint encore.

La batterie fit feu sur l'escadron à trente mètres; tout disparut dans la fumée.

Douze ou quinze hommes restaient seuls; le capitaine Einem était couché sous son cheval.

— Oh! pauvre Einem! s'écria le prince.

— Que lui est-il arrivé? demanda le roi.

— Je l'ai cru tué, dit le jeune homme; mais non, il

n'est pas mort. Voilà Bénédict qui l'aide à se tirer de dessous son cheval. Il n'est que blessé... Pas même ! pas même ! O mon père ! mon père ! Des cinquante hommes, il n'en reste que sept ; des canonniers, il n'en reste qu'un ; il ajuste Einem, il tire... Ah ! mon père ! vous venez de perdre un brave officier, et le roi Guillaume un brave soldat ; le canonnier a tué Einem d'un coup de carabine, et Bénédict a cloué d'un coup de sabre le canonnier sur sa pièce.

L'armée prussienne était en pleine déroute, le champ de bataille appartenait aux Hanovriens !...

Les Prussiens se retirèrent jusqu'à Gotha.

La rapidité de la marche qui avait conduit les Hanovriens jusqu'au champ de bataille, avait trop fatigué la cavalerie pour qu'elle pût poursuivre les fuyards. Sur ce point, les avantages de la bataille furent perdus.

Les résultats furent : huit cents prisonniers, deux mille morts ou blessés, deux canons enlevés.

Le roi parcourut le champ de bataille pour faire son devoir jusqu'au bout en se montrant aux malheureux blessés.

Bénédict était redevenu peintre et songeait à son tableau. Il s'était assis sur le dernier canon pris et dessinait l'aspect général du champ de bataille.

Il vit que le prince regardait les uns après les autres les officiers des cuirassiers blessés ou morts.

— Pardon, monseigneur, demanda-t-il, vous cherchez le brave capitaine Einem, n'est-ce pas ?

— Oui ! dit le prince.

— Là, monseigneur, là, à votre gauche, au milieu de ces tas de morts.

— Oh ! dit le prince, je lui ai vu faire des miracles.

— Imaginez-vous qu'après que je l'eus tiré de dessous son cheval, avec son sabre seulement il en a poignardé six; puis il a reçu une première balle et est tombé. Ils l'ont cru mort et se sont jetés sur lui. Il s'est relevé sur un genou et en a tué deux, qui lui criaient de se rendre. Enfin, il s'est relevé tout à fait, et c'est à ce moment que le dernier artilleur restant lui a envoyé au milieu du front la balle qui l'a tué. Ne pouvant le sauver, trop occupé que j'étais de mon côté, du moins, je l'ai vengé !

Puis, présentant son croquis au prince avec le même calme que s'il était dans l'atelier :

— Croyez-vous que c'est cela ? demanda-t-il.

## XXIV

### Où la prédiction de Bénédict continue de s'accomplir ?

La visite du champ de bataille faite, le roi suivit la chaussée et entra dans la ville de Langensalza.

Il établit son quartier général dans la maison des francs tireurs.

Le chef d'état-major donna des ordres pour que la tranquillité fût maintenue pendant la nuit.

Le premier soin que l'on prit fut d'expédier, par trois routes différentes, des dépêches à la reine pour lui apprendre la victoire de la journée, la situation des armées, et lui demander du secours, sinon pour le lendemain, du moins pour le surlendemain.

Et, en effet, le lendemain, il n'y avait rien à craindre de la part des Prussiens, trop bien battus pour ne pas se reposer un jour.

La nuit fut gaie; on avait distribué de l'argent aux soldats en leur ordonnant de tout payer.

La musique joua le *God save the King*, et les soldats chantèrent en chœur une chanson faite par un volontaire hanovrien sur cette mélodie polonaise :

Mille soldats juraient à deux genoux...

Le lendemain se passa à attendre des nouvelles de l'armée bavaroise et à envoyer des courriers, les premiers étaient revenus avec des promesses qui ne se réalisaient pas.

Dès le matin, on avait fait proposer aux Prussiens un armistice pour enterrer les morts.

Les Prussiens avaient refusé.

Les Hanovriens seuls procédèrent donc à cette pieuse cérémonie.

Les soldats, armés de bêches, creusèrent de grandes fosses de vingt-cinq pieds de long et de huit de large. On y coucha les morts sur deux rangs.

Quatre mille hommes sous les armes, le roi et le prince royal en tête, le front découvert, se tenaient de-

bout, tandis que la musique jouait la marche funéraire de Beethoven.

Sur chaque fosse, une escouade passait et tirait, en signe de deuil militaire, une salve d'artillerie.

La municipalité, qui était venue remercier le roi de ordres donnés aux soldats, strictement suivis par eux, assista à la cérémonie tout le temps qu'elle dura.

A onze heures du soir, la grand'garde du nord annonçait qu'une armée prussienne considérable arrivait par Mulhausen.

C'était le corps du général Manteuffel.

Le troisième jour après la bataille, l'armée hanovrienne n'avait encore reçu aucune nouvelle de l'armée bavaroise et se trouvait entourée par 30,000 hommes.

Vers midi, un lieutenant-colonel vint en parlementaire, de la part du général Manteuffel, proposer au roi de se rendre.

Le roi répondit qu'il savait parfaitement qu'il était cerné de toutes parts, mais que lui, son fils, son état-major, ses officiers et ses soldats étaient décidés à se faire tuer, depuis le premier jusqu'au dernier, si une capitulation honorable ne lui était pas offerte.

En même temps, il réunit un conseil de guerre qui déclara par écrit que l'unanimité des voix était pour une capitulation, pourvu que la capitulation fût honorable.

Une capitulation était urgente.

L'armée n'avait plus que trois cents coups de canon à tirer.

L'armée n'avait plus de vivres que pour un jour.

Toute la cour, le roi compris, avait dîné d'un morceau de bœuf bouilli et de pommes de terre ; la soupe était distribuée aux blessés.

Chaque convive n'avait eu qu'un verre de mauvaise bière.

On discuta chaque article de la capitulation, traînant en longueur le plus possible : on espérait toujours en la Bavière.

Enfin, pendant la nuit, les conditions suivantes furent arrêtées, entre le général Manteuffel pour le roi de Prusse, et le général d'Arentschild pour le roi de Hanovre ;

L'armée hanovrienne est dissoute et renvoyée dans ses foyers.

Tous les officiers demeurent libres, ainsi que les sous-officiers.

Ils gardent leurs armes et leurs équipages.

Le roi de Prusse leur garantit leur solde à perpétuité.

Le roi, le prince royal et leur suite sont libres d'aller où ils voudront.

La fortune du roi est intacte et lui reste insaisissable.

La capitulation signée, le général Manteuffel vint au quartier général du roi.

En entrant dans le cabinet de Sa Majesté, il lui dit :

— Je suis désolé, sire, de me présenter devant Votre Majesté dans des circonstances si douloureuses ; nous devons comprendre tout ce que souffre Votre Majesté,

nous autres Prussiens qui avons eu Iéna. Je prie Votre Majesté de me dire où elle veut se retirer et de me donner ses ordres. Je veillerai à ce que rien ne lui manque dans son voyage.

— Monsieur, répondit le roi avec froideur, je ne sais encore où je me retirerai en attendant qu'un congrès décide si je dois rester roi ou redevenir un simple prince anglais; mais ce sera probablement chez mon beau-père, le duc de Saxe-Altenbourg, ou chez Sa Majesté l'empereur d'Autriche. Dans l'un et l'autre cas, je n'ai nullement besoin de votre protection, dont je vous remercie.

Le même jour, le premier aide de camp du roi partit pour Vienne, afin de demander pour son maître la permission de se retirer dans les États autrichiens.

Un aide de camp de l'empereur, aussitôt cette demande arrivée à Vienne, partit pour servir d'introducteur au roi et le ramener avec lui.

L'aide de camp était porteur de la plaque de Marie-Thérèse pour le roi et du brevet de chevalier pour le prince.

Le jour même, le roi envoya en courriers, pour annoncer son arrivée à Sa Majesté l'empereur d'Autriche, M. Méding, conseiller de régence; son ministre des affaires étrangères, M. de Platen, et son ministre de la guerre, M. de Brandis.

Le [illegible] vit à Bénédict de l'accompagner.

[illegible] vu Vienne, il accepta.

[illegible]iens.

Sa vie, comme à Hanovre, serait complétement séparée de la cour.

Restait à régler l'affaire de Lenhart, laissée, comme on sait, à l'appréciation de Bénédict.

Bénédict avait gardé Lenhart dix-sept jours, il lui donna quatre cents francs, plus cent francs de pourboire.

Générosité inattendue à laquelle Lenhart répondit en déclarant que son attachement pour la maison de Hanovre était tel, qu'il ne voulait pas retourner à Brunswick du moment que Brunswick était prussien.

Cette déclaration lui valut deux cents francs de la part du roi de Hanovre et cent francs de la part du prince royal.

Dès lors, la résolution de Lenhart fut fixée.

Il allait vendre ou faire vendre toutes les voitures et tous les chevaux qu'il avait à Brunswick, et, avec ce qu'il avait déjà, il irait s'établir loueur de voitures à Francfort, ville libre, où il ne verrait jamais de Prussiens.

A Francfort, il avait, au service d'une des premières maisons de la ville, de la maison de Chandroz, son frère Hans. La fille de madame de Chandroz, la baronne de Below, était la filleule du bourgmestre. Avec de pareilles connaissances, il ne pouvait manquer de prospérer.

Bénédict lui promit sa pratique, s'il retournait à Francfort.

Les adieux furent des plus touchants entre Bénédict et Lenhart, et surtout entre Lenhart et Fringant.

Il fallut se séparer.

Lenhart partit pour Francfort. Le roi, le prince royal, Bénédict et Fringant, avant d'aller à Vienne, prirent résidence au petit château de *Frohliche Wiederkehr*, dont le nom signifie : heureux retour.

C'est ainsi que se réalisa la prédiction faite par lui au roi : VICTOIRE, CHUTE, EXIL.

Maintenant, que l'on nous permette de consacrer les dernières pages de ce chapitre au dévouement d'un officier et de quelques soldats hanovriens qui, ayant reçu l'ordre, comme les autres corps, de rejoindre l'armée à Gœttingue, ne purent, à cause de leur position stratégique, obéir à cet ordre. Le lieutenant de Düring commandait soixante hommes à Emden, dans la Frise orientale, sur les bords de l'Ems.

L'envahissement du Hanovre par l'armée prussienne, envahissement qui fut le résultat de quelques heures, le séparait complétement de l'armée hanovrienne. S'il marchait devant lui, il avait toute la Prusse occidentale à traverser ; il lui fallait donc contourner la Prusse par la Hollande et par la Belgique, et rentrer en Allemagne par le grand-duché de Luxembourg.

Il commença, en conséquence, par ordonner à ses hommes de déposer leurs armes à la caserne, puis de se rendre chez eux et d'y troquer leurs vêtements militaires contre des habits de paysans, et de venir, en traversant toute la Hollande, le rejoindre à Rotterdam.

ou à la Haye. Lui-même partit seul en habits bourgeois avec un lieutenant, et se rendit tout droit à la Haye.

Mais, avant de quitter le Hanovre, il comprit qu'il lui fallait soixante-deux passe-ports pour lui et pour ses hommes.

Il entra, en conséquence, chez un bourgmestre. On comprend pourquoi nous ne disons ni son nom ni sa résidence, et lui demanda soixante-deux passe-ports.

— Vous comprenez, mon commandant, lui dit le brave homme, que je ne puis sans me compromettre vous donner soixante-deux passe-ports. Mais je puis vous dire où je mets les passe-ports, vous laisser seul ici et aller faire un tour par la ville; pendant ce temps-là, vous abuserez de ma confiance, de mon timbre et de ma griffe. Ce sera votre affaire et non la mienne.

Sur quoi, il indiqua au commandant la case aux passe-ports, tira du tiroir la griffe et son timbre, prit sa canne et son chapeau et alla faire un tour par la ville.

M. de During mit ses soixante-deux passe-ports en état, en prit trois ou quatre pour les cas exceptionnels et quitta le bureau du bourgmestre.

Rejoint par cinquante-cinq de ses soldats à la Haye et à Rotterdam, il se met en route avec eux pour Bruxelles, Namur et Luxembourg; mais Luxembourg était gardé par les Prussiens : force fut donc de passer par la France.

On arriva à Thionville.

Là, le commissaire de police prit M. de During pour un embaucheur qui venait recruter des hommes pour

les Prussiens, et lui défendit le passage à travers la ville.

M. de During alors lui dit tout. Mais cette confidence n'amena qu'un second refus plus péremptoire encore que le premier.

Alors, M. de During se rendit au café *Militaire*, et comme, sur la demande du roi de Hanovre, qui avait voulu qu'il fît une campagne avec l'armée française, il avait servi en Algérie, il retrouva un camarade de bivac, chef de bataillon, qui le reconnut et se chargea de l'affaire.

En effet, le même soir, M. de During et ses hommes partirent et rentrèrent par Strasbourg dans le grand-duché de Bade, d'où il se rendit à Francfort. Là, il trouva le reste de ses hommes qu'il avait recrutés en route et qui avaient traversé tout le Hanovre et les avant-postes prussiens pour se trouver au rendez-vous.

M. de During laissa ses hommes à Francfort et courut immédiatement à Meiningen, capital d'un de ces introuvables duchés de Saxe qu'il faut chercher à la loupe sur les cartes géographiques. Ayant des renseignements précis, il parvint à le retrouver.

Il était occupé par le quartier général de l'armée bavaroise.

Là, il apprit la victoire de Langensalza suivie de la capitulation de l'armée hanovrienne.

Il alla trouver le prince Charles de Bavière, et lui demanda l'autorisation de former un corps franc hanovrien qui ferait en amateur la guerre à la Prusse.

Le prince Charles est un guerrier qui se lève à dix heures du matin, fait la guerre après son déjeuner et sa sieste, c'est-à-dire de une heure à trois ; ce qui lui laisse beaucoup de temps pour la théorie et lui permet de critiquer amèrement les opérations de l'armée autrichienne.

M. de Durings resta un quart d'heure avec le prince et s'aperçut qu'il n'y avait absolument rien à en tirer, que de creuses promesses et de vaniteuses paroles. Il repartit donc pour Francfort, où il s'adressa à la Diète, qui lui accorda sa demande.

Ses hommes manquaient de tout et particulièrement d'habits : les bourgeois de Francfort se réunirent au café de *Hollande* et votèrent séance tenante une somme qui servit à acheter des chemises et des souliers. Quant aux vêtements, on les envoya en prendre à la forteresse de Mayence, qui n'appartenait à aucune puissance, et qui était à la Diète.

La chose était d'autant plus méritoire, que le bruit commençait à se répandre que M. de Busewerk, ayant appris le mauvais souvenir que les Francfortois gardaient de son séjour dans leur ville, quinze ans auparavant, et l'antipathie qu'ils avaient vouée aux Prussiens, s'était juré à lui-même de faire de Francfort le bouc émissaire de l'Allemagne.

Nous verrons par la suite de ce récit comment M. de Busewerk se tint parole.

## XXV

**Ce qui se passait à Francfort dans l'intervalle de la bataille de Langensalza et de celle de Sadowa.**

Francfort suivait de loin et avec anxiété cette lutte qui s'accomplissait dans les autres parties de l'Allemagne. Cependant, elle ne croyait pas encore que cette lutte pût s'étendre jusqu'à elle.

Le 29 juin, le prince Charles de Bavière avait été nommé général des troupes fédérales.

Le même jour, Francfort apprit la nouvelle de la victoire de Langensalza.

Ce fut une grande joie pour toute la ville, quoiqu'on n'osât point en donner de marques extérieures.

Le 30 juin, Rudolfstadt et les villes hanséatiques déclarèrent se retirer de la Confédération.

Les troupes wurtembergeoises et badoises traversent la ville; les soldats, par groupes de quatre ou cinq, parcourent gaiement les promenades et les rues en voitures de place.

Le 1er juillet, on apprend la capitulation de l'armée hanovrienne.

Le 3 juillet, Mecklembourg, Gotha et Reuss, branche cadette, déclarent se retirer de la Confédération.

Le 4 juillet, les journaux prussiens accusent les

Francfortois d'avoir chassé de la ville tous les sujets prussiens, même ceux qui y étaient établis depuis dix ans, et d'avoir illuminé à la nouvelle de la victoire de Langensalza.

Il n'en était rien; mais plus la nouvelle était fausse, plus elle épouvanta les Francfortois. Évidemment, les Prussiens leur cherchaient une mauvaise querelle.

Le 5 juillet, la tristesse augmente, on apprend la nouvelle d'une défaite des Autrichiens entre Konigsgrætz et Josephstadt.

Le 8 juillet, les premières nouvelles de la bataille de Sadowa arrivent à Francfort.

Tout ce que disait de Benedeck le fataliste docteur Speltz s'est réalisé. Après deux échecs, il a perdu la tête; pour parler la langue de M. Speltz, Saturne l'a emporté sur Mars et sur Jupiter.

Ce qu'il avait prévu d'un autre côté de l'armement supérieur des Prussiens, — joint à leur courage naturel, — s'est réalisé. Dans aucune rencontre, les Autrichiens n'ont eu l'avantage. La seule victoire remportée sur les Prussiens a été celle où commandait le roi de Hanovre.

Mais ce qui effraye surtout Francfort, c'est l'ordre donné par la commission militaire fédérale de faire des retranchements dans le voisinage de la ville.

Cette fois, le Sénat sort de son immobilité; il se lève et proteste à la Diète, attendu que Francfort est une ville ouverte qui ne peut, ni ne veut être défendue.

Cependant, malgré les protestations du Sénat, une agglomération de troupes se faisait à Francfort.

Le 12 juillet, on signala un nouveau corps de troupes.

C'était le 8e corps de l'armée fédérale, sous les ordres du prince Alexandre de Hesse, composé de Wurtembergeois, de Badois, de Hessois et d'une brigade autrichienne commandée par le comte de Monte-Nuovo.

A peine entré à Francfort, le comte de Monte-Nuovo s'informa où était la maison Chandroz et se fit donner un billet de logement pour madame veuve de Beling, qui l'habitait.

Le comte de Monte-Nuovo, sous lequel se voile le nom plus célèbre de Newperg, est le fils de Marie-Louise.

C'était un beau, grand, élégant général de quarante-huit à cinquante ans, qui se présenta à madame de Beling avec toute la grâce et la courtoisie autrichiennes, et qui, en saluant Hélène, laissa glisser entre ses lèvres le nom de Karl de Freyberg.

Hélène tressaillit.

Emma avait prétexté, elle, femme de Prussien, ses couches récentes pour garder la chambre et ne point faire les honneurs de sa maison à un homme contre lequel son mari se battrait peut-être le lendemain.

Cette absence donna toute facilité au comte de Monte-Nuovo de rester seul avec Hélène.

Hélène, inutile de le dire, après le mot prononcé par le comte, attendait ce moment avec impatience.

— Monsieur le comte, dit-elle, aussitôt qu'ils furent seuls, vous avez prononcé un nom.

— Celui d'un homme qui vous adore, mademoiselle.

— Le nom de mon fiancé, dit Hélène en se levant.

Le comte de Monte-Nuovo salua et lui fit signe de se rasseoir.

— Je le sais, mademoiselle, lui dit-il, le comte Karl est mon ami, et il m'a chargé, en vous remettant cette lettre, de vous donner de vive voix de ses nouvelles.

Hélène prit la lettre.

— Merci, monsieur, dit-elle.

Et, désireuse de la lire :

— Vous permettez, n'est-ce pas ?

— Comment donc ! fit le comte en saluant.

Et il fit semblant de regarder un portrait de M. de Beling en grand uniforme.

C'étaient des serments d'amour et des protestations de tendresse comme s'en écrivent les amants. Vieilles phrases toujours nouvelles; fleurs cueillies le jour de la création, et, après six mille ans, aussi parfumées que le premier jour.

La lettre terminée, comme le comte de Monte-Nuovo regardait toujours directement le portrait :

— Monsieur le comte, lui dit Hélène à voix basse.

— Mademoiselle ? répliqua le comte en se rapprochant d'elle.

— Karl me laisse espérer que vous voudrez bien me donner sur lui quelques détails de vive voix, et il ajoute : « Avant d'en venir aux mains avec les Prussiens, il

aura, ou plutôt nous aurons peut-être le bonheur de nous revoir.»

— C'est possible, mademoiselle, surtout si nous n'avons affaire aux Prussiens que dans trois ou quatre jours.

— Où l'avez-vous quitté?

— A Vienne, où il organisait son corps franc. Nous avons pris rendez-vous à Francfort, mon ami Karl de Freyberg m'ayant fait l'honneur de désirer servir sous mes ordres.

— Il me dit qu'il a pour lieutenant un Français de ma connaissance. Savez-vous, monsieur le comte, de qui il veut parler?

— Oui; il a rencontré chez le roi de Hanovre, auquel il a voulu présenter ses hommages, un jeune Français nommé Bénédict Turpin.

— Ah! oui, dit Hélène en riant, celui que mon beau-frère voulait me faire épouser par reconnaissance du coup de sabre qu'il en avait reçu.

— Mademoiselle, dit le comte de Monte-Nuevo, ceci est une énigme pour moi.

— Et un peu pour moi aussi, dit Hélène; je vais tâcher cependant de vous l'expliquer.

Et elle raconta ce qu'elle savait du duel de Frédéric avec Bénédict.

Elle achevait à peine lorsque l'on sonna et frappa à la porte tout à la fois.

Hans alla ouvrir.

Alors, à travers les portes, une voix la fit tressaillir.

Cette voix demandait madame de Beling.

— Qu'avez-vous, mademoiselle? demanda le comte de Monte-Nuovo. Vous pâlissez!

— C'est que, répondit Hélène, j'avais cru reconnaître cette voix.

En même temps, la porte s'ouvrit. Hans parut.

— Mademoiselle, dit-il, c'est M. le comte Karl de Freyberg.

— Ah! s'écria Hélène, je l'avais bien reconnu! Où est-il? que fait-il?

— Il est en bas, dans la salle à manger, où il demande à madame de Beling la permission de vous présenter ses hommages.

— Reconnaissez-vous là le gentilhomme?... dit le comte de Monte-Nuovo. Un autre n'eût pas même demandé des nouvelles de votre grand'mère et serait accouru à vous.

— Et je lui eusse pardonné.

Puis, à haute voix :

— Karl, cher Karl! dit-elle, par ici!

Karl entra et se jeta dans les bras d'Hélène, qu'il pressa contre son cœur.

Puis, regardant autour de lui, il aperçut le comte de Monte-Nuovo, auquel il tendit la main.

— Excusez-moi, comte, lui dit-il, de ne vous avoir pas vu tout d'abord. Mais vous comprendrez facilement que je n'aie eu d'yeux que pour elle. Est-ce qu'Hélène n'est pas aussi belle que je vous le disais, comte?

— Plus belle, répondit-il.

— Oh! chère, chère Hélène, s'écria Karl en tombant à genoux et en lui baisant les mains.

Le comte de Monte-Nuovo se mit à rire.

— Mon cher Karl, lui dit-il, je suis arrivé depuis une heure; j'ai demandé mon logement chez madame de Beling, afin de pouvoir m'acquitter de ma commission. Elle était achevée quand vous avez sonné. Je n'ai donc plus rien à faire ici. Si j'avais oublié quelque chose, vous voilà et vous y suppléeriez.—Mademoiselle, aurai-je l'honneur de vous baiser la main ?

Hélène tendit la main en regardant Karl, comme pour lui demander une permission, que Karl accorda d'un signe de tête.

Le comte baisa la main d'Hélène, serra celle de son ami et sortit.

Les deux amants respirèrent à pleine poitrine. La fortune leur accordait, au milieu de tous les bouleversements politiques qui s'accomplissaient, un de ces rares moments comme elle en accorde à ses privilégiés.

Les nouvelles qui venaient du Nord n'étaient que trop vraies. Mais tout espoir n'était point perdu à Vienne. L'empereur, la famille impériale, le trésor de l'État, allaient se retirer à Pesth, et l'on s'apprêtait à faire une résistance désespérée.

D'un autre côté, la cession de la Vénétie à l'Italie donnait la liberté à 160,000 hommes qui allaient renforcer l'armée du Nord.

Il s'agissait seulement de remonter par une victoire

le moral de l'armée, et l'on espérait que, cette victoire, le comte Alexandre de Hesse allait la remporter.

La bataille se livrerait, selon toute probabilité, aux environs de Francfort. Voilà pourquoi Karl avait choisi pour y servir l'armée du prince de Hesse et la brigade du comte de Monte-Nuovo.

Celui-là du moins, il était sûr qu'il se battrait. Petit-cousin de l'empereur François-Joseph, brave et courageux, il avait tout intérêt à risquer sa vie pour le triomphe de la maison d'Autriche, à laquelle il appartenait.

Hélène dévorait Karl des yeux. Son costume était celui qu'elle lui avait vu chaque fois qu'elle l'avait rencontré allant à la chasse, ou revenant de la chasse; cependant, sans que l'on pût préciser quoi, il avait quelque chose de plus guerrier, son front quelque chose de plus sévère. On sentait qu'il avait la conscience d'un danger prochain, et que, tout en l'abordant en homme, il l'aborderait en homme qui tient à la vie et qui au-dessus de sa vie ne met que son honneur.

Pendant ce temps, la petite troupe de Karl, commandée en second par Bénédict, bivaquait à cent pas de la gare du chemin de fer, juste au-dessous des fenêtres du bourgmestre Fellner. Non pas qu'elle eût quelque chose à réclamer de l'autorité. Karl avait vendu une de ses terres, et chacun de ses hommes recevait chaque jour un demi-florin, à la charge de se nourrir. Chaque homme était armé d'une bonne carabine Lefaucheux à canon rayé, pouvant, comme les

fusils à aiguille, tirer huit ou dix coups à la minute. Chaque homme, enfin, portait sur lui cent cartouches, et, par conséquent, les cent hommes avaient dix mille coups à tirer.

Les deux chefs portaient des carabines à deux coups.

Le bourgmestre, en revenant de l'hôtel de ville, trouva devant sa porte le petit détachement revêtu d'un uniforme inconnu. Il s'arrêta avec cette curiosité naïve du bourgeois que l'on a baptisée du nom de flânerie.

Après avoir examiné les soldats, il passa au chef.

Devant le chef, il s'arrêta non plus avec une simple curiosité, mais avec étonnement.

Il lui semblait que la figure de ce chef ne lui était pas tout à fait inconnue.

Et, en effet, en souriant :

— Monsieur le bourgmestre Fellner me permettra-t-il de m'informer de sa santé? lui demanda ce chef en excellent allemand.

— Ah! ciel et terre! fit le bourgmestre, je ne me trompe pas. C'est M. Bénédict Turpin!

— Bravo! Je vous avais bien dit que vous aviez l'organe de la mémoire très-développé. Il le faut pour que vous m'ayez reconnu sous ce costume.

— Mais vous voilà donc devenu soldat?

— Officier.

— Officier! pardon.

— Oui, officier amateur.

— Montez donc chez moi, vous devez avoir besoin de

vous rafraîchir, et vos hommes ont soif.—N'est-ce pas, mes amis?

Les chasseurs se mirent à rire.

— Plus ou moins, répondit l'un d'entre eux, nous avons toujours soif.

— Eh bien, l'on va vous descendre vingt-cinq bouteilles de vin et des verres, dit le bourgmestre.— Montez donc, monsieur Bénédict!

— Songez que je vous regarde par la fenêtre, dit Bénédict et soyez sages.

— Soyez tranquille, capitaine, répondit celui qui avait déjà porté la parole.

— Madame Fellner, dit le bourgmestre en entrant, voilà un capitaine de volontaires qui a son billet de logement chez nous. Il s'agit de le bien recevoir

Madame Fellner, qui faisait de la tapisserie, leva la tête et regarda son hôte. Un sentiment pareil à celui qui avait animé la physionomie de son mari passa sur son visage.

— Oh! c'est étonnant, mon ami, s'écria-t-elle, comme monsieur ressemble au jeune peintre français...

— Allons! dit Fellner, il n'y a pas moyen de garder l'incognito. Faites vos compliments à ma femme, mon cher Bénédict, vous êtes reconnu.

Bénédict tendit la main à madame Fellner, mais celle-ci ne la prit qu'avec une certaine hésitation.

Quant au bourgmestre, esclave de sa promesse, il reconnut parmi un trousseau de clefs celle de la cave, et il y descendit lui-même pour choisir le vin qu'il

voulait faire boire à sa santé par les hommes de Bénédict.

Mais à peine la porte fut-elle refermée, à peine la bonne madame Fellner se vit-elle seule avec le jeune Français, que, lui saisissant des deux mains la main qu'elle n'osait toucher tout à l'heure :

— Oh! monsieur, s'écria-t-elle, j'ai su, depuis votre départ seulement, que vous aviez fait à mon mari une sinistre prédiction. Dois-je croire à une plaisanterie, ou dois-je craindre une réalité?

— Madame, dit Bénédict, je ne me rappelle plus trop ce que j'ai eu l'honneur de dire à votre mari. Il faudrait pour cela que je revisse sa main.

— Vous croyez donc sérieusement, monsieur, demanda l'excellente femme effrayée, que l'on puisse lire la destinée d'un homme dans sa main?

— Je suis trop bon chrétien, madame, pour ne pas croire à ce qui est écrit dans la Bible.

— Dans la Bible, monsieur? ce que vous avez dit à M. Fellner est écrit dans la Bible?

— Non, mais on lit dans le Livre de Job, chapitre 37, verset VII : « Dieu met des signes dans les mains des hommes afin qu'ils puissent connaître leurs œuvres. » Et Moïse a dit : « La loi du Seigneur sera écrite sur ton front et dans ta main. »

— Ainsi, demanda madame Fellner, celui qui cherche à expliquer ces signes ne fait pas une action impie?

— Non, madame, répondit Bénédict, et s'occuper de ces importants mystères, c'est causer avec Dieu.

— Mais, demanda madame Fellner, n'est-il aucun moyen de combattre — comment nommerai-je cela? — la fatalité?

— Si fait, madame, l'homme a le libre arbitre : *Homo sapiens dominabit astra*, a dit Aristote, c'est-à-dire « L'homme sage domine les astres. » Que M. Fellner me donne de nouveau sa main et suive mes conseils et peut-être échappera-t-il à sa destinée.

— Silence! dit madame Fellner, le voici! pas un mot de mes craintes, n'est-ce pas? il en rirait.

— Soyez tranquille.

En effet, M. Fellner remontait après avoir fait sa distribution en passant au rez-de-chaussée.

Un instant après, les cris de « Vive M. le bourgmestre! » lui apprirent que son vin avait été trouvé de bonne qualité.

## XXVI

### Le repas libre

Le bourgmestre était dans une inquiétude qu'il n'essayait pas de dissimuler.

Les Prussiens marchaient sur Francfort par le Vogelberg : un combat ne pouvait manquer d'avoir lieu sur les frontières de Bavière, et, si l'armée fédérale était battue, les Prussiens ne pouvaient pas manquer d'occuper le lendemain Francfort.

Puis des ordres avaient été donnés que tout le monde ignorait encore et qui n'avaient pu lui être cachés, à lui, comme bourgmestre.

Le 14 juillet, c'est-à-dire le surlendemain, l'assemblée fédérale, la commission militaire, la chancellerie, avaient reçu l'ordre de partir pour Augsbourg, preuve que Francfort n'était pas sûr de pouvoir conserver sa neutralité.

Cette conviction, que tout le monde avait à Francfort que l'on touchait au moment de la crise suprême, avait exalté la sympathie des habitants pour ces derniers défenseurs de la cause chère à tous, c'est-à-dire la cause de l'Autriche.

Aussi, quand vint l'heure du dîner, les grandes maisons de Francfort allèrent inviter les chefs, tandis que les bourgeois et le peuple invitaient les soldats, les uns en les emmenant dîner chez eux, les autres en dressant des tables devant les portes.

Herman Mumm, le fameux marchand de vin, avait invité cent soldats, caporaux et sergents, et avait dressé devant sa porte une immense table, où chaque homme avait sa bouteille de vin !

Le bourgmestre Fellner, son beau-frère le docteur Kugler et les autres habitants de la rue aboutissant à la gare, se chargèrent des cent hommes de Karl.

Lui, dîna chez madame de Beling avec le comte de Monte-Nuovo. Bénédict, retenu par la bonne madame Fellner, ne put refuser son invitation. On fit inviter les sénateurs de Bernus et Speltz, mais ils

— Monsieur le comte, dit-elle, aussitôt qu'ils furent seuls, vous avez prononcé un nom.

— Celui d'un homme qui vous adore, mademoiselle.

— Le nom de mon fiancé, dit Hélène en se levant.

Le comte de Monte-Nuovo salua et lui fit signe de se rasseoir.

— Je le sais, mademoiselle, lui dit-il, le comte Karl est mon ami, et il m'a chargé, en vous remettant cette lettre, de vous donner de vive voix de ses nouvelles.

Hélène prit la lettre.

— Merci, monsieur, dit-elle.

Et, désireuse de la lire :

— Vous permettez, n'est-ce pas ?

— Comment donc ! fit le comte en saluant.

Et il fit semblant de regarder un portrait de M. de Beling en grand uniforme.

C'étaient des serments d'amour et des protestations de tendresse comme s'en écrivent les amants. Vieilles phrases toujours nouvelles; fleurs cueillies le jour de la création, et, après six mille ans, aussi parfumées que le premier jour.

La lettre terminée, comme le comte de Monte-Nuovo regardait toujours directement le portrait :

— Monsieur le comte, lui dit Hélène à voix basse.

— Mademoiselle ? répliqua le comte en se rapprochant d'elle.

— Karl me laisse espérer que vous voudrez bien me donner sur lui quelques détails de vive voix, et il ajoute : « Avant d'en venir aux mains avec les Prussiens, il

aura, ou plutôt nous aurons peut-être le bonheur de nous revoir.»

— C'est possible, mademoiselle, surtout si nous n'avons affaire aux Prussiens que dans trois ou quatre jours.

— Où l'avez-vous quitté?

— A Vienne, où il organisait son corps franc. Nous avons pris rendez-vous à Francfort, mon ami Karl de Freyberg m'ayant fait l'honneur de désirer servir sous mes ordres.

— Il me dit qu'il a pour lieutenant un Français de ma connaissance. Savez-vous, monsieur le comte, de qui il veut parler?

— Oui; il a rencontré chez le roi de Hanovre, auquel il a voulu présenter ses hommages, un jeune Français nommé Bénédict Turpin.

— Ah! oui, dit Hélène en riant, celui que mon beau-frère voulait me faire épouser par reconnaissance du coup de sabre qu'il en avait reçu.

— Mademoiselle, dit le comte de Monte-Nuevo, ceci est une énigme pour moi.

— Et un peu pour moi aussi, dit Hélène; je vais tâcher cependant de vous l'expliquer.

Et elle raconta ce qu'elle savait du duel de Frédéric avec Bénédict.

Elle achevait à peine lorsque l'on sonna et frappa à la porte tout à la fois.

Hans alla ouvrir.

Alors, à travers les portes, une voix la fit tressaillir.

avaient chacun leurs invités. M. Fischer, le journaliste, qui vivait en garçon, put seul venir.

Le prince Alexandre de Hesse dînait chez le consul d'Autriche.

Les dîners de la rue formaient d'étranges contrastes avec ceux de l'intérieur. Les soldats, trinquant ensemble, insoucieux du lendemain, ne pensaient qu'à la mort, et la mort pour le soldat n'est que la vivandière vêtue de noir qui lui verse son dernier verre d'eau-de-vie à la fin de la dernière journée.

Le soldat craint seulement de perdre la vie, car, en perdant la vie, il perd tout avec elle et d'un seul coup; tandis que le négociant, le banquier, le bourgeois enfin, avant de perdre la vie, peut perdre fortune, crédit, considération. Il peut voir sa caisse pillée, sa maison saccagée, sa femme et ses filles déshonorées, ses enfants l'appelant inutilement à leur secours. On peut le torturer dans sa famille, dans son argent, dans sa chair et dans son honneur.

Voilà à quoi pensaient les citoyens de la ville libre de Francfort et ce qui les empêchait d'être aussi gais qu'ils eussent voulu l'être envers leurs hôtes.

Quant à Karl et à Hélène, ils ne pensaient guère qu'à être heureux; pour eux, le moment présent était tout; ils voulaient oublier : et, non pas à force de volonté, mais à force d'amour, ils oubliaient.

Mais la plus triste de ces réunions, malgré les efforts de Bénédict, était à coup sûr celle qui avait lieu chez le bourgmestre. Bénédict ne se dissimulait pas que ses

prédictions étaient pour quelque chose dans cette tristesse. Poussé à bout par les questions des uns et l'incrédulité des autres, il avait dit ce qu'il voyait dans la main d'un étranger; puis cet homme, il l'avait revu plusieurs fois depuis; et, sans que cet homme fût devenu pour lui un ami intime, il était devenu une sympathique connaissance.

Et, en effet, M. Fellner était, comme capacité administrative, un des bourgmestres intelligents qu'avait eus Francfort; mieux encore, c'était un excellent père de famille adorant ses enfants, adoré d'eux! Depuis quatorze ans qu'il était marié, pas le moindre nuage n'avait passé sur son union, et, à l'idée d'un malheur quelconque pouvant venir troubler ce bonheur, la pauvre femme se sentait près de fondre en larmes. A bien plus forte raison lorsqu'elle songeait à la prédiction fatale de Bénédict.

Pendant tout le dîner, M. Fellner, malgré la préoccupation toute politique qui l'absorbait, — car lui ne croyait pas à la prédiction, attendu qu'elle ne pouvait s'accomplir que par un suicide, — fit, aidé de son beau-frère le conseiller et de Fischer son ami, tout ce qu'il put pour jeter un peu de gaieté sur la teinte grise de la conversation.

Au dessert, un serviteur entra, annonçant à Bénédict que son compagnon de voyage Lenhart demandait à lui offrir de nouveau ses services.

Le bourgmestre s'informa de ce que c'était que Lenhart, et, au moment où Bénédict demandait en riant

la permission d'aller lui serrer la main dans l'antichambre, l'ex-loueur de voitures donna un coup d'épaule au domestique pour que celui-ci lui fît place, et entra en disant :

— Ce n'est pas la peine de vous déranger, monsieur Bénédict ; je viendrai bien jusque dans la salle à manger de M. le bourgmestre. Je ne suis pas fier. — Bonjour, monsieur le bourgmestre et la compagnie !

— Ah ! dit le bourgmestre reconnaissant le vieil accent saxon, tu es de Sachsenhausen ?

— Et je m'appelle Lenhart, pour vous servir. Je suis le frère de Hans, qui est au service de madame de Beling.

— Eh bien, alors, mon ami, dit le bourgmestre, un verre de vin à la santé de M. Bénédict, que tu voulais voir.

— Deux, si vous voulez ; il les mérite bien ! Ah ! c'est lui qui ne boude pas avec les Prussiens. Tempête et tonnerre ! comme il vous les abattait à la bataille de Langensalza !

— Comment ? tu étais là ? demanda le bourgmestre.

— Oh que oui ! que j'y étais, et que je rageais de ne pouvoir aussi les travailler de mon côté, ces coucous-là !

— Pourquoi les appelles-tu des coucous ? demanda le journaliste.

— Parce qu'ils prennent le nid des autres pour y pondre, donc !

— Mais comment as-tu su que j'étais ici ? demanda

Bénédict un peu embarrassé de cette visite sans façon.

— Oh parbleu ! la belle malice ! dit Lenhart ; je passe dans la rue bien tranquillement, un chien vient à moi et me saute au cou. « Tiens ! je dis, c'est Eringant, le chien à M. Bénédict. » Vos hommes me regardent comme une curiosité, parce que je venais de prononcer votre nom. « Est-ce qu'il est là, M. Bénédict ? » que je leur demande. Ils me répondent : « Oui, il est là, puisqu'il dîne chez votre bourgmestre, M. Fellner, un brave homme qui a du bon vin... A la santé de M. Fellner ! » Je me dis : « Tiens, c'est vrai ! c'est mon bourgmestre, puisque, depuis hier, je suis établi à Francfort, et, puisque c'est mon bourgmestre, je puis bien monter chez lui dire bonjour à M. Bénédict. »

— Eh bien, maintenant que tu m'as dit bonjour, mon cher Lenhart, dit Bénédict, maintenant que tu as bu à la santé de M. le bourgmestre...

— Oui, mais je n'ai pas bu à la vôtre, mon jeune maître, mon bienfaiteur, mon dieu ! car vous êtes mon dieu, monsieur Bénédict. Quand je parle de vous, quand je raconte votre duel, où vous en avez bousculé trois, les uns après les autres : un à coups de sabre, — et un rude ! — M. Frédéric de..., vous le connaissez, n'est-ce pas ? un autre à coups de pistolet, un journaliste, un grand flandrin, dans votre genre, monsieur Fischer.

— Merci, mon ami.

— Je ne vous ai pas dit de mal, j'espère; — et le troisième...

— Mais laisse donc ces messieurs tranquilles, dit Bénédict.

— Il sont bien tranquilles, monsieur Bénédict; voyez comme ils écoutent.

— Laissez-le donc aller, dit le docteur.

— Quand vous ne voudriez pas, j'irais tout de même. Ah! quand je suis sur le compte de M. Bénédict, je ne taris jamais : et le troisième à coups de poing : ça n'a pas pesé une once. Ne haussez pas les épaules, monsieur Bénédict, si vous aviez voulu tuer le baron, il ne tenait qu'à vous, vous l'auriez tué. Si vous aviez voulu tuer le journaliste, il ne tenait qu'à vous. Enfin, si vous aviez voulu tuer le menuisier, il ne tenait aussi qu'à vous.

— En effet, dit le bourgmestre, nous avons vu toute cette histoire dans la *Gazette de la Croix*. Par ma foi! je l'ai bien lue sans me douter que c'était à vous que la chose était arrivée.

— Et la bonne aventure! continua Lenhart, c'est lui qui vous la dit! Savant comme un sorcier! Rien qu'en regardant la main du pauvre roi de Hanovre, il lui a prédit ce qui lui est arrivé. La victoire d'abord, puis après la dégringolade.—Eh! eh! monsieur Bénédict, je ne voudrais pas que vous me prédisiez que je n'ai que huit jours à vivre. Tempête et tonnerre! je commanderais ma bière tout de suite.

Le bourgmestre pâlit légèrement, Fischer fit un

mouvement, madame Fellner porta son mouchoir à ses yeux.

— Est-ce qu'il vous a dit votre bonne aventure, à vous autres?

— Non, mais notre mauvaise, dit le journaliste en essayant de rire.

— Bon! dit Bénédict, c'était un soir après dîner, j'avais la vue trouble, je suis bien sûr que, si je regardais maintenant...

— Oh! oui, oui, s'écria madame Fellner, regardez, monsieur Bénédict, regardez une seconde fois, je vous en supplie.

— Je ne demande pas mieux, dit Bénédict.

— Oh! ni moi non plus, s'écria le bourgmestre; vous ne pouvez pas me prédire pis que ce que vous m'avez prédit la première fois.

Bénédict regarda : tous les yeux étaient fixés sur lui. Cet art si nouveau et si ancien surprend la curiosité de ceux-là mêmes qui n'y croient pas.

Le visage ouvert et souriant du jeune homme redevint sérieux, presque sombre; il laissa retomber la main du bourgmestre, et, après un instant de silence

— Monsieur Fellner, lui dit-il, je voudrais vous dire quelques mots, mais à vous seul.

M. Fellner se leva et passa dans la chambre à côté. Bénédict le suivit.

— Monsieur Fellner, lui dit-il, je vous parle sérieusement et en homme convaincu, un grand malheur vous menace. Vous avez là, au milieu de la troisième

phalange du doigt du milieu, une étoile; cette étoile, sur le mont même de Saturne, indiquerait que vous serez victime d'un assassinat; où elle est, elle indique un suicide. Par bonheur, cette ligne que vous voyez, qui monte du poignet à travers la paume de la main, se perd avant de la joindre. Si elle s'y joignait, la catastrophe serait inévitable, comme chez M. Fischer, tandis que vous, ma conviction est que vous pouvez l'éviter. Mais, pour cela, il faut,... je ne sais trop qu'affirmer; mais, à mon avis, il faudrait quitter Francfort. Il faudrait fuir comme on fuit une catastrophe de la nature, un tremblement de terre, une inondation. Il faudrait donner votre démission, tout quitter. Le danger est ici et pas ailleurs.

— Monsieur, répondit le bourgmestre, je ne vous dirai point : Je ne crois pas à votre science; peu m'importe ce que vous m'affirmez; mais, sans ajouter une foi absolue à vos paroles, le ton de conviction avec lequel vous me parlez m'impressionne singulièrement. J'ai toutes les raisons du monde pour désirer de vivre : une femme encore jeune qui m'aime et que j'aime, des enfants excellents dont j'ai l'éducation à faire, la jeunesse à guider, une fortune suffisant à mes besoins, qui doit s'augmenter encore de plusieurs héritages que je ne convoite point. Puis encore, je jouis d'une honorabilité incontestée, j'ai la première position du pays. Eh bien, monsieur, malgré tout cela, je dois, au moment du danger surtout, rester inébranlable là où mes compatriotes et Dieu m'ont

placé. Si, comme vous me le dites, dans un moment de désespoir je porte la main sur moi-même, c'est que la fatalité m'aura mis entre le déshonneur et la mort, et que, comme ces vieux Romains qui faisaient venir un bain et s'ouvraient les veines, c'est que j'aurai préféré ma gloire à une lâcheté. Si effrayants que soient les présages, je reste et ferai face aux événements... Rentrons, cher monsieur Bénédict, je vous remercie de l'avis, il me servira à prendre mes dispositions, afin que la mort ne me saisisse pas à l'improviste.

— Vous êtes grand de la vraie grandeur, monsieur, lui dit Bénédict. Je ne désire plus qu'une chose maintenant, c'est que la science ne soit pas la science. Rentrons, monsieur, rentrons.

Mais, au moment où ils passaient du salon à la salle à manger, le double bruit du tambour et de la trompette se fit entendre, la trompette sonnait le boute-selle, le tambour battait la générale.

Madame Fellner attendait avec impatience; mais son mari lui fit signe en souriant de prendre patience. Pour le moment, une préoccupation plus vive et surtout plus générale était donnée par le bruit des instruments.

— Voilà qui me dit, madame, fit Bénédict en étendant son bras vers la rue, que je n'ai plus que le temps de boire à la santé de votre mari et à la longue durée de l'heureuse vie que vous lui faites, vous et votre belle famille.

Le toast fut répété par tout le monde et même par Lenhart, qui, de cette façon but deux fois, comme il l'avait dit, à la santé du bourgmestre.

Après quoi, serrant la main de M. Fellner, de son beau-frère et du journaliste, et baisant celle de madame Fellner, Bénédict s'élança dans les escaliers et sortit en criant :

— Aux armes !

Le même bruit guerrier avait surpris Karl et Hélène à la fin du dîner. Karl avait senti un coup terrible au cœur. Hélène avait pâli, quoiqu'elle ne connût la signification ni du roulement des tambours, ni de la sonnerie des trompettes. Hélène leur avait trouvé une signification sinistre.

Puis, au coup d'œil échangé entre M. de Monte-Nuovo et Karl, elle avait compris que le moment était venu de se séparer.

Le comte avait eu pitié des deux jeunes amants, et, pour les laisser un instant se faire les derniers adieux, il avait pris congé de madame de Beling, et avait dit à son jeune ami :

— Karl, vous avez un quart d'heure.

Karl avait jeté un regard rapide sur la pendule. Il était quatre heures et demie.

— Merci, mon général, avait répondu Karl. Je serai à mon poste à l'heure dite.

Madame de Beling avait été reconduire le comte de Monte-Nuovo, et les jeunes gens, pour être seuls, s'é-

taient élancés dans le jardin, où un épais berceau de vigne pouvait abriter leurs adieux.

Autant vaudrait essayer de noter le chant mélancolique du rossignol, qui éclatait à quelques pas d'eux, que d'essayer de redire ce dialogue entrecoupé de soupirs et de larmes, de serments, de sanglots, de promesses d'amour, d'élans passionnés, de cris de tendresse. Que s'étaient-ils dit au bout d'un quart d'heure? Rien et tout.

Il fallut se quitter.

Comme la première fois, le cheval de Karl l'attendait à la porte.

Il s'y traîna, emmenant avec lui Hélène enlacée à son bras. Puis, là, il couvrit son visage d'une pluie de baisers.

La porte était ouverte. Les deux Styriens lui faisaient signe.

Cinq heures moins un quart sonnaient.

Il s'élança sur son cheval, lui enfonçant les éperons dans le ventre.

Les deux Styriens bondirent à ses côtés, suivant le galop du cheval.

Les derniers mots que Karl entendit furent ceux-ci

— A toi, dans ce monde ou dans l'autre!

Le dernier qu'il répondit avec l'ardeur d'un amant et la foi d'un chrétien, fut :

— Ainsi soit-il!

## XXVII

### Bataille d'Aschaffenbourg

Pendant son dîner, le prince Alexandre de Hesse avait reçu une dépêche ainsi conçue :

« L'avant-garde prussienne apparaît à l'extrémité des défilés du Vogelsberg! »

Cette nouvelle étonna fort le général en chef, qui attendait les ennemis par les défilés de la forêt de Thuringen.

Il avait, en conséquence, envoyé immédiatement une dépêche à Darmstadt pour ordonner à un détachement de 3,000 hommes de se rendre par le chemin de fer à Aschaffenbourg et de s'emparer du pont.

Puis, de son côté, il avait immédiatement fait battre la générale et sonner le boute-selle.

Deux bateaux à vapeur attendaient à Sachsenhausen.

Une centaine de wagons pouvant contenir cinquante hommes chacun attendaient à la gare.

Nous avons dit l'effet que produisit le double appel.

Il y eut un instant de trouble : pendant un moment, chacun courant, l'un à droite, l'autre à gauche. Les uniformes furent confondus. Les cavaliers et les fantassins se trouvèrent mêlés ; puis, comme si une main habile avait remis chaque homme à sa place, au bout de cinq minutes, les cavaliers étaient à cheval et les

fantassins avaient l'arme au pied. Tous étaient prêts à partir.

Cette fois encore, Francfort témoignait sa sympathie, non plus précisément aux Autrichiens, mais aux défenseurs de l'Autriche. La bière circulait par chopes, le vin par brocs. Des hommes des premières maisons de la ville échangeaient des poignées de mains avec les officiers. Les dames les plus élégantes encourageaient les soldats. Une fraternité qui lui était jusqu'alors inconnue et qui émanait du danger commun planait sur la ville libre.

Des fenêtres on criait : « Courage! Victoire! Vive l'Autriche ! Vive l'armée fédérale ! Vive le prince Alexandre de Hesse ! »

Le fils de Marie-Louise eut, pour sa part aussi, quelques cris de « Vive le comte de Monte-Nuovo. » Mais il faut dire que, comme ils venaient des femmes surtout, ils étaient dus plutôt à son excellente tournure et à sa belle tenue militaire qu'à sa naissance impériale.

Les tirailleurs styriens de Karl reçurent l'ordre de prendre leurs places dans les premiers wagons.

C'étaient eux que l'on devait jeter d'abord à la rencontre des Prussiens.

Ils disparurent gaiement dans la gare, n'ayant d'autre musique que les deux flûteurs du comte.

Puis, après eux, vint la brigade autrichienne du comte de Monte-Nuovo.

Puis enfin l'armée fédérale composée de Hessois et de Wurtembergeois.

La brigade italienne était partie par les bateaux à vapeur, protestant contre ce qu'on lui faisait faire et déclarant qu'elle ne tirerait pas un coup de fusil pour les Autrichiens ses ennemis, contre les Prussiens ses alliés.

Le chemin de fer partit à toute vitesse, emportant hommes, fusils, canons, caissons, munitions, chevaux, ambulances.

Une heure et demie après, on était à Aschaffenbourg.

La nuit commençait à tomber.

On n'avait pas vu les Prussiens.

Sans doute n'avaient-ils pas voulu se hasarder dans les derniers défilés du Vogelsberg sans les faire reconnaître, de crainte qu'ils ne fussent gardés.

Le prince Alexandre de Hesse envoya une reconnaissance sur la route.

Elle revint vers onze heures du soir, après avoir échangé quelques coups de fusil avec les Prussiens, à deux heures d'Aschaffenbourg.

Un paysan qui avait traversé les défilés en même temps que les Prussiens, raconta qu'ils étaient à peu près cinq ou six mille et qu'ils s'étaient arrêtés parce qu'ils attendaient un corps en retard, de sept ou huit mille hommes.

On allait donc se trouver en nombre à peu près égal.

Il s'agissait de défendre le passage du Mein et de mettre à couvert par une victoire Francfort et Darmstadt.

Les tirailleurs styriens furent placés sur la route.

Ils devaient se retirer après avoir fait le plus de mal possible à l'ennemi, laisser l'infanterie et la cavalerie agir à son tour, et se rallier à la tête du pont, seul moyen de retraite de l'armée fédérale, et défendre ce pont jusqu'à la dernière extrémité.

Chacun prit pendant la nuit son poste de combat du lendemain, soupa et dormit au bivac.

Une réserve de 800 hommes à peu près avait été logée dans les maisons d'Aschaffenbourg et devait défendre la ville maison à maison dans le cas où elle serait attaquée.

La nuit se passa sans alerte.

Le jour vint.

A dix heures, Karl, impatient, monta à cheval, et, laissant le commandement de ses hommes à Bénédict, il mit son cheval au galop dans la direction des Prussiens.

Ils venaient enfin de se mettre en marche.

Du même temps de galop, il alla jusqu'au comte de Monte-Nuovo, et revint avec deux pièces de canon que l'on mit en batterie à travers la route.

Quatre arbres abattus firent une espèce de retranchement pour les artilleurs.

Karl monta sur ce retranchement improvisé avec ses deux Styriens, qui, comme s'ils eussent été à une battue ordinaire, tirèrent leurs flûtes de leurs poches et se mirent à jouer leurs airs les plus doux et les plus charmants.

Karl n'y put tenir : au bout d'un instant, il tira la

sienne d'une petite poche de sa veste et envoya sur l'aile du vent ce dernier souvenir à son pays.

Les Prussiens avançaient toujours.

A une demi-portée de canon, la détonation des deux pièces autrichiennes vint interrompre nos trois musiciens, qui remirent leurs flûtes dans leurs poches et saisirent leurs fusils.

Les deux volées à mitraille avaient porté en plein et avaient tué ou blessé une vingtaine d'hommes.

Une seconde détonation se fit entendre et de nouveaux messagers de mort allèrent fouiller les rangs ennemis.

— Ils vont essayer d'enlever les pièces en chargeant, dit Karl à Bénédict; prenez cinquante hommes, j'en prends cinquante, glissons-nous dans les petits bois de chaque côté de la route. Nous avons le temps de tirer chacun deux coups de fusil : il nous faut cent hommes et cinquante chevaux morts! Que dix de vos hommes tirent aux chevaux, le reste aux hommes.

Bénédict prit cinquante hommes et se glissa sur la droite de la route.

Karl en fit autant et se glissa sur la gauche.

Le comte ne s'était pas trompé. Un régiment de chasseurs arrivait du centre au premier rang, et l'on vit bientôt briller les lames des sabres au soleil.

Puis on entendit le grondement de trois cents chevaux qui, pareils à un tonnerre, s'avançaient au galop.

Alors commença de petiller aux deux côtés de la route une fusillade à volonté qu'on eût cru un jeu si,

aux deux premiers coups, le colonel et le lieutenant-colonel ne fussent tombés de leurs chevaux, et si, à chaque coup qui suivit ces deux premiers coups, un homme ou un cheval ne fût tombé.

Bientôt la route s'encombra d'hommes et de chevaux morts. Les derniers rangs ne purent continuer leur chemin. La charge s'arrêta brisée à cent pas des deux pièces de canon, qui firent feu et achevèrent de désordonner la colonne.

Derrière elle, les Prussiens avaient fait avancer l'artillerie et mis en batterie six pièces de canon pour faire taire les deux pièces de canon des Autrichiens.

Mais nos tirailleurs s'étaient avancés jusqu'à trois cents pas à peu près de la batterie, et, quand les six artilleurs, avec la régularité de la manœuvre prussienne, levèrent la mèche pour faire feu, six coups de fusil partirent, trois à gauche, trois à droite de la route, et les six porte-lances tombèrent.

Six autres prirent la mèche enflammée et tombèrent près de leurs camarades.

Pendant ce temps-là, les deux pièces autrichiennes tiraient à boulets et démontaient une pièce prussienne.

Les Prussiens firent ce qu'ils eussent dû commencer par faire, c'est-à-dire déloger les tirailleurs styriens. Ils lancèrent cinq cents tirailleurs prussiens avec des fusils à aiguille.

Alors, aux deux côtés de la plaine commença une terrible fusillade. Tandis que sur la route l'infanterie s'a-

vançait par colonnes faisant un feu de bataillon sur la batterie.

Les artilleurs attelèrent et battirent en retraite.

Les deux pièces de canon, en se retirant, démasquèrent la brigade Newperg.

Un petit monticule un peu en avant d'Aschaffenbourg fut alors couronné par une batterie de six pièces, dont le feu plongea sur les masses prussiennes.

Le comte lui-même, voyant que, malgré ce feu qui leur enlevait des lignes entières, les Prussiens marchaient toujours, se mit à la tête d'un régiment de cuirassiers autrichiens et chargea.

Le prince Alexandre donna l'ordre alors à toute l'armée badoise de le soutenir.

Malheureusement, il plaça à son aile gauche le régiment italien qui, pour la seconde fois, lui fit dire qu'il resterait neutre exposé aux coups des deux partis, mais qu'il ne tirerait pas.

— Alors, dit le prince, je ferai tirer sur vous.

— Faites tirer, répondit l'officier chargé de la protestation. Nous sommes Italiens, et, par conséquent, ennemis de l'Autriche. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de ne pas passer aux Prussiens.

Le prince ordonna, en effet, de tirer sur eux; l'ordre fut exécuté.

Quelques hommes tombèrent dans leurs rangs; mais les autres restèrent impassibles l'arme au pied, sans faire feu ni sur les Prussiens, ni sur les Autrichiens.

Soit hasard, soit qu'ils fussent prévenus de cette

neutralité, les Prussiens portèrent leur principal effort sur cette aile gauche qui, en restant immobile, permit à l'ennemi de démonter le comte de Monte-Nuovo.

Les tirailleurs styriens avaient fait merveilles. Ils avaient perdu trente hommes et en avaient tué plus de trois cents à l'ennemi. Puis ils s'étaient, selon l'ordre qui leur avait été donné, ralliés en tête du pont d'Aschaffenbourg.

De là, Karl et Bénédict entendirent une vive fusillade à l'extrémité de la ville.

C'était l'aile droite des Prussiens qui avait débordé l'aile gauche du prince Alexandre et qui attaquait les faubourgs de la ville.

— Écoutez, dit Karl à Bénédict, la journée est perdue. La fatalité est sur la maison d'Autriche. Je vais me faire tuer, parce que c'est mon devoir ; mais, vous que rien ne lie à notre fortune, vous qui faites la guerre en amateur, vous qui êtes Français enfin, ce serait folie que de vous faire tuer pour une cause qui n'est pas la vôtre, qui n'est pas même celle de votre opinion. Combattez jusqu'au dernier moment ; puis, quand vous verrez que toute résistance est inutile, regagnez Francfort, courez chez Hélène ; dites-lui, ou que je suis mort, si vous m'avez vumourir, ou, si la mort n'a absolument pas voulu de moi, que je suis en retraite avec les débris de l'armée sur Darmstadt ou sur Wurtzbourg. Si je vis, je lui écrirai. Si je meurs, je mourrai en pensant à elle. Voilà le testament de mon cœur. Je vous le confie.

Bénédict serra la main de Karl.

— Maintenant, continua celui-ci, il me semble qu'il est du devoir d'un soldat de rendre jusqu'au dernier moment le plus de services possible; il nous reste cent soixante et dix hommes. Je vais en prendre, j'en prends une moitié pour aller soutenir les défenseurs de la ville; gardez l'autre moitié et restez au pont. Faites de votre mieux ici. Je ferai de mon mieux où je serai. Vous entendez la canonnade et la fusillade se rapprocher, nous n'avons pas de temps à perdre. Embrassons-nous.

Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Puis Karl s'élança dans les rues de la ville et disparut bientôt au milieu de la fumée qui allait se rapprochant. Bénédict gagna une petite hauteur couverte d'un bosquet, d'où il pouvait ou défendre, ou protéger le passage du pont.

A peine y était-il, qu'il vit un nuage de poussière qui s'avançait rapidement. C'était la cavalerie badoise qui était ramenée par les cuirassiers prussiens.

Les premiers fuyards traversèrent le pont sans difficulté; mais bientôt le pont s'encombra d'hommes et de chevaux, et, le passage étant obstrué, force fut aux derniers rangs de se retourner contre ceux qui les poursuivaient.

En ce moment, une décharge de Bénédict et de ses tirailleurs coucha par terre une cinquantaine d'hommes et une vingtaine de chevaux.

Les cuirassiers s'arrêtèrent étonnés et le courage re-

vint aux chasseurs badois. Une seconde décharge suivit la première, et l'on entendit cliqueter les balles sur les cuirasses comme on entend cliqueter la grêle sur un toit.

Une trentaine d'hommes et autant de chevaux tombèrent.

Le désordre se mit parmi les cuirassiers. Les chasseurs profitèrent de ce moment pour se retourner et charger.

Mais, en se retirant, les cuirassiers trouvèrent un carré rompu par les lanciers et qui fuyait devant eux.

Le carré se trouva entre la pique des lanciers et le sabre des cuirassiers.

Bénédict les vit arriver pêle-mêle avec les lanciers et les cuirassiers.

— Aux officiers ! cria Bénédict.

Et lui-même choisit un capitaine de cuirassiers et fit feu.

Le capitaine tomba.

Les autres avaient choisi des officiers, eux aussi ; mais ils avaient trouvé plus commode de choisir les officiers de lanciers. La mort avait plus de surface.

Presque tous les officiers tombèrent, et l'on vit leurs chevaux sans cavaliers rejoindre en bondissant l'escadron.

On continuait de s'entasser sur le pont.

Tout à coup le gros de l'armée fédérale arriva presque mêle-pêle avec l'ennemi.

En même temps, par la rue de la ville en feu, battait

en retraite avec sa tranquillité ordinaire Karl. Il tuait un homme à chaque coup qu'il tirait. Il était nu-tête. Une balle lui avait enlevé le chapeau styrien.

Un peu de sang coulait le long de sa joue.

Les deux jeunes gens se firent des signes d'amitié. Fringant, reconnaissant Karl qu'il tenait pour un admirable chasseur, s'élança vers lui tout joyeux de le revoir.

En ce moment, un lourd galop fit trembler la terre. C'étaient les cuirassiers prussiens qui revenaient à la charge. On voyait, à travers la poussière de la route et la fumée de la fusillade, luire leurs cuirasses, leurs casques, et les lames de leurs sabres. Ils firent une trouée au milieu des Badois et des Hessois fugitifs, et parvinrent jusqu'au tiers du pont.

D'un dernier coup d'œil, Bénédict vit son ami luttant avec un capitaine auquel il enfonçait la baïonnette aiguë de sa carabine à deux coups dans la gorge.

Le capitaine tomba, mais pour faire place à deux cuirassiers qui attaquèrent Karl, la lame haute. Deux coups de carabine de Bénédict tuèrent l'un et blessèrent l'autre.

Puis il vit Karl, entraîné par les fuyards, traverser le pont, malgré ses efforts pour les rallier. Enveloppé de tous les côtés, sa seule voie de salut était le pont. Il s'y jeta avec les soixante ou soixante-cinq hommes qui lui restaient.

C'était un affreux pêle-mêle; on marchait sur les morts et sur les blessés, les cuirassiers, montés sur leurs

grands chevaux, pareils à des géants, poignardaient de leurs sabres droits les fugitifs.

— Feu sur eux ! cria Bénédict.

Ceux de ses hommes qui avaient leurs fusils chargés firent feu; sept ou huit cuirassiers, atteints aux parties vulnérables, tombèrent; les balles cliquetèrent sur les cuirasses des autres.

Une nouvelle charge amena les cuirassiers au milieu des chasseurs styriens. Pressé par deux cavaliers, Bénédict tua l'un avec sa baïonnette, l'autre essaya de l'écraser avec son cheval contre le parapet du pont. Il tira son court couteau de chasse et l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine du cheval, qui se cabra en poussant un hennissement de douleur.

Bénédict laissa le poignard dans la gaîne vivante qu'il venait de lui creuser, passa entre ses jambes de devant, franchit le parapet du pont et s'élança tout armé dans le Mein.

En s'élançant, il jeta un dernier regard du côté où Karl avait disparu, mais ce regard chercha inutilement son ami.

Il pouvait être cinq heures du soir, à peu près.

## XXVIII

### L'exécuteur testamentaire

Bénédict s'était élancé dans le Mein du côté gauche du pont ; le courant le portait vers les arcades.

En remontant à la surface de l'eau, il regarda autour de lui et aperçut à l'une des arches une barque amarrée.

Une homme était couché dans cette barque.

Bénédict nagea vers lui d'une main, tenant de l'autre sa carabine hors de l'eau. Le batelier, en le voyant venir, leva sa rame.

— Prussien ou Autrichien ? demanda-t-il la rame levée.

— Français, répondit Bénédict.

Le batelier lui tendit la main.

Bénédict, tout ruisselant, sauta dans la barque.

— Vingt florins, lui dit-il, si nous sommes dans une heure à Dettingen. Nous avons le courant pour nous et je ramerai avec toi.

— Cela serait facile, dit le batelier, si l'on était sûr que la parole sera tenue.

— Tiens, dit Bénédict tout en jetant bas sa veste et son chapeau styriens, et en puisant dans sa poche, en voilà déjà dix.

— Alors, à la besogne ! dit le batelier.

Il saisit une rame, Bénédict l'autre : la barque, se

détachant de l'arche de pierre, glissa un instant dans une demi-obscurité, et, poussée par quatre bras vigoureux, prit avec la rapidité d'une flèche le courant du fleuve.

La lutte continuait toujours. Des hommes et des chevaux tombaient du pont dans le fleuve. On eût dit *la Bataille du Thermodon* de Rubens.

Bénédict eût bien voulu s'arrêter et regarder ce spectacle ; par malheur, il n'avait pas le temps.

Aucune personne ne fit attention à cette petite barque qui filait si rapidement.

— En cinq minutes, les deux rameurs étaient hors de portée de fusil, et, par conséquent, hors de danger.

En passant devant un petit bois situé tout au bord de la rivière et appelé Joli-Buisson, il crut voir, au milieu d'un groupe de Prussiens, Karl luttant en désespéré. Mais, comme, à part un galon d'or au collet de sa veste, l'uniforme de tous les Styriens était pareil, ce pouvait être un de ses chasseurs et non pas lui.

Cependant, Bénédict avait cru voir dans la mêlée un chien qui ressemblait à Fringant, et l'on se rappelle que Fringant avait suivi Karl.

Au premier détour du fleuve, on cessa d'apercevoir la bataille.

Plus loin, on vit fumer l'incendie dans Aschaffenbourg. Puis enfin, à la hauteur du petit village de Lieder, tout disparut.

La barque volait sur la rivière. On dépassa rapidement Menaschoft, Stockstadt, Kleim, Ostheim.

Mais, à partir de là, les bords du Mein sont déserts jusqu'à Mainflig.

Sur l'autre rive, presque en face, s'élève Dettingen.

Il était six heures un quart, le batelier avait gagné ses vingt florins. Bénédict les lui donna ; avant de le quitter, Bénédict réfléchit.

— Veux-tu gagner vingt autres florins ? lui demanda-t-il.

— Je le crois bien! répondit celui-ci.

Bénédict regarda à sa montre.

—Le train du chemin de fer ne passe qu'à sept heures un quart, nous avons plus d'une heure devant nous.

— Sans compter qu'il aura de l'embarras à Aschaffenbourg, que cela retardera le convoi d'un autre quart d'heure, si cela ne l'arrête pas tout à fait.

— Diable !

— Ça fait-il tort à mes vingt florins, ce que je vous dis là ?

— Non ; mais va d'abord à Dettingen. Tu es juste de ma taille, tu m'achèteras un habit de batelier comme le tien. Complet, tu entends. Puis tu reviendras, et nous nous entendrons sur ce qui restera à faire.

Le batelier sauta hors de la barque et prit tout courant le chemin de Dettingen.

Un quart d'heure après, il revenait avec le costume complet, lequel avait coûté dix florins.

Bénédict lui donna la somme.

— Et maintenant, lui demanda le batelier, que reste-t-il à faire ?

— Veux-tu m'attendre ici trois jours avec mon uniforme, mes pistolets et ma carabine? Je te donnerai vingt florins.

— Oui ; mais, si, au bout de trois jours, vous n'êtes pas revenu ?

— La carabine, les pistolets, l'uniforme seront pour toi.

— Je resterai ici huit jours. Il faut donner le temps aux gens de faire leurs affaires.

— Tu es un brave garçon. Comment t'appelles-tu?

— Fritz.

— Eh bien, Fritz, au revoir !

En quelques secondes, Bénédict avait endossé la veste, passé le pantalon et couvert son chef du bonnet du marinier.

Il avait déjà fait dix pas, lorsque, s'arrêtant tout à coup :

— A propos, où logeras-tu à Dettingen ? demanda-t-il.

— Un marinier est comme l'escargot, il porte sa maison avec lui. Vous me trouverez dans mon bateau.

— Jour ou nuit ?

— Jour ou nuit.

— Tout va bien, alors.

Et, à son tour, Bénédict s'avança vers Dettingen.

Fritz avait prophétisé vrai. On s'était battu sur la voie, il avait fallu la déblayer, et le chemin de fer était en retard d'une demi-heure.

C'était, au reste, le dernier convoi qui passait ; des

hussards avaient été envoyés pour lever les rails du chemin de fer, de peur que l'on n'envoyât de Francfort des troupes au secours de l'armée fédérale.

Bénédict prit une place de troisième classe, ainsi qu'il convenait à son humble costume; le convoi pressé, comme tout porteur de mauvaise nouvelle, s'élança en grande vitesse, ne fit à Manau qu'une station de quelques minutes et repartit pour Francfort, où il arriva à neuf heures moins un quart avec un retard de dix minutes à peine.

La gare était encombrée de curieux qui venaient demander des nouvelles.

Bénédict passa le plus rapidement possible au milieu de cette foule, reconnut M. Fellner, lui glissa à l'oreille le mot : « Battus ! » et s'élança dans la direction de la maison Chandroz.

Il sonna à la porte. Hans vint ouvrir.

Hélène n'était point à la maison.

Hans alla s'informer auprès d'Emma.

Hélène était à l'église Notre-Dame de la Croix.

Bénédict demanda le chemin de l'église, et Hans, qui se doutait que l'on apportait à Hélène des nouvelles de Karl, s'offrit à l'y conduire.

Au bout de cinq minutes, ils étaient arrivés.

Hans voulait retourner à la maison. Mais Bénédict le retint. Peut-être aurait-on quelque ordre à lui donner.

Il le laissa sous le portique et entra dans l'église.

Une seule chapelle était éclairée par la lueur trem-

blotante d'une lampe. Une femme se tenait à genoux devant l'autel, ou plutôt couchée sur les degrés de l'autel.

Cette femme, c'était Helène.

Le convoi de onze heures du matin avait apporté la nouvelle que la journée ne se passerait point sans combat. A midi, accompagnée de sa femme de chambre, Hélène était montée en voiture, et, conduite par Hans, elle avait été sur la route d'Aschaffenbourg jusqu'au bois de Dornighem. Là, au milieu du silence de la campagne, elle avait écouté et entendu le bruit du canon.

Inutile de dire que chaque coup avait un écho dans son cœur. Bientôt elle n'eut plus la force d'écouter ce bruit, qui allait toujours augmentant. Elle remonta en voiture, rentra à Francfort, se fit descendre à la porte de l'église Notre-Dame de la Croix, et envoya Hans à la maison, afin de tranquilliser sa sœur et sa mère.

Hans n'avait point osé dire où était Hélène sans l'autorisation de la baronne.

Depuis trois heures de l'après-midi, Hélène priait.

Au bruit que fit Bénédict en s'approchant d'Hélène, celle-ci se retourna. — Au premier abord, et sous le costume qu'il portait, elle ne reconnut point le jeune peintre auquel Frédéric avait voulu la marier, et, le prenant pour un pêcheur de Sachsenhausen :

— Est-ce moi, mon ami, que vous cherchez ? dit-elle.

— Oui, répondit Bénédict.

— Alors, vous venez me donner des nouvelles de Karl ?

— J'étais son compagnon de combat.

— Il est mort ! s'écria Hélène en se tordant les bras avec un sanglot, et en jetant un regard de reproche désespéré à la statue de la Madone. Il est mort ! il est mort !

— Je ne puis pas vous dire positivement : il vit et n'est pas blessé. Mais je puis vous dire : je ne crois pas qu'il soit mort !

— Vous ne le croyez pas ?

— Non, sur mon honneur, je ne le crois pas.

— Vous a-t-il chargé d'un message pour moi en vous quittant ?

— Oui, voici ses propres paroles.,.

— Oh ! parlez ! parlez !

Et Hélène joignit les mains et s'agenouilla sur une chaise devant Bénédict, comme elle eût fait devant un message sacré.

Il est toujours sacré, le message qui nous apporte des nouvelles de ce que nous aimons.

— « Écoutez, m'a-t-il dit, la journée est perdue. La fatalité est sur la maison d'Autriche. Je vais me faire tuer, parce que c'est mon devoir... »

Hélène poussa un gémissement.

— Et moi ! et moi ! murmura-t-elle, il n'a donc pas pensé à moi ?

— Si fait ! écoutez. Il continua : « Mais, vous que rien ne lie à notre fortune, vous qui faites la guerre en amateur ; vous qui êtes Français enfin, ce serait folie que de vous faire tuer pour une cause qui n'est

pas même celle de votre opinion. Combattez jusqu'au dernier moment; puis quand vous verrez que toute résistance est inutile, regagnez Francfort, courez chez Hélène; dites-lui, ou que je suis mort, si vous m'avez vu mourir, ou, si la mort n'a absolument pas voulu de moi, que je suis en retraite avec les débris de l'armée sur Darmstadt ou sur Würtzbourg. Si je vis, je lui écrirai. Si je meurs, je mourrai en pensant à elle. Voilà le testament de mon cœur, je vous le confie. »

— Cher Karl! Eh bien?...

— Eh bien, deux fois, nous nous sommes revus encore au milieu du combat. Sur le pont d'Aschaffenbourg, où il n'était que légèrement blessé au front; puis, un quart d'heure plus tard, entre un petit bois nommé le Joli-Buisson et le village de Lieber.

— Et là?

— Là, il était entouré d'ennemis, mais il luttait encore.

— Mon Dieu!

— Alors, j'ai pensé à vous... La guerre est finie. Nous étions la dernière force vivante de l'Autriche, son unique espoir. Mort ou vivant, Karl est à vous à partir de cette heure. Voulez-vous que je retourne sur le champ de bataille? Je le chercherai jusqu'à ce que j'en aie des nouvelles. Mort, je le rapporterai.

Hélène laissa échapper un sanglot.

— Blessé, je vous le ramènerai bien portant, je vous l'assure.

Hélène avait saisi Bénédict par le bras, et, le regardant fixement :

— Vous irez sur le champ de bataille ? dit-elle.

— Oui.

— Et vous le chercherez parmi les morts ?

— Oui, dit-il, jusqu'à ce que je le retrouve.

— J'y vais avec vous, dit Hélène.

— Vous ? s'écria Bénédict.

— C'est mon devoir. Je vous reconnais maintenant. Vous êtes M. Bénédict Turpin, vous êtes le peintre français qui s'est battu avec Frédéric, et qui, pouvant le tuer, lui a laissé la vie.

— Oui.

— Alors, vous êtes un ami, un homme d'honneur, je puis me fier à vous, partons.

— Est-ce décidé ?

— C'est décidé.

— Le voulez-vous sincèrement ?

— Je le veux !...

— Eh bien, alors, il n'y a pas un instant à perdre.

— Comment allons-nous partir ?

— Il n'y a plus de chemin de fer.

— Hans nous conduira.

— J'ai mieux que Hans. Il faut, dans ces circonstances-là, des chevaux pour lesquels on n'ait aucune considération. Une voiture que l'on puisse briser, un conducteur que l'on puisse forcer. J'ai mon homme. Un homme qui brisera toutes ses voitures et qui fera crever tous ses chevaux pour moi.

Bénédict appela.

Hans reparut.

— Cours chez ton frère Lenhart ; qu'il soit ici dans cinq minutes avec sa meilleure voiture, ses meilleurs chevaux, du vin et du pain. En passant devant le pharmacien, il y prendra des bandes de toile, de la charpie, du sparadrap.

— Oh ! monsieur, dit Hans, il faudrait me mettre tout cela par écrit.

— C'est bien ! une voiture, deux chevaux, du pain, du vin, tu n'oublieras pas cela. Je me charge du reste. Va !

Puis, se retournant vers Hélène :

— Prévenez-vous vos parents ? lui demanda Bénédict.

— Oh ! non, s'écria-t-elle ; on n'aurait qu'à vouloir me retenir. Je suis sous la protection de la Vierge. Celle-là les vaut toutes.

— Alors, priez encore, je viendrai vous reprendre ici.

Hélène se mit à genoux, Bénédict s'élança hors de l'église.

Dix minutes après, il revint avec tous les objets nécessaires à un pansement précipité, — plus quatre torches.

A peine était-il de retour, que Lenhart s'arrêtait a la porte avec une voiture à deux chevaux.

— Emmènerons-nous Hans ? demanda Hélène.

— Non, il faut qu'on sache où vous êtes. Si nous retrouvons Karl blessé, il faut qu'une chambre l'attende,

qu'un chirurgien soit prévenu ; il faut enfin que son arrivée ne cause aucun saisissement à votre sœur, à peine remise de ses couches, à votre grand'mère, dont l'âge a besoin d'être ménagé.

— A quelle heure pouvons-nous être de retour ?

— Je n'en sais rien ; mais qu'à partir de quatre heures du matin, on nous attende. — Vous avez entendu, Hans? Et, si l'on craint pour votre jeune maîtresse...

— Tu répondras, dit Lenhart, qui était entré dans l'église derrière Hans, que l'on soit tranquille, du moment que M. Bénédict Turpin est avec elle.

— Vous l'entendez, chère Hélène; quand vous voudrez.

— Partons, dit Hélène, et ne perdons pas une minute. Mon Dieu ! quand je pense qu'il est peut-être là, couché par terre ou adossé à quelque arbre, à quelque buisson, perdant son sang par deux ou trois blessures et m'appelant à son secours d'une voix mourante!

Et, pleine d'exaltation, elle ajouta :

— Me voilà, cher Karl ! me voilà !

Lenhart enveloppa ses deux chevaux d'un large coup de fouet, et la voiture partit avec la rapidité du vent et le bruit du tonnerre.

## XXIX

### Fringant

En moins d'une heure et demie, on fut en vue de Dettingen, qui était d'autant plus facile à voir que de loin il semblait le centre d'un vaste incendie.

En approchant, Bénédict reconnut que c'étaient des feux de bivac. Après la victoire, les Prussiens avaient poussé leurs avant-postes jusqu'en avant de cette petite ville.

Hélène craignait qu'on ne la laissât pas continuer son chemin; mais Bénédict la rassura. Dans tous les pays civilisés, la pitié qu'on porte aux blessés, le respect que l'on a pour les morts, une fois le combat terminé, ne lui laissaient aucun doute, non-seulement sur la permission qui serait accordée à Hélène de chercher son fiancé mort ou vivant, mais encore sur la protection qui lui serait donnée pour l'aider dans sa recherche.

Aux avant-postes, en effet, la voiture fut arrêtée : les chefs de la grand'garde ne voulurent pas prendre sur eux de laisser passer la voiture, et l'on déclara qu'il fallait en déférer au général Sturm, qui commandait l'avant-garde.

Or, le général Sturm avait son quartier général au petit village de Horstein, situé à gauche du grand che-

min, sur un point un peu plus avancé que Dettingen. Il fallait se faire indiquer la rue qu'il habitait, prendre des renseignements sur la maison, et repartir au galop pour réparer le temps perdu.

Lorsqu'on arriva devant l'habitation indiquée, la sentinelle, interrogée, répondit que le général Sturm était en ronde de nuit.

Bénédict s'informa s'il n'avait pas laissé quelque officier ou quelque aide de camp qui pût le remplacer pour une autorisation pressée.

On lui répondit qu'il pouvait entrer et parler au chef d'état-major.

Il entra.

Le chef d'état-major était occupé à signer des ordres : en entendant ouvrir sa porte, il dit d'un ton d'impatience :

— Un instant !

Le son de cette voix fit tressaillir Bénédict ; il l'avait entendue quelque part. Où ? il n'en savait rien, mais il l'avait entendue.

Tout à coup, un éclair traversa son esprit.

— Frédéric ! cria-t-il.

Celui qu'il interpellait de ce nom se retourna vivement.

C'était, en, effet le baron Frédéric de Below, que le roi de Prusse avait donné de sa main comme chef d'état-major au général Sturm. Ce grade était un acheminement à celui de général de brigade.

Frédéric regarda avec étonnement ce marinier qui

l'appelait de son nom de baptême, et qui lui tendait les bras, lorsqu'à son tour il reconnut Bénédict.

Les questions et les réponses volèrent de la bouche de l'un à l'autre. En deux mots, Bénédict lui expliqua que Karl avait combattu toute la journée, qu'il devait être mort ou tout au moins blessé, et qu'il venait explorer le champ de bataille pour essayer de le retrouver.

Un instant, il fut sur le point de lui dire que sa belle-sœur Hélène était à la porte, dans une voiture. Mais il mordit sa phrase à temps pour l'empêcher de sortir de sa bouche. Si cette confidence devait être faite au baron de Below par quelqu'un, c'était par Hélène elle-même.

Frédéric était au désespoir de ne pouvoir accompagner Bénédict dans sa recherche; mais il devait, en l'absence du général, rester à Horstein, et il le devait d'autant mieux que le général, pour ne pas mentir à son nom, qui veut dire : *Tempête!* lui avait déjà deux ou trois fois, par ses brutalités, donné le regret d'avoir accepté cette place de chef d'état-major.

Mais il donna une permission, revêtue du cachet du général, de parcourir le champ de bataille, et de se faire accompagner de deux soldats prussiens, comme porte-respect, et d'un chirurgien.

Bénédict empêcha Frédéric de le reconduire : il lui promit de lui renvoyer le chirurgien pour lui rendre compte de l'expédition, et il alla rejoindre la voiture où Hélène l'attendait impatiemment.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Je suis en mesure, répondit Bénédict.

Puis, tout bas à Lenhart :

— Faites vingt pas, dit-il, et arrêtez-vous.

Lenhart s'arrêta.

Bénédict raconta alors à Hélène ce qui venait de se passer.

Si elle voulait voir son beau-frère. il lui était facile de retourner sur ses pas. Si, au contraire, Bénédict avait agi selon ses désirs, on n'avait qu'à continuer la route.

Hélène frissonna à la seule idée de voir son beau-frère. Elle était convaincue qu'il l'eût retenue, et n'eût point permis qu'à minuit, au milieu des morts et des blessés, des voleurs même qui se glissent toujours au milieu des cadavres pour les dévaliser, elle se risquât sur un champ de bataille.

Elle remercia donc vivement Bénédict et cria elle-même à Lenhart :

— En avant!

Lenhart remit ses chevaux au galop.

On revint à Dettingen. Onze heures sonnaient comme on entrait dans la ville.

Il y avait sur la place principale de Dettingen un immense feu allumé. Bénédict descendit de voiture et s'en approcha.

Un capitaine se promenait de long en large devant ce feu. Bénédict alla vers le capitaine. Il connaissait assez le caractère prussien et savait admirablement le prendre quand il ne voulait pas le heurter.

— Pardon, capitaine, fit-il, connaissez-vous le baron Frédéric de Below?

Le capitaine regarda de haut en bas celui qui se permettait de lui adresser la parole.

Il ne faut pas oublier que Bénédict était habillé en marinier.

— Oui, répondit-il, je le connais. Après?

— Voulez-vous lui rendre un grand service?

— Volontiers! c'est mon ami; mais comment s'adresse-t-il à toi pour me le demander?

— Il est à Horstein, qu'il ne peut quitter par ordre du général Sturm.

— Eh bien?

— Eh bien, il est dans la plus profonde inquiétude sur un de ses amis qui a dû être ou tué ou blessé aujourd'hui dans la charge des cuirassiers prussiens sur le pont d'Aschaffenbourg, il m'a envoyé avec un de mes camarades, batelier comme moi, à la recherche de cet ami, fiancé de cette dame que vous voyez dans la voiture, et il m'a dit : « Adresse-toi avec ce petit mot de ma main au premier officier prussien que tu rencontreras. Dis-lui bien que ce n'est pas un ordre, que c'est une prière. Dis-lui de le lire, et il aura, j'en suis sûr, la complaisance de te donner ce que je te demande là.»

L'officier s'approcha du feu, prit un tison, et, à sa lueur, il lut ce qui suit :

« Ordre au premier officier prussien que mon messager rencontrera, de mettre à la disposition du porteur

de ce billet deux soldats d'escorte et un chirurgien. Les deux soldats et le chirurgien devront suivre le porteur dans son excursion sur le champ de bataille, partout où il les conduira.

» Au quartier général de Horstein, onze heures du soir.

» Par ordre du général Sterm.

» *Le chef d'état-major,*

» Baron Frédéric de Below.»

La discipline et l'obéissance sont les deux grandes vertus des armées prussiennes. Ce sont elles qui ont fait de l'armée prussienne la première armée de l'Allemagne.

A peine le capitaine eut-il lu l'ordre de son supérieur, qu'il abandonna l'air de morgue qu'il avait pris vis-à-vis d'un pauvre diable de marinier.

— Holà ! dit-il aux soldats qui entouraient le feu. Deux hommes de bonne volonté pour rendre service au chef d'état-major Frédéric de Below.

Dix hommes se présentèrent.

— C'est bien ! Toi et toi ! dit le capitaine en choisissant deux hommes.

— Maintenant, quel est le chirurgien de la compagnie ?

— M. Ludwig Wiedersohall, répondit une voix.

— Où est-il logé ?

— Ici, sur la place, répondit la même voix.

— Prévenez-le que, par ordre de l'état-major, il doit,

ce soir, faire partie d'une expédition à Aschaffenbourg.

Un soldat se leva et allà, en traversant la place, frapper à une porte ; un instant après, il revint avec le chirurgien-major.

Bénédict remercia le capitaine, qui répondit qu'il était trop heureux de faire quelque chose d'agréable au baron de Below.

Le chirurgien-major se montra de mauvaise humeur d'abord, quoique homme du monde, d'avoir été dérangé dans son premier sommeil. Lorsqu'il se trouva en face d'une femme jeune, belle et en larmes, il lui fit ses excuses de l'avoir fait attendre, et fut le premier à presser le départ.

La voiture, par une pente douce, gagna la berge de la rivière.

Plusieurs bateaux étaient amarrés.

Bénédict cria à haute voix :

— Fritz !

Au second appel, un homme se leva dans un bateau et dit :

— Me voilà !

Bénédict se fit reconnaître.

Chacun prit place dans le bateau.

Les deux soldats à l'avant, Fritz et Bénédict aux avirons, le chirurgien-major et Hélène à l'arrière.

D'un vigoureux coup de rame, le bateau parvint au milieu du fleuve.

La besogne était moins facile qu'au départ, il fallait

cette fois remonter le fleuve; mais Bénédict et Fritz étaient deux rameurs habiles et vigoureux. La barque glissa légèrement sur la surface du fleuve.

On était déjà loin de Dettingen, lorsqu'on entendit sonner minuit au clocher de la ville.

On dépassa Kleim, Ostheim, Mainaschoft, puis Lieder, puis Aschaffenbourg.

Bénédict descendit un peu au-dessous du pont. C'était de là qu'il voulait commencer sa recherche.

On alluma les torches, que l'on mit aux mains des deux soldats.

La bataille n'avait fini qu'à la nuit : les blessés seuls avaient été enlevés, le pont était encore encombré de morts contre lesquels, dans les endroits sombres, on se heurtait, et que, dans les endroits un peu plus clairs, on entrevoyait à leurs habits blancs.

Karl, avec sa veste grise, eût été bien facile à reconnaître, s'il eût été mêlé aux soldats prussiens et autrichiens. Mais Bénédict était trop sûr de l'avoir vu combattre au delà du pont pour perdre son temps à le chercher où il n'était pas.

On descendit vers la plaine, parsemée de bouquets d'arbres, et au fond de laquelle s'étendait le petit bois appelé Joli-Buisson.

La nuit était sombre, la lune absente ; aucune étoile ne brillait au firmament, on eût dit que la fumée et la poussière de la bataille étaient restées suspendues entre le ciel et la terre. De temps en temps, de larges éclairs silencieux entr'ouvraient l'horizon comme une im-

mense paupière : un rayon de lumière blafarde en jaillissait et, pendant une seconde, éclairait le paysage d'une teinte bleuâtre. Puis tout rentrait dans une obscurité plus profonde encore qu'auparavant.

Quand ces éclairs étaient éteints, la seule lumière qui apparût sur la rive gauche du Mein était celle des deux torches portées par les soldats prussiens, et qui formait un cercle de lumière d'une dizaine de pas de diamètre.

Hélène, blanche comme une ombre, et, comme une ombre, semblant insensible aux accidents du terrain, marchait au milieu de ce cercle les bras étendus et disant : « Là, là, là ! » selon qu'elle croyait voir des cadavres couchés et immobiles.

On s'approchait. C'étaient bien des cadavres en effet; mais, à leur uniforme, on les reconnaissait bientôt pour Prussiens ou Autrichiens.

De temps en temps aussi, on voyait comme une ombre se glisser dans les arbres, on entendait des pas qui s'éloignaient précipitamment : c'étaient quelques-uns de ces misérables voleurs de cadavres qui suivent les armées modernes comme autrefois les loups suivaient les armées antiques, et que l'on dérangeait au milieu de leur infâme métier.

De temps en temps, Bénédict arrêtait d'un geste le cortége ; un profond silence s'établissait, et, au milieu de ce silence, il faisait entendre le cri de « Karl ! Karl ! »

Hélène, l'œil fixe, la respiration suspendue, semblait alors la statue de l'Attente.

Rien ne répondait et la petite troupe reprenait son investigation.

De temps en temps, Hélène aussi s'arrêtait, et, automatiquement, à demi-voix, comme si elle eût eu frayeur de sa propre parole, Hélène s'arrêtait et appelait à son tour :

— Karl ! Karl ! Karl !

On approchait du petit bois et les cadavres devenaient de plus en plus rares. Bénédict fit faire une de ces pauses suivies de silence, et, pour la cinquième ou la sixième fois, il cria :

— Karl !

Cette fois, un cri lugubre et prolongé lui répondit, qui fit passer un frisson dans le cœur des plus braves.

— Qu'est-ce que ce cri ? demanda le chirurgien.

— C'est un chien qui hurle à la mort, répondit Fritz.

— Serait-ce ?... murmura Bénédict.

Puis, aussitôt :

— Par ici ! par ici ! dit-il en se dirigeant vers la voix du chien.

— Mon Dieu ! fit Hélène, auriez-vous quelque espoir ?

— Peut-être ; venez, venez !

Et, sans attendre les torches, il s'élança en avant.

Arrivé à la lisière du bois, il appela de nouveau :

— Karl !...

Le même cri lugubre, lamentable, mais plus rapproché, se fit entendre.

— Venez, dit Bénédict, c'est par ici!

Hélène enjamba le fossé, entra dans le bois, et, sans s'inquiéter de sa robe de mousseline qu'elle mettait en lambeaux, elle s'avança au milieu des buissons et des épines.

Les porte-torches avaient pensé à la suivre.

Là, dans le bois, à plusieurs reprises, on entendit le bruit que faisaient en fuyant les dépouilleurs de cadavres.

Bénédict fit signe de faire halte pour leur donner le temps de fuir. Puis, lorsque le silence fut rétabli, il appela une troisième fois :

— Karl!...

Cette fois, un hurlement lugubre et lamentable comme le deux premiers lui répondit, mais si près d'eux, que tous les cœurs se serrèrent.

Les hommes reculèrent d'un pas.

Le batelier étendit le bras.

— Un loup! dit-il.

— Où? demanda Bénédict.

— Là, dit Fritz en étendant la main. Ne voyez-vous pas les yeux qui brillent dans l'ombre comme deux charbons.

En ce moment, un de ces éclairs silencieux s'enflamma. Sa lueur pénétra à travers la cime des arbres, et l'on vit distinctement un chien assis près d'un corps immobile.

— Ici, Fringant! cria Bénédict.

Le chien ne fit qu'un bond pour traverser l'espace,

sauta au cou de son maître, lui donna un baiser; puis, reprenant sa première place près du cadavre, il fit, pour la quatrième fois, entendre son hurlement plus sinistre cette fois que jamais.

— Karl est là! dit Bénédict.

Hélène s'élança, car elle avait tout compris.

— Mais il est mort! continua Bénédict.

Hélène poussa un cri et tomba étendue sur le corps de Karl.

## XXX

### Le blessé

Les porteurs de torches s'étaient approchés et un groupe s'était formé, pittoresque et terrible, à la lueur de la résine ardente.

Karl n'était point déshabillé comme les autres cadavres, le chien avait gardé son corps et l'avait défendu.

Hélène était étendue sur lui, les lèvres sur les lèvres, pleurant et gémissant. Bénédict était à genoux près d'elle, ayant les pattes du chien passées autour de son cou. Le chirurgien était debout, les bras croisés, en homme habitué à la mort et à son cortége de douleur. Enfin, Fritz avait passé sa tête à travers le feuillage d'un arbre épais.

Il y eut pour tous les personnages un moment de silence et d'immobilité.

Tout à coup, Hélène poussa un cri, se redressa tout debout, sanglante du sang de Karl, les yeux hagards, les cheveux dénoués.

Tous la regardèrent.

— Ah ! s'écria-t-elle, je deviens folle.

Puis, se laissant retomber à genoux :

— Karl ! Karl ! Karl ! cria-t-elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda Bénédict.

— Oh ! prenez pitié de moi, dit Hélène, Mais il m'a semblé sentir passer son souffle sur mon visage. M'aurait-il donc attendue pour rendre son dernier soupir !

— Pardon, madame, dit le chirurgien ; mais, si celui que vous appelez Karl n'était pas mort, ce dont je doute beaucoup, il n'y aurait pas de temps à perdre pour lui porter secours.

— Oh ! voyez, monsieur ! dit Hélène se jetant vivement de côté.

Le chirurgien, par un mouvement contraire, se baissa. Les soldats approchèrent les torches, et l'on put distinguer la figure pâle mais toujours belle de Karl.

Une blessure à la tête avait couvert sa joue gauche de sang, et il eût été méconnaissable si le chien ne l'eût léché au fur et à mesure que le sang coulait.

Le chirurgien desserra d'abord la cravate ; puis il souleva le haut du corps pour enlever la veste.

La blessure devait être terrible, car le dos de la veste était rouge de sang. Le chirurgien déboutonna l'habit,

et, en quatre coups de bistouri, avec l'adresse de l'habitude, il eut fendu la manche du collet au parement et la veste dans toute la longueur du dos ; ce qui lui permit, en déchirant la chemise, de mettre à découvert toute la partie droite de la poitrine du blessé.

Le chirurgien demanda de l'eau.

— De l'eau ! répéta Hélène d'une voix automatique semblable à celle d'un écho.

La rivière était à cinquante pas. Fritz y courut et en rapporta plein le sabot qui servait à vider la barque.

Hélène donna son mouchoir.

Le chirurgien le trempa dans l'eau et commença par laver la poitrine du blessé, tandis que Bénédict tenait le torse appuyé sur ses genoux.

On s'aperçut alors seulement qu'il y avait un caillot de sang au bras. Cela faisait trois blessures.

Celle de la tête était insignifiante, elle avait ouvert le cuir chevelu, mais n'avait pas attaqué l'os.

Celle de la poitrine paraissait la plus grave au premier abord ; en effet, un sabre de cuirassier était entré à trois pouces de la clavicule et était sorti dans le dos au-dessous de l'omoplate.

La troisième blessure — et celle-là était la plus sérieuse — était au bras droit ; en essayant de parer les coups, Karl avait livré l'intérieur de son bras à la lame de son adversaire et l'artère avait été coupée.

Cette blessure avait sauvé le blessé. L'immense perte de sang avait amené une syncope, et, pendant cette syncope, le sang avait cessé de couler.

Hélène, pendant toute cette recherche douloureuse, ne cessait de demander :

— Est-il mort ? est-il mort ? est-il mort ?

— Nous allons le voir, répondit le chirurgien.

Et, prenant sa lancette, il ouvrit une veine du dos de la main gauche ; d'abord le sang ne coula point, à cause de la syncope ; mais, en pressant la veine, le docteur en fit sortir une goutte de sang tiède et rouge.

Karl n'était pas mort.

— Il vit ! dit le chirurgien.

Hélène jeta un cri et tomba à genoux.

— Qu'y a-t-il à faire pour le rappeler à la vie ? demanda-t-elle.

— Il faudrait lui lier l'artère, dit le chirurgien ; voulez-vous me le laisser transporter à l'ambulance ?

— Oh ! non, non ! s'écria Hélène. Non, je ne me séparerai pas de lui. Ne croyez-vous donc pas qu'il puisse être transporté jusqu'à Francfort ?

— Par eau, oui. Et je vous avoue même que, vu l'intérêt que vous portez à ce jeune homme, j'aimerais mieux qu'un autre que moi fît cette opération difficile. Ainsi donc, si vous avez un moyen de transport rapide par eau...

— J'ai mon bateau, dit Fritz, et je réponds, si monsieur (et il indiqua Bénédict), si monsieur veut me donner un coup de main, je réponds d'être à Francfort dans trois heures.

— Reste à savoir, dit le médecin, si, avec le sang qu'il a perdu, il a trois heures à vivre.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Hélène.

— Je n'ose vous dire de regarder, madame, mais la terre en est inondée.

Hélène poussa un cri de douleur et mit sa main devant ses yeux.

Tout en parlant, tout en rassurant, tout en effrayant Hélène avec ce terrible sang-froid des hommes habitués à jouer avec la mort, le chirurgien appliquait de la charpie sur les deux côtés de la blessure de la poitrine, et assujettissait cette blessure avec une bande.

— Vous dites que vous craignez qu'il n'ait perdu trop de sang? Combien peut-on perdre de sang sans mourir? demanda Hélène.

— Tout est relatif, madame : ainsi un homme de la force de celui que je soigne en ce moment peut avoir vingt-quatre à vingt-cinq livres de sang dans le corps, il en peut perdre le quart; mais c'est tout.

— Enfin, qu'ai-je à espérer ou à craindre? demanda Hélène.

— Vous avez à espérer que le blessé vive jusqu'à Francfort, qu'il n'ait pas perdu tout le sang que je crois qu'il a perdu, qu'un chirurgien habile lui fasse la ligature de l'artère. Vous avez à craindre une hémorrhagie secondaire aujourd'hui, ou, dans huit ou dix jours, à la perte de l'escharre.

— Mais enfin, on peut le sauver, n'est-ce pas?

— La nature a tant de ressources, qu'il faut toujours espérer, madame.

— Eh bien, dit Hélène, ne perdons pas un instant.

Bénédict et le chirurgien prirent les torches : les deux soldats prirent le blessé et le transportèrent sur la berge.

Le chirurgien alla acheter un matelas et une couverture à Aschaffenbourg. Fritz les rapporta.

A l'arrière de la barque, on coucha le blessé.

— Dois-je essayer de le faire revenir à lui? demanda Hélène; dois-je le laisser dans l'état où il est?

— Ne faites rien pour le tirer de son évanouissement, madame; c'est cet évanouissement qui arrête l'hémorrhagie, et, si la ligature de l'artère peut être faite avant qu'il en sorte, tout peut encore être sauvé.

Chacun prit sa place autour du blessé.

Les deux Prussiens se tenaient debout, une torche à la main; Hélène était à genoux, le chirurgien soutenait le blessé; Bénédict et Fritz ramaient. Fringant, qui ne paraissait pas plus fier d'avoir joué un si beau rôle dans l'affaire, était assis à l'avant, et, de son œil de flamme, explorait le terrain.

Cette fois, bien lestée, conduite par quatre bras vigoureux et habitués à la manœuvre, la barque glissa comme une hirondelle à la surface de l'eau.

Karl demeurait évanoui. Le docteur avait craint que la fraîcheur, toujours plus grande sur les rivières qu'à la surface du sol, ne le fît revenir; mais ce retour à la vie ne paraissait pas à craindre : il était toujours aussi immobile et ne donnait aucun signe d'existence.

On arriva à Dettingen. Bénédict récompensa largement les deux soldats prussiens, et pria le chirurgien,

à qui Hélène ne put que tendre la main en signe de remercîment, de rendre compte à Frédéric de l'excursion dans tous ses détails.

Bénédict appela Lenhart, endormi sur le siége de sa voiture.

Il devait retourner à Francfort à toute bride et veiller à ce que des porteurs attendissent avec une litière au bord du Mein, à Francfort.

Quant à lui, avec Hélène et le blessé, il allait continuer sa route par eau, l'eau étant le plus doux moyen de transport que l'on pût trouver pour un mourant.

Vers Hanau, le ciel commença de s'éclaircir; une grande bande d'argent rosé s'étendait au-dessus des montagnes de la Bavière.

Ce souffle léger qui semble la respiration de l'aurore, rafraîchit les plantes et les cœurs fatigués par cette nuit lourde et orageuse. Les premiers rayons du soleil s'élançaient dans toutes les directions avant que le soleil lui-même parût; puis son globe lumineux surgit derrière la montagne et la nature s'éveilla.

Il sembla à Hélène qu'un léger frémissement courait par tout le corps du blessé.

Elle jeta un cri qui fit retourner les deux rameurs.

Alors, sans faire aucun mouvement, Karl ouvrit les yeux, murmura le nom d'Hélène, et les referma.

Tout cela fut si rapide, que, si Fritz et Bénédict ne l'eussent point vu comme la jeune fille, celle-ci eût douté!

Cet œil ouvert, ce souffle murmurant un mot, n'a-

vaient pas l'air d'un retour à la vie, mais du rêve d'un mort.

Le soleil, en se levant, produit parfois cet effet sur les mourants. La nature fait un dernier effort sur eux, et, avant de se fermer pour jamais, leur paupière salue le soleil.

Cette idée vint à Hélène.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle en éclatant en sanglots, est-ce son dernier soupir qui vient de passer?

Bénédict quitta un instant la rame et s'approcha de Karl.

Il lui prit la main, lui tâta le pouls; le pouls était insensible; il écouta le cœur : le cœur semblait muet; il interrogea les artères : les artères ne battaient plus.

A chaque épreuve, Hélène murmurait :

— Mon Dieu ! mon Dieu!

A la dernière épreuve, il doutait comme elle.

Il prit dans une petite trousse qu'il portait toujours sur lui une lancette, et, renouvelant l'expérience du docteur, il en piqua l'épaule du blessé. Le blessé ne sentit rien, ne bougea point; mais une faible goutte de sang colora la place où avait plongé la pointe de la lancette.

— Bon courage ! dit-il, il vit toujours.

Et il reprit sa rame... Hélène se mit à prier.

C'était la première fois qu'une prière tout entière se présentait à sa mémoire; jusque-là, elle n'avait parlé à Dieu que par un cri de douleur et d'espérance.

Depuis la veille, personne n'avait songé à manger,

que Fritz; Bénédict brisa un morceau de pain qu'il présenta à Hélène.

Celle-ci refusa avec un sourire qui signifiait : « Est-ce que les anges mangent ?» Bénédict, qui n'était point un ange, but, mangea et se mit à ramer.

On atteignait Offenbach, et l'on voyait se dessiner dans le lointain la silhouette de Francfort. On devait arriver vers huit heures. A huit heures, en effet, la barque abordait dans la rue qui conduit au port.

Depuis longtemps déjà, on avait reconnu Lenhart et sa voiture, et, près de lui, un objet ayant la forme d'une litière.

Tous les ordres avaient été donnés rapidement, et intelligemment accomplis.

On souleva le blessé avec les mêmes précautions qui avaient été déjà prises, on le déposa dans la litière, dont on tira les rideaux.

Bénédict voulait faire monter Hélène dans la voiture de Lenhart; tout le haut de la robe de cette chère enfant était taché de sang; elle s'enveloppa d'un grand châle, voulut marcher auprès de la litière, et, pour ne pas perdre de temps, elle pria Bénédict d'aller chercher le même médecin qui avait soigné le baron de Below, le docteur Boodenmacker.

Quant à elle, elle traversa toute la ville, de la rue de Sachsenhausen à la maison de sa mère, en suivant la litière qui renfermait Karl.

On la regardait passer avec étonnement; on parlait bas. On venait interroger Fritz, qui marchait derrière,

et, comme il disait que c'était une fiancée qui suivait le corps de son amant, et que chacun savait que mademoiselle Hélène de Chandroz était fiancée au comte Karl de Freyberg, chacun, reconnaissant la belle et chaste jeune fille, se reculait en saluant avec respect.

En arrivant devant la maison, elle vit la porte s'ouvrir d'elle-même.

Aux deux côtés de l'huis, sa grand'mère et sa sœur, qui devinaient ce qui était arrivé, se rangèrent pour que cette litière passât la première, Hélène entra après elle. Elle tendit en passant la main à sa grand'mère et à sa sœur.

Toutes deux, en voyant le profond désespoir empreint sur ses traits, fondirent en larmes et voulurent la soutenir pour l'aider à monter les escaliers. Mais elle était forte de cette force nerveuse qui fait des miracles. Elle eût suivi cette litière partout où elle serait allée, et eût fait des lieues à sa suite. Elle les écouta toutes deux et se contenta de dire :

— A ma chambre !

Le blessé fut porté à la chambre d'Hélène et déposé sur son lit.

En ce moment, le docteur Bodenmacker arriva avec Bénédict ; aidés de Hans, ils dépouillèrent Karl du reste de ses vêtements et le mirent au lit.

Le docteur l'examina, et Bénédict, avec une anxiété presque égale à celle d'Hélène, suivit l'examen.

— Qui a vu cet homme avant moi? dit le docteur. Qui l'a pansé ?

— Un chirurgien-major du régiment, répondit Hélène.

— Pourquoi n'a-t-il pas lié l'artère ?

— C'était la nuit, à la lueur des torches, en plein air ; il n'a point osé, et m'a dit de venir à un plus habile que lui ; je suis venue à vous.

Le chirurgien regarda le blessé avec inquiétude.

— Cet homme a perdu plus d'un quart de son sang, murmura-t-il.

— Eh bien ? demanda Hélène.

Le docteur secoua la tête.

— Docteur, s'écria Hélène, ne me dites pas qu'il n'y a pas d'espoir : on m'a toujours dit que le sang se réparait très-vite.

— Oui, répondit le docteur, quand celui qui a perdu du sang peut manger, quand les organes qui refont le sang peuvent opérer. Mais, chez ce jeune homme, dit-il en regardant le blessé déjà pâle comme s'il était mort, c'est bien difficile. N'importe, il est du devoir d'un médecin de tout tenter. Nous allons essayer de lui lier l'artère.

— Pouvez-vous m'aider ? demanda-t-il à Bénédict.

— Oui, répondit celui-ci, j'ai quelques notions de chirurgie.

— Vous allez vous retirer, n'est-ce pas ? demanda le chirurgien à Hélène.

— Oh ! pour rien au monde ! s'écria la jeune fille : non, non, je resterai là jusqu'à la fin.

— Alors, dit le chirurgien, tenez-vous tranquille, n'approchez pas, ne nous troublez en rien.

— Faut-il que je prépare un tourniquet? demanda Bénédict.

— Inutile, dit le docteur, l'artère doit être arrêtée maintenant. Je la retrouverai dans le biceps. Vous me tendrez le bras seulement.

Bénédict prit le bras, qu'il tourna en dehors.

Le docteur fouilla dans sa trousse, prépara du fil qu'il posa sur l'avant-bras, et, sans permettre de laver la blessure, il fit une ouverture longitudinale de près de deux pouces, et mit à découvert l'artère. Aussitôt il la serra avec une petite pince, l'enveloppa de fil et la serra.

L'opération était terminée avec une habileté qui émerveilla Bénédict.

— Est-ce fait? s'écria Hélène.

— A peu près, dit le docteur.

— Et avec une admirable adresse! dit Bénédict.

— Vous pouvez maintenant laver le sang, sans cependant enlever le caillot du bras.

Très-peu de sang avait coulé sous le bistouri; la chair, d'un rose pâle, indiquait que les veines étaient épuisées.

— Et maintenant, dit le docteur, il s'agirait de verser incessamment sur ce bras-là de l'eau glacée goutte à goutte.

En un instant, Bénédict eut confectionné un appareil

à l'aide duquel, au moyen d'un tuyau de plume de corbeau, l'eau s'échappa goutte à goutte de l'appareil suspendu au plafond.

On alla chercher de la glace, et, cinq minutes après, l'appareil fonctionnait.

— Maintenant, dit le docteur, nous allons voir.

— Qu'allons-nous voir? demanda Hélène toute tremblante.

— Nous allons voir l'effet de l'eau glacée.

Tous trois étaient debout près du lit, il eût été difficile de dire lequel s'intéressait le plus à la réussite de l'opération : le docteur, par amour-propre; Hélène, à cause de son profond amour pour le blessé; Bénédict, à cause de l'amitié qu'il portait au blessé et à Hélène.

Aux premières gouttes d'eau glacée qui tombèrent sur la blessure que venait de faire le docteur, le blessé tressaillit visiblement. Peu à peu quelques légers frissons lui passèrent par le corps, ses paupières tremblèrent, ses yeux s'ouvrirent et regardèrent tout étonnés autour de lui puis finirent par se fixer sur Hélène.

Un pâle sourire apparut à son tour sur les lèvres et dans le coin des yeux. La bouche fit un effort pour parler et laisser échapper comme un souffle le nom d'Hélène.

— Il ne faut pas qu'il parle, dit vivement le médecin, d'ici à demain du moins.

— Assez, mon ami, dit Hélène. Demain, vous me direz que vous m'aimez.

## XXXI

### Les Prussiens à Francfort

La nouvelle de la défaite d'Aschaffenbourg avait causé à Francfort une tristesse profonde et générale. A la manière dont les Prussiens procédaient, les Francfortois commençaient à craindre qu'ils ne respectassent pas plus la ville de la Diète qu'ils n'avaient respecté le royaume du roi de Hanovre.

Le soir même de la bataille, nous l'avons dit, la nouvelle du désastre était arrivée à Francfort.

Dès le lendemain 15, la conviction que l'occupation était instante avait jeté un nouveau voile de deuil sur la ville. Un artiste qui avait été à *la Forêt*, promenade fréquentée en été par toute la ville de Francfort, n'y avait pas rencontré une seule personne.

Les Prussiens, disait-on, feraient leur entrée à Francfort le 16, dans l'après-midi.

La nuit vint, et avec la nuit la solitude complète des rues, ou, si l'on rencontrait quelque citoyen de la ville, on devinait à sa marche rapide qu'il était occupé de régler des affaires sérieuses, ou portait dans quelque légation étrangère de l'argent, des bijoux ou des papiers précieux qu'il ne croyait pas en sûreté chez lui.

Les maisons avaient été fermées de bonne heure, portes et fenêtres. On devinait que les habitants étaient

occupés à creuser silencieusement quelque cachette pour y mettre leur argenterie ou leurs bijoux.

Le matin du 16, des placards du Sénat posés par toute la ville contenaient l'avis suivant :

*Le Sénat aux habitants de la ville et de la campagne* :

« Les troupes royales prussiennes feront leur entrée à Francfort et dans les environs ; nos relations avec elles seront alors bien différentes de ce qu'elles ont été lorsqu'elles tenaient garnison dans notre ville. Le Sénat déplore le changement qui s'est opéré dans ces relations ; mais les sacrifices nationaux que nous avons déjà faits nous rendront faciles, par la comparaison de ce que nous avons perdu, les sacrifices pécuniaires qui nous restent encore à faire. Il est connu aux citoyens et aux habitants de la ville que la discipline des troupes royales prussiennes est une discipline modèle. Le Sénat exhorte, au milieu de ces difficultés, les bourgeois et les habitants de la campagne à faire un accueil amical aux troupes royales prussiennes. »

L'avis que nous venons de rapporter ne disait pas le jour que les Prussiens devaient faire leur entrée à Francfort, mais il était évident que ce serait dans la journée, ou le lendemain au plus tard.

Le bataillon francfortois reçut ordre de se tenir prêt, musique en tête, pour aller au-devant des Prussiens et leur faire honneur.

Dès dix heures du matin, tous les points élevés, tous

les clochers, toutes les plates-formes du haut desquelles on pouvait découvrir les environs, et particulièrement la route de Hanau, c'est-à-dire d'Aschaffenbourg, étaient couverts de curieux.

Vers midi, on vit descendre les Prussiens à Hanau. Le chemin de fer les jetait par milliers, non pas dans la gare, mais sur la route, et on les voyait occuper à l'instant les points stratégiques avec des précautions indiquant qu'ils n'étaient pas tout à fait sans crainte.

Cependant, rien ne se passa de nouveau jusqu'à quatre heures du soir. A quatre heures du soir, on vit partir de Hanau des trains successifs qui amenaient l'armée victorieuse, laquelle s'amassa aux portes de la ville, de quatre heures un quart à sept heures. Sans aucun doute, le général Falkenstein s'attendait-il à ce que la municipalité vînt faire sa soumission au nom de la ville et peut-être lui en apporter les clefs sur un plat d'argent. Il avait attendu vainement.

L'avant-garde des troupes prussiennes était composée de ces mêmes cuirassiers qui avaient fait des charges si réitérées et si vigoureuses pendant la bataille ; ils semblaient des ombres dans leurs grands manteaux et sous leurs casques d'acier.

Chacun pouvait avoir sa statue du Commandeur, à souper, le soir.

La Zeil a souvent, par son exposition au soleil couchant, des teintes d'une mélancolie suprême. Ce soir-là, outre la tristesse profonde et le silence absolu de ceux qui s'étaient groupés pour voir l'entrée de l'armée vic-

torieuse, elle offrait, soit réalité, soit imagination, des parties sombres plus épaisses que d'habitude, dans lesquelles se détachaient, comme un escadron de fantômes, les cuirassiers prussiens.

Les trompettes sonnaient des fanfares sinistres.

On avait complétement oublié que les Prussiens étaient des Allemands; leur attitude indiquait clairement qu'ils n'étaient plus que des ennemis.

En ce moment, on entendit la musique du bataillon francfortois; il venait du côté opposé aux Prussiens. Il les rencontra au haut de la Zeil, se rangea en bataille et leur présenta les armes, tandis que ses tambours battaient aux champs.

Les Prussiens ne parurent pas même s'apercevoir de ces avances amicales.

Deux pièces de canon arrivèrent au galop, bondissant sur leurs affûts. L'une fut mise en batterie pour menacer la Zeil, l'autre le Rosmarckt.

La tête de la colonne prussienne s'était groupée sur la place de Schiller et sur la Zeil: un quart d'heure peut-être les cavaliers restèrent encore en ligne et à cheval; puis ils mirent pied à terre et se tinrent debout près de leurs montures immobiles, et comme attendant des ordres. Cette espèce de campement — attente terrible! — dura jusqu'à onze heures du soir. Puis, tout à coup, au moment où onze heures sonnaient, cette troupe s'agita, se réunissant par groupes de dix, quinze ou vingt hommes, qui se mirent à frapper aux portes et envahirent les maisons.

Aucun ordre n'avait été donné dans la ville pour les rations de vivres et pour le vin. Il en résulta que les Prussiens, traitant Francfort en ville conquise, choisirent les maisons les plus confortables pour s'y établir.

Le bataillon francfortois était resté un quart d'heure présentant les armes ; au bout d'un quart d'heure, le chef du bataillon ordonna de mettre l'arme au pied. La musique continuait de jouer. On lui ordonna de cesser.

Au bout de deux heures, comme aucune parole n'avait été échangée entre le bataillon francfortois et l'armée prussienne, le chef de bataillon donna l'ordre de rentrer à la caserne, les armes basses et les cordes des tambours desserrées comme pour un convoi funéraire.

C'était le convoi de la liberté de Francfort !

La nuit tout entière se passa dans les mêmes terreurs que si la ville eût été prise d'assaut. Si les portes tardaient à s'ouvrir, on les brisait ; des cris de terreur sortaient des maisons, et personne n'osait demander qui causait ces cris. La maison d'Hermann Mumm paraissant une des plus considérables, il eut à loger et à nourrir, cette première nuit, deux cents soldats et quinze officiers.

Une autre maison, celle de madame Lutteroth, reçut de son côté cinquante hommes, qui s'amusèrent à briser les fenêtres et les meubles, sous prétexte, disaient-ils, que madame Lutheroth avait donné des soirées et des bals, et n'y avait jamais invité les officiers prussiens.

Des accusations de ce genre, accusations qui servaient de prétexte à des violences inouïes, couraient des classes supérieures aux classes inférieures de la société. On accusait les ateliers de Francfort de n'avoir eu de prévenances que pour les Autrichiens, et d'avoir poussé la sympathie pour ceux-ci jusqu'à refuser de loger les officiers prussiens. Ceux-ci disaient aux soldats : « Vous avez le droit de vous faire donner tout ce qu'il vous plaira par ces coquins de Francfortois, qui ont prêté vingt-cinq millions sans intérêt à l'Autriche. »

On avait beau leur dire que jamais la ville de Francfort n'avait eu vingt-cinq millions dans ses coffres; que, les eût-elle eus, un pareil prêt n'aurait pu être fait sans un décret du Sénat et du Corps législatif, et que l'on défiait le plus habile investigateur de retrouver trace de ce décret. Les officiers insistaient, et, comme les soldats n'avaient pas besoin d'être encouragés à un pillage préparatoire en attendant le grand pillage qui leur avait été promis, ils se livraient aux violences les plus brutales, s'y croyant autorisés par la haine que portaient leurs chefs à la malheureuse ville. De cette nuit commença ce que l'on peut justement appeler *la Terreur sous les Prussiens à Francfort.*

Pour rassurer ceux de nos lecteurs qui pourraient s'inquiéter de ce qui s'était passé au milieu de cette nuit funeste dans la maison Chandroz, nous dirons que Frédéric de Below, qui connaissait les ordres donnés de traiter Francfort en ville ennemie, avait prévu cette violence; il avait, en conséquence, envoyé un sergent-

major et quatre hommes pour garder la maison Chandroz, sous prétexte qu'elle était réservée pour la demeure du général Sturm et de son état-major. Il comptait sur la présence du général et surtout sur la sienne, pour protéger cette maison et ceux qu'elle renfermait.

Le jour se leva.

Peu de paupières s'étaient fermées pendant la terrible nuit qui venait de s'écouler. Aussi, dès le point du jour, tout le monde était-il dehors, s'enquérant des nouvelles, chacun déplorant ses propres malheurs et s'informant des malheurs des autres.

Alors, on vit les afficheurs de la ville, lentement, tête basse, comme des hommes contraints, afficher la nouvelle suivante :

« Le pouvoir m'ayant été donné sur le duché de Nassau, sur la ville de Francfort et ses environs, ainsi que sur la partie de la Bavière qui est occupée par les troupes prussiennes, et sur le grand-duché de Hesse.

» Il en résulte que, dans tous ces pays, les employés et fonctionnaires en place n'auront, jusqu'à nouvel ordre, de commandements à recevoir que de moi. Ces commandements, je les leur ferai connaître d'une manière précise.

» Quartier général de Francfort, 16 juillet 1866.

« *Le commandant en chef de l'armée du Mein,*

» FALKENSTEIN. »

Deux heures après, il adressait aux sénateurs Fellner et Müller une note dans laquelle il disait que, les armées en guerre devant se procurer en pays ennemi ce dont elles ont besoin, la ville de Francfort fournirait à l'armée du Mein placée sous ses ordres :

1° Pour chaque soldat, une paire de bottes d'après le modèle qui sera fourni ;

2° Trois cents bons chevaux dressés à la selle, pour remplacer le nombre considérable de ceux que l'armée a perdus ;

3° La solde de l'armée du Mein pendant un an ; solde qui devait être envoyée à l'instant à la caisse de l'armée.

En retour, la ville de Francfort sera affranchie de toute livraison en nature, à l'exception des cigares ; le général s'engageant, d'ailleurs, à réduire au plus strict nécessaire la charge des logements militaires.

La somme réclamée pour la solde de l'armée du Mein s'élevait à sept millions sept cent quarante-sept mille huit florins (7,747,008 florins).

Les deux sénateurs se rendirent au quartier général pour faire leurs observations.

Le général de Falkenstein les fit introduire auprès de lui.

— Eh bien, messieurs, m'apportez-vous mon argent ?

— Nous voudrions d'abord faire observer à Votre Excellence, répondit M. Fellner, que nous n'avons pas mission de décréter le payement d'une pareille somme,

puisque les autorités de la ville, étant dissoutes, ne peuvent nous donner leur consentement.

— Cela ne me regarde pas, dit le général, j'ai conquis le pays, je lève une contribution. C'est dans les habitudes de la guerre.

— Voulez-vous me permettre de faire observer à Votre Excellence, répondit M. Fellner, que l'on ne conquiert que ce qui se défend? Francfort, ville libre, s'est crue défendue par les traités et n'a pas eu un instant l'idée de se défendre elle-même.

— Francfort a bien trouvé vingt-quatre millions pour les Autrichiens, s'écria le général; elle en trouvera bien quinze ou seize pour nous. D'ailleurs, si elle ne les trouve pas, je me charge de les trouver, moi. Quatre heures de pillage, et nous verrons bien si la rue des Juifs et les caisses de vos banquiers ne nous produisent pas le double.

— Je doute, général, reprit froidement M. Fellner, que des Allemands consentent à traiter ainsi des Allemands.

— Bon! qui vous parle d'Allemands? J'ai un régiment polonais que j'ai amené tout exprès pour cette expédition.

— Nous n'avons jamais fait de mal aux Polonais; nous leur avons donné un asile contre vous et contre les Russes, toutes les fois qu'ils nous l'ont demandé. Les Polonais ne sont pas nos ennemis; les Polonais ne pilleront pas Francfort.

— C'est ce que nous verrons, dit le général en frap-

pant du pied et en laissant échapper un de ces jurons dont les Prussiens ont seuls le monopole. Peu m'importe à moi que l'on m'appelle un second duc d'Albe !

## XXXII

### Où la prédiction de Bénédict commence à s'accomplir

Mais le bourgmestre semblait se refroidir au contraire au fur et à mesure que s'échauffait le général ; il tira de sa poche un papier et dit :

— Le 22 octobre 1792, le général en chef Custine, sous le prétexte qu'on faisait à Francfort de faux assignats, qu'on y donnait asile aux émigrés, et qu'on y entretenait un général aristocrate, toutes choses aussi fausses que celles que vous nous reprochez, avait imposé à la ville une contribution de deux millions de florins, dont un million seulement fut payé. Eh bien, le ministre Roland, homme juste, monsieur, adressa à Lebrun, ministre des affaires étrangères, une réclamation contre cette contribution. Je vais vous en lire quelques passages.

— Inutile, monsieur, dit le général, inutile !

— Fort utile, monsieur, au contraire, dit le bourgmestre en s'inclinant, vous y verrez comment les hommes qui ont laissé leurs traces dans l'histoire parlaient de nous, et surtout d'eux-mêmes.

« La conscience de notre force, » disait Roland,

» ne nous rendra pas insensible à la gloire et encore
» moins à la justice. Francfort est, à la vérité, une
» ville libre; mais sa position, ses relations politiques
» et sa propre faiblesse en font un état indépendant.

» Comme membre du corps formé par les États alle-
» mands, cette ville ne pouvait pas, à la Diète germa-
» nique, s'opposer au vote de la majorité qui lui faisait
» une loi de mettre sur pied son contingent. Et cette
» démarche elle-même qui, plus que toute autre, prête
» aux reproches qu'on peut faire à la ville de Franc-
» fort, n'est cependant pas de nature à justifier l'accusa-
» tion portée contre elle d'un sentiment hostile ou offen-
» sant pour notre révolution. De quel poids peuvent
» être aux yeux d'une grande nation les misérables
» chicanes qu'on cherche à cette république pour ses
» prétendus mauvais offices à notre égard. »

» Après avoir réfuté ces accusations, Roland conti-
nue ainsi :

« Nous voulons nous montrer magnanimes, nous
» l'avons hautement juré; commençons donc par être
» justes, gagnons les cœurs par l'amour, par la subli-
» mité de nos principes. Ce n'est qu'en leur donnant
» des leçons de justice, en leur inspirant le sentiment
» de l'indépendance, de la liberté et de l'égalité que
» nous voulons punir nos ennemis. »

» Enfin il conclut en disant :

« La justice et la dignité de la nation française exi-
» gent qu'on traite les Francfortois comme des amis,
» comme des frères, et qu'on les décharge de la con-

» tribution, que, dans son zèle trop rigoureux, leur a » imposée Custine. »

» Et la voix de ce ministre, qui, en se coupant la gorge sur le bord d'un chemin, écrivait pour testament ces mots: *Passant, respecte le corps d'un homme de bien !* fut entendue et justice fut faite à sa réclamation.

» Traitez-nous, monsieur, continua le bourgmestre, comme nous ont traités les Français : nous sommes trop justes pour refuser à des troupes fatiguées l'hospitalité qui leur est nécessaire et le subside même dont elles ont besoin. Mais, quoi qu'on en dise, la ville n'est pas assez riche pour accepter ainsi sans lutte le premier chiffre qui se présente à l'esprit d'un général. Si j'avais la fortune de M. de Rothschild ou de M. Bethmann, et que j'eusse toujours l'honneur d'être le bourgmestre, comme je le suis, je vous donnerais de ma caisse les sept millions que vous me demandez, m'en rapportant à la conscience de mes concitoyens de me rembourser cette somme,

» Mais la fortune de M. Müller et la mienne ne montent pas au vingtième de la contribution que vous exigez. Je ne puis donc que vous manifester, en mon nom et en celui de mes concitoyens, l'impossibilité où je suis de faire droit à votre demande. Rappelez-vous ce qu'en cette occasion ont fait les Français et leurs deux grands ministres, Lebrun et Roland. Dans une occasion pareille, ayez la magnanimité de suivre leur exemple et notre reconnaissance vous sera acquise.

— D'abord, répondit le général, je n'ai que faire de votre reconnaissance. Je ne suis ministre, ni de l'intérieur, ni des affaires étrangères, je suis soldat. Si, MM. Lebrun et Roland eussent été à ma place, ils eussent probablement fait ce que je fais.

— Non, monsieur, répondit froidement M. Fellner, à qui son collègue paraissait avoir complétement cédé la parole, non, car voici ce qu'un général français, le général Newinger, faisait placarder sur les murailles de notre ville, où il était entré en ennemi, la veille, le 25 octobre 1792 :

« Ayant appris que plusieurs des citoyens de cette » ville et notamment les aubergistes, les débitants de » vins et les marchands de bière se croient obligés de » fournir, sans exiger de payement, toute sorte de » vivres qui leur seront demandés par quelques per- » sonnes de l'armée française, nous prions les membres » du conseil de la ville de faire savoir à tous les ci- » toyens que, dès notre arrivée, nous avons formel- » lement exprimé le désir que rien ne soit four- » ni aux soldats placés sous nos ordres que contre un » juste et équitable payement. Cet ordre est réitéré à » toute l'armée, et nous sommes convaincus que pas » un seul homme du détachement que nous comman- » dons ne voudra déshonorer le nom de citoyen fran- » çais en oubliant les lois les plus sacrées, c'est-à-dire » celles du respect dû à la propriété. »

» Voilà ce qu'écrivait le général Victor Newinger, le 25 octobre 1792, an 1er de la République française ;

et, si vous en doutez, général, ayez la bonté de jeter les yeux sur cette affiche qui a été conservée à la municipalité en mémoire du désintéressement et de la loyauté de la nation française. Je regrette, général, de vous causer une impatience pareille à celle que vous paraissez ressentir; mais je n'ai pour combattre que les armes qui me sont données par une nation généreuse, et je m'en sers !

— Et moi, répondit le général Falkenstein, comme j'ai celles que donne la force, je vous préviens que si à six heures du soir aujourd'hui, la somme n'est pas prête, vous serez arrêté demain matin et mis dans un cachot d'où vous ne sortirez que lorsque le dernier thaler des 5,747,608 florins sera payé.

— Nous connaissons la maxime de votre premier ministre : *La force prime le droit !* Faites de nous, monsieur, ce que vous voudrez, répondit Fellner.

— A cinq heures, les hommes que je chargerai de toucher les sept millions de florins seront à la porte de la Banque avec les objets nécessaires pour transporter l'argent au quartier général.

Puis, de manière à ce que les bourgmestres entendissent cet ordre :

— Faites arrêter et amenez-moi, dit-il, le journaliste Fischer, rédacteur en chef du *Post Zeitung*. C'est par lui que commencera mon exécution sur les journalistes et les journaux.

Lorsque le bourgmestre Fellner rentra chez lui, il trouva toute sa famille en larmes; ses filles l'attendaient

à la fenêtre, sa femme à la porte, son beau-frère courut au-devant de lui.

Quoiqu'il vit la situation s'assombrir, quoiqu'il sentit peser sur son front la prédiction qui lui avait été faite par Bénédict, le digne bourgmestre était tranquille.

C'était une de ces natures calmes qui ne cherchent ni n'évitent le danger, mais qui, lorsque le danger se présente, l'acceptent comme le bienvenu, et qui le regardent en face, non pas pour le combattre, — ces natures ne sont pas militantes, — mais pour succomber honorablement.

Il commença par serrer la main de son beau-frère, rassura sa femme, embrassa ses enfants, et, allant à M. Fischer qui était venu, sachant que son ami était mandé par le général, pour s'enquérir des causes de cet appel, il lui communiqua l'ordre qu'il venait d'entendre et qui avait été donné par Falkenstein à son aide de camp de le faire arrêter.

Tout au contraire de son ami Fellner, qui était un tempérament froid et lymphatique, Fischer était un tempérament sanguin et violent.

On était à cent pas de la porte de la ville. Le signalement de M. Fischer n'était pas donné, donc, il pouvait par le premier chemin de fer, gagner Darmstadt ou Heidelberg; mais rien ne put le faire consentir à quitter Francfort, du moment qu'il était menacé d'un danger quelconque.

Tout ce que M. Fellner put obtenir de lui, c'est qu'il

resterait chez lui, mais sans même tenter de se cacher, si on venait pour l'y prendre.

Deux heures après, on frappait à la porte, et madame Fellner, en regardant à travers les vitres, annonçait que les visiteurs inattendus étaient deux soldats prussiens.

Non-seulement Fischer ne voulut point se cacher, comme il l'avait dit; mais encore il alla leur ouvrir, et quand les soldats lui demandèrent si le rédacteur en chef du *Post-Zeitung* n'était point chez le bourgmestre, il répondit tranquillement :

— C'est moi que vous cherchez, messieurs, me voilà.

On le conduisit immédiatement à l'hôtel d'*Angleterre*, où était le quartier général du gouverneur Falkenstein.

Le général Falkenstein avait pris le parti d'être dans un état de colère continu qui lui permettait d'insulter tous ceux à qui il avait affaire en accompagnant ses insultes de cette série de jurons dont les bandits de Schiller nous donnent un précieux spécimen.

Aussi, dès qu'il vit M. Fischer:

— Qu'il entre ici, dit-il parlant à la troisième personne, ce qui est en Allemagne le signe du plus profond mépris.

Et, comme M. Fischer n'entrait pas aussi vite que le désirait, à ce qu'il paraît, le général:

— Mille tonnerres ! dit-il, s'il fait le difficile, poussez-le.

— Je ne fais pas le difficile pour venir près de vous, monsieur, attendu que je pouvais n'y pas venir. Prévenu que vous aviez de mauvaises intentions sur moi, j'étais libre de quitter Francfort. Je suis venu parce que mon habitude est non-seulement de ne pas fuir le danger, mais encore d'aller au-devant de lui.

— Vous savez donc d'avance, monsieur le porte-plume, qu'il y avait danger, pour vous, à venir près de moi?

— Il y a toujours danger d'aller, faible et désarmé, près d'un ennemi armé et puissant.

— Vous me regardez donc comme votre ennemi?

— La contribution que vous exigez de Francfort et les menaces que vous avez adressées à M. Fellner ne sont pas d'un ami, vous en conviendrez.

— Oh! vous n'avez pas eu besoin, monsieur le journaliste, d'attendre mes menaces et mes exigences pour vous déclarer notre ennemi à nous. Nous connaissons votre journal, et c'est parce que nous le connaissons que vous allez signer la déclaration suivante. Mettez-vous à cette table, prenez une plume et écrivez.

— Je prends la plume pour ne pas faire preuve de mauvaise volonté; mais, avant d'écrire, je voudrais savoir ce que vous allez me dicter.

— Vous voulez le savoir? Eh bien, voici: « Moi, docteur Fischer Goullet, conseiller d'État, rédacteur en chef de la *Gazette des Postes...* » — Écrivez donc!

— Achevez votre phrase, monsieur, et, si je juge à propos d'écrire, j'écrirai.

Le général reprit :

— « Rédacteur en chef de la *Gazette des Postes*, me reconnais coupable d'hostilités systématiquement calomnieuses envers le gouvernement prussien. »

Fischer jeta la plume.

— Je n'écrirai jamais cela, monsieur, dit-il. Ce n'est pas vrai.

— Tempêtes et tonnerre ! dit le général en faisant un pas vers lui. Je crois que vous me donnez un démenti...

M. Fischer tira un journal de sa poche.

— Voilà qui vous le donnera bien mieux que moi, monsieur, dit-il : c'est le dernier numéro de mon journal, paru hier une heure avant votre entrée à Francfort. Voici ce que j'écrivais après avoir déploré que l'Allemagne déchirât ses propres entrailles et que ses fils s'égorgeassent entre eux, comme s'ils étaient des enfants de l'inceste. Voici ce que j'écrivais :

« L'histoire des jours qui vont suivre est écrite à la pointe des baïonnettes, il ne dépend pas des citoyens de Francfort d'y rien changer. Pour la population d'un petit État impuissant, il n'y a point autre chose à faire que d'adoucir autant que possible le sort des combattants, soit amis, soit ennemis : il faut panser les blessés, soigner les malades, exercer la charité envers tous. Chaque parti doit savoir se contenir. Le droit est le devoir particulier de chacun ainsi que l'obéissance envers l'autorité responsable. »

Puis, voyant que le général haussait les épaules, Fischer à son tour fit un pas vers lui et dit en lui tendant le journal :

— Lisez vous-même, dit-il, si vous doutez.

Le général lui arracha le journal des mains.

— Vous avez écrit cela hier, lui dit-il, blêmissant de colère, parce que, hier, vous nous sentiez venir, parce que, hier, vous aviez peur de nous.

Et, déchirant le journal, il en fit une boule dans sa main qu'il jeta au visage du conseiller en lui criant :

— Vous êtes un lâche !

Fischer regarda d'un œil hagard autour de lui, comme s'il cherchait une arme pour venger l'insulte qu'il venait de recevoir ; puis, portant la main à sa tête, il prit ses cheveux à pleines mains, fit un tour sur lui-même en rugissant et tomba comme une masse.

Il venait d'être foudroyé par une congestion cérébrale.

Le général alla à lui, le poussa du pied, et, voyant qu'il était mort :

— Jetez-moi ce drôle dans quelque coin, dit-il aux soldats de planton, jusqu'à ce que sa famille vienne le réclamer.

Les soldats de planton s'emparèrent du corps, et, obéissant ponctuellement aux ordres du général, ils le traînèrent dans un coin de l'antichambre.

Cependant, M. Fellner, se doutant qu'il allait arriver malheur à son ami, avait couru chez M. Annibal Fischer, père du journaliste ; il lui avait raconté ce qui

venait de se passer, et, dans l'impossibilité où il était lui-même d'aider son ami, il avait invité le vieillard a aller réclamer son fils à l'hôtel d'*Angleterre*.

M. Annibal Fischer était un vieillard de quatre-vingts ans; il se fit conduire à l'hôtel d'*Angleterre*, et demanda en bas si l'on avait vu son fils.

On lui répondit qu'on l'avait vu monter, mais qu'on ne l'avait pas vu redescendre; puis, tandis qu'on le conduisait près du général Falkenstein, car celui-ci habitait le premier étage, on invita le vieillard à s'informer près de lui.

Il suivit le conseil qui lui était donné et, comme le général Falkenstein avait fini ses audiences, ou était allé déjeuner, il trouva la porte du salon fermée. M. Fischer père insista pour parler au général.

— Asseyez-vous là, lui dit-on, peut-être va-t-il revenir.

— Ne pourriez-vous pas le prévenir, demanda le vieillard, que c'est un père qui vient redemander son fils?

— Quel fils? demanda l'un des soldats.

— Mon fils, le conseiller Fischer, qui a été arrêté ce matin chez le bourgmestre Fellner.

— Par ma foi! c'est le père, dit l'un des soldats à son camarade.

— S'il vient réclamer son fils, répondit celui-ci, il peut bien le prendre.

— Comment! le prendre? demanda le vieillard, qui ne comprenait rien à cette conversation.

— Sans doute répliqua le soldat, il est là qui vous attend.

Et il lui montra du doigt le cadavre du conseiller.

Le père se rapprocha d'un pas ferme, mit un genou en terre, et, soulevant la tête pour mieux reconnaître son fils :

— Alors, ils l'ont tué ? demanda-t-il aux soldats.

— Non, par ma foi ! Il est bien mort tout seul.

Le père embrassa le cadavre au front :

— Ce sont des jours malheureux, dit-il, que ceux où les pères enterrent les enfants !

Puis il redescendit, fit signe à un portefaix de lui venir parler, l'envoya chercher trois de ses camarades, remonta jusqu'à l'antichambre, et, leur montrant le cadavre :

— Prenez le corps de mon fils, dit-il, et portez-le chez moi !

Les hommes chargèrent le cadavre sur leurs épaules, le descendirent et le couchèrent sur une civière découverte ; et, marchant devant, nu-tête, pâle, le père, les yeux baignés de larmes, à tous ceux qui l'interrogeaient sur cet étrange convoi conduisant à travers la ville un mort sans prêtre et sans chants funèbres, répondait :

— C'est mon fils, le conseiller Fischer, que les Prussiens ont tué !

Et, lorsqu'il arriva à sa porte, plus de trois cents personnes suivaient le cadavre, et, lorsque la porte se referma sur lui, toute la foule des personnes qui avaient

suivi le lugubre cortége se répandirent par la ville, disant à tous ceux qu'elles rencontraient :

— Les Prussiens ont tué le conseiller Fischer, le fils du vieil Annibal Fischer.

Le conseiller Fischer était mort le dernier jour de sa quarante-neuvième année.

Lorsque le bourgmestre Fellner apprit cette nouvelle :

— Ah ! murmura-t-il en frissonnant et en regardant machinalement sa main où, plus visible que jamais, se dessinait une croix sur le mont de Saturne, voici les prédictions du Français qui commencent à s'accomplir !...

## XXXIII

### Le Convoi

La vengeance du général Falkenstein contre les journaux ne s'arrêta point à la mort du conseiller Fischer et à la disparition de la *Gazette des Postes*. Le lendemain, la *Feuille du Jour*, l'*Ami du Peuple*, les *Dernières Nouvelles* et *la Lanterne de Francfort* étaient supprimés.....

Le 18, il publiait cet avis :

« Les feuilles suivantes publiées à Francfort peuvent continuer à paraître :

» 1° Le *Journal de Francfort*, »

» 2° La *Gazette de la Bourse*,
» 3° La *Feuille officielle*,
» 4° *L'Indicateur de Francfort*,
» 5° *L'Actionnaire*,
» 6° Les *Tableaux de théâtre*,
» 7° *Le Chroniqueur*,
» 8° La *Feuille de la Bourse*,
» 9° La *Gazette des Bains*,
» 10° *L'Ami de la famille* (feuille chrétienne),
» 11° La *Gazette du marché aux chevaux*,
» 12° La *Gazette sténographique*,
» 13° La *Gazette musicale*. »

Cette liste était accompagnée des lignes suivantes :

« La publication de tous les autres journaux : gazettes, feuilles quotidiennes qui ont paru jusqu'ici est interdite par le présent avis.

» 16 juillet 1866.

» Quartier général de Francfort,

» *Le commandant en chef de l'armée du Mein*,

» DE FALKENSTEIN. »

Le 17 juillet, comme l'avait dit le général, il envoya à cinq heures de l'après-midi à la porte de la Banque un peloton de huit hommes commandés par un sergent-major, avec deux hommes traînant des brouettes pour toucher la contribution des sept millions de florins.

Il avait si peu l'idée de la masse de numéraire que feraient sept millions de florins, qui, en or pèseraient cent vingt mille livres, qu'il avait, comme nous le di-

sons, envoyé pour transporter cent vingt mille livres d'or, deux hommes et deux brouettes.

En voyant revenir ses hommes sans la contribution demandée, le général Falkenstein se répandit en menaces et déclara que, si la contribution n'était pas payée le lendemain, il permettrait le pillage et le bombardement.

En attendant, il fit arrêter chez eux les sénateurs de Bernus et Speltz, et les fit conduire à la grand'garde, d'où, après les avoir laissés deux heures en vue derrière les barreaux afin que tout le monde fût bien convaincu du peu de cas qu'il faisait des autorités de la ville, il les fit partir avec une lettre pour le gouverneur de Cologne, sous l'escorte de quatre gendarmes.

Cet acte de brutalité eut son effet, il effraya un grand nombre de personnes influentes qui allèrent trouver le directeur de la Banque, afin qu'il avançât à la ville les sept millions exigés.

Les directeurs de la Banque cédèrent et les sept millions sept cent quarante-sept mille huit florins furent payés le 19 juillet.

Le même jour, jeudi 19 juillet, un peu avant dix heures du matin, le brave bataillon francfortois qui avait reconduit les Prussiens à la gare pour leur faire honneur et qui avait été au-devant d'eux le 16 pour leur souhaiter la bienvenue, fort de huit cents hommes et composé de six compagnies, reçut l'ordre de se former en carré, dans la cour de la caserne du cloître.

A dix heures, le colonel prussien Von der Goltz, com-

mandant du 19e régiment d'infanterie, arriva escorté de deux aides de camp et du lieutenant-colonel Bœing, commandant le bataillon de ligne de Francfort. Les tambours battirent à la publication. Le bataillon, ignorant ce dont il s'agissait, présenta les armes.

Alors, le lieutenant-colonel Bœing lut un ordre du jour par lequel le bataillon francfortois était déclaré dissous sur l'ordre du général commandant l'armée du Mein, Son Excellence M. le baron de Falkenstein.

A cette nouvelle inattendue, on vit sur le visage de quelques-uns, et c'étaient les plus vieux surtout, couler de grosses larmes silencieuses.

D'une voix altérée, le lieutenant-colonel Bœing engagea le bataillon à conserver jusqu'au dernier moment sa bonne discipline et à considérer que le corps d'officiers l'avait toujours traité paternellement.

Ceux qui avaient servi moins de six mois reçurent cinquante florins, rendirent leurs manteaux et ne gardèrent que le pantalon et la tunique. Ceux qui avaient servi six mois reçurent cent cinquante florins, ceux qui avaient servi plus d'un an, deux cent cinquante florins. Après quoi, les armes et l'équipement furent rendus par compagnie dans l'arsenal, en présence du colonel Von der Goltz. Le payement des sommes allouées aux soldats fut fait à deux heures de l'après midi par les chefs de compagnies.

Le même jour 19 juillet, les sénateurs, et en même temps les bourgmestres représentants du gouvernement, publiaient, par ordre du général Falkenstein, un

avis portant que, le lendemain 20, à partir de sept heures et demie du matin, tous les chevaux de luxe, de selle et de voiture de la ville, devaient être présentés sur le champ de manœuvre sous peine de 100 thalers (375 francs) d'amende par chaque cheval non présenté.

On en prit *sept cents!*

Mais ce qu'il y eut de curieux, c'est que ce ne fut point seulement pour le service que l'on recruta ainsi.

On prit des chevaux de toute taille. Les officiers passaient, faisaient un signe, et le cheval, désigné par eux, était pris par le commissaire chargé du recrutement. C'est ainsi que l'on s'empara des deux petits attelages de poneys de madame de Rothschild.

Après cette razzia, on ne voyait plus aucun équipage dans les rues de Francfort. Le petit nombre de ceux à qui l'on avait laissé leurs chevaux comme impropres au service, devaient chaque matin donner avis de leur présence à l'écurie et envoyer un état de leurs voitures.

Presque toutes étaient employées à des réquisitions. Les dames de Francfort firent alors leurs courses en fiacre; mais, si par hasard elles rencontraient un officier qui eût besoin d'une voiture, celui-ci arrêtait leur fiacre, les en faisait descendre, le leur prenait, les laissant dans la boue, à la pluie ou à la poussière.

Peut-être ne croira-t-on pas à un si étrange oubli des convenances, mais madame Erlanger, la femme du banquier de ce nom, a affirmé à celui qui écrit ces lignes que la chose lui était arrivée à elle-même. Des femmes malades durent ainsi faire des lieues à pied.

Deux ordonnances, en outre, avaient été rendues la veille :

La première enjoignait de remettre au bureau de police, tous les matins, avant huit heures, la liste des étrangers descendus dans les hôtels et dans les maisons particulières.

Le 19 juillet, dans l'après-midi, les présidents des sociétés suivantes, existant à Francfort : de la Société des carabiniers, de la Société de gymnastique, de la Société de défense nationale bourgeoise, de la Société des jeunes miliciens, des bourgeois de Sachsenhausen, et de la Société pour l'éducation des travailleurs, furent appelés devant le commandant en chef, qui leur annonça que leurs sociétés étaient dissoutes comme corporations ; que, cependant, elles pouvaient se réunir dans leurs locaux respectifs, à la condition de ne pas s'occuper de politique.

Celles de ces sociétés qui s'exerçaient au maniement des armes, furent invitées à déposer leurs armes avant le 20 juillet, à six heures du soir, dans la caserne des Dominicains. Enfin, le général adressa aux présidents de toutes ces sociétés quelques paroles bienveillantes, sur la nécessité des mesures prises, et sur la situation actuelle en général.

Vous vous demandez comment des paroles bienveillantes pouvaient sortir des lèvres de M... de Falkenstein ?

Rassurez-vous, l'illustre général n'avait point dérogé à ses habitudes. Le 19, à deux heures de l'après-midi,

après avoir reçu sa contribution, il avait quitté Francfort.

M. le général Wrangel faisait un intérim de deux ou trois heures, et c'est ce qui lui permit de montrer un visage souriant entre deux masques maussades.

A cinq heures, le général Manteuffel arrivait.

Le matin, la *Feuille d'avis*, c'est-à-dire le journal officiel de Francfort, paraissait pour la dernière fois avec son titre d'*organe de la ville libre* de Francfort. A partir du 20, c'est-à-dire du nº 169, il est dit simplement : *De la ville de Francfort sur-le-Mein.*

Les Francfortois y ont perdu le mot *libre*; mais ils y ont gagné *sur-le-Mein*. C'est trois mots au lieu d'un.

Moyennant la contribution payée et la promesse que le général Falkenstein avait faite que la ville serait affranchie de toutes livraisons en nature, à l'exception des cigares, — et, en effet, chose inouïe, la ville était forcée de donner neuf cigares par jour, non-seulement aux soldats, mais aux officiers; — Francfort se croyait à l'abri de toute autre exigence du même genre, lorsque le général Manteuffel signala son arrivée par la demande suivante :

« Pour assurer la subsistance des troupes prussiennes bivaquées, il sera établi immédiatement dans cette ville par ordre de Son Excellence le lieutenant général Manteuffel, commandant en chef de l'armée du Mein, un magasin qui sera approvisionné ainsi qu'il suit :

» 15.000 pains de cinq livres, 9 onces.

» 1.480 quintaux de biscuits de mer.

» 600 quintaux de viande de bœuf sur pièce.
» 800 — de lard fumé.
» 450 — de riz.
» 450 — de café.
» 100 — de sel.
» 5.000 — d'avoine.

» Le tiers de ces quantités doit être mis à notre disposition dans des locaux convenables, d'ici au 21, au matin. Le second tiers le 21 au soir, et le troisième tiers, le 22 juillet au plus tard.

» Toutes les fournitures mentionnées ci-dessus, pour l'administration desquelles on désignera des personnes compétentes, doivent être entretenues avec le plus grand soin et complétées au fur et à mesure des sorties.

» Francfort, 20 juillet 1866.

» *L'intendant militaire de l'armée du Mein,*

» KASUISKIL.»

Le lendemain, vers dix heures du matin, au moment où il déjeunait avec sa famille, M. Fellner reçut une lettre du nouveau commandant.

La veille, il avait reçu l'avis qui précède.

Il prit la lettre en tremblant; elle était adressée *aux très-illustres MM. Fellner et Müller, mandataires du gouvernement de la ville de Francfort.*

Il la tourna et la retourna entre ses mains avant de la décacheter. Madame Fellner tremblait, M. Kelner, son beau-frère, pâlissait sans savoir ce qu'il y avait dans la lettre, et, en voyant leur père essuyer son front

avec une exclamation de douleur, comme s'il savait, lui, ce qu'il y avait, les enfants pleuraient.

Il la décacheta enfin; mais, en le voyant blêmir au fur et à mesure qu'il lisait, toute la famille se leva, attendant avec angoisse une parole du père.

Mais lui ne dit rien, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et la lettre à terre.

Son beau-frère la ramassa et lut tout haut :

*Aux très-illustres MM. Fellner et Müller, mandataires du gouvernement en cette ville.*

« Vous êtes invités par la présente à prendre des mesures nécessaires pour qu'une contribution de guerre de 25 millions de florins soit payée dans les vingt-quatre heures à la caisse de l'armée du Mein, en cette ville.

» 20 juillet 1866. Quartier général de Francfort-sur-le-Mein.

» *Le commandant en chef de l'armée du Mein.*

» MANTEUFFEL. »

— Oh! murmura Fellner, mon pauvre Fischer, que tu es heureux!

En ce moment, la cloche du Dôme annonça par son tintement lugubre que l'on allait conduire à sa dernière demeure celui dont le bourgmestre venait d'envier le bonheur.

Et, en effet, l'enterrement du conseiller Fischer était annoncé pour dix heures précises.

M. Fellner mit la lettre du général Manteuffel dans

son portefeuille, se leva silencieusement, embrassa sa femme et ses enfants, et, prenant son chapeau :

— Viens-tu? dit-il à son beau-frère.

— Oui, certes, répondit-celui-ci.

Le petit retard qu'avait causé à M. Fellner la réception et la lecture de la lettre du général avait donné le temps au corps d'être porté de la maison paternelle au Dôme.

Les deux beaux-frères doublèrent le pas ; mais ils furent arrêtés au parvis de l'église, par la quantité de monde qu'avait attirée la lugubre cérémonie. L'église regorgeait, il était impossible d'y entrer.

Fellner avait trouvé son collègue Müller sous le porche. Lui aussi était arrivé trop tard, et n'avait pu pénétrer dans l'intérieur. Il le prit à part et lui montra la lettre de Manteuffel.

Müller le regarda avec la sueur sur le front.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Eh bien, répondit Fellner, l'heure de la lutte est arrivée. Que Dieu soit avec nous!

En ce moment, la cérémonie mortuaire était achevée dans l'église ; les porteurs du cercueil s'avancèrent sous le porche.

Le cercueil fut replacé dans le corbillard.

Ce corbillard était un des plus simples dont il soit fait usage dans les cérémonies funéraires protestantes.

M. Annibal Fischer avait préféré donner aux pauvres les huit cents florins qu'eût coûtés un convoi plus luxueux.

Il sortit, prit la tête du convoi, et marcha le premier et seul malgré ses quatre-vingts ans, la tête découverte et ses cheveux blancs tombant comme un flot d'argent sur ses épaules.

Puis venaient après lui les deux bourgmestres Fellner et Müller; puis le Sénat tout entier, moins MM. de Bernus et Speltz dont les corps étaient absents, mais dont les noms étaient dans toutes les bouches. Et ensuite : le Corps législatif, le Conseil des cinquante et un; trois mille personnes peut-être, hommes, femmes, enfants; puis enfin les pauvres à qui les 800 florins du convoi avaient été distribués.

Tout ce monde, la population d'une ville, s'achemina vers le cimetière de Rodelheim.

Tout le long du chemin le convoi s'était presque doublé! Chaque personne qui connaissait Annibal Fischer s'approchait religieusement du vieillard, le saluait, lui serrait la main et allait prendre sa place à la queue.

Et, à chaque personne, le vieillard, qui semblait n'avoir plus qu'une idée à l'esprit et qu'une phrase à la bouche, et à chaque personne le vieillard répétait :

— C'est mon fils, les Prussiens l'ont tué!

Rien n'était plus triste que ce convoi sans prêtre, sans enfants de chœur, sans chants funèbres.

Le rit protestant repousse toutes les pompes de l'église catholique qui parlent aux yeux, sinon au cœur.

On arriva au cimetière. Un caveau provisoire éta-

préparé. On déposa la bière à terre, puis avec des cordes on la descendit dans le sépulcre.

Seulement alors, le vieux père éclata en sanglots, et, ne s'adressant plus aux hommes, mais à Dieu, il leva ses deux mains au ciel, en disant :

— Mon Dieu ! c'était mon fils! les Prussiens l'ont tué !

Personne ne prononça de discours sur cette tombe; quel orateur eût pu dire quelque chose de plus éloquent que le cri de vengeance et d'amour de ce père : *Mon Dieu! c'était mon fils! les Prussiens l'ont tué !*

Le même cortége qui avait conduit le fils au tombeau, reconduisit le père à la maison vide !

## XXXIV

### Les menaces du général Manteuffel

Le bourgmestre Fellner avait eu un moment l'idée de profiter de cet immense rassemblement et de l'émouvante tribune que lui offrait la pierre d'une tombe pour lire à ses concitoyens la lettre du général Manteuffel ; mais il avait réfléchi que ce serait ôter à cette pieuse cérémonie tout son prestige religieux.

Il n'avait donc pas voulu mêler les choses du ciel aux choses de la terre, ni rien enlever de ce solennel appel que faisait à la vengeance céleste un père en faveur de son fils.

Les deux bourgmestres convinrent de passer ensemble à l'imprimerie de la ville pour faire composer la lettre du général Manteuffel, afin de l'afficher ensuite à tous les coins de la ville, en la faisant suivre de cette simple protestation :

« Les bourgmestres Fellner et Müller déclarent qu'ils mourront plutôt que de concourir d'une façon quelconque à cette spoliation de leurs concitoyens ! »

Deux heures après, les affiches étaient apposées.

Le coup fut d'autant plus terrible pour la ville qu'il était complétement inattendu.

La ville venait de payer plus de six millions de florins, c'est-à-dire près de quinze millions de notre argent. Elle venait de verser en contributions, en nature, à peu près une somme pareille. Des charges effroyables pesaient en outre sur chaque citoyen, chargé de nourrir, selon sa fortune, ou plutôt selon le caprice des distributeurs des billets de logement : les uns dix, les autres vingt, trente, jusqu'à cinquante soldats.

On a vu qu'Hermann Mumm, seul, avait eu jusqu'à deux cents soldats et quinze officiers à nourrir.

Or, une ordonnance du général de Falkenstein avait fixé ce que chaque soldat avait le droit d'exiger de son hôte; quant aux officiers, il n'y avait pas de règlement pour eux, ils pouvaient exiger ce qu'ils voulaient.

Voici quel était l'ordinaire du soldat : Le matin, café et accessoires. A midi, une livre de viande, légumes

pain, une demi-bouteille de vin, etc. Le soir, une collation avec un litre de bière; plus, huit cigares par jour.

Ces cigares devaient être achetés spécialement chez des marchands à la suite de l'armée.

La plupart du temps, les hommes demandaient et obtenaient par crainte, comme second déjeuner, à dix heures, du pain, du beurre, de l'eau-de-vie, et l'après-midi du café.

Les sergents-majors devaient être traités comme les officiers. Ils devaient avoir à leur dîner du rôti et une bouteille de vin. Après midi, le café, la collation du soir, et huit cigares de la Havane.

On comprend combien une pareille faculté d'exigences donnait aux soldats une facilité de peser sur les citoyens ; et, comme c'étaient toujours les soldats qui avaient raison, les citoyens n'osaient se plaindre.

Mais, quand ils entendirent raconter cette nouvelle exaction du général Manteuffel, si habitués qu'ils fussent au vol et à la rapine, de la part des Prussiens, les Francfortois, muets d'étonnement, se regardèrent les uns les autres, ne pouvant croire à l'étendue de leur infortune.

On leur dit alors que cette nouvelle réquisition pécuniaire du général Manteuffel, commandant l'armée du Mein, était affichée : ils se précipitèrent en foule pour s'assurer de leur malheur par leurs propres yeux.

Les deux bourgmestres, comme on l'a vu, avaient déclaré qu'ils ne se mêleraient aucunement de cette contribution insensée. On laissa donc les heures s'écouler en déplorant cette avidité de l'ennemi ; mais on ne fit rien pour obéir à ses exigences.

Seulement, on voyait devant chaque affiche des groupes désolés; les calculateurs— et c'est la majorité de la population de Francfort,—disaient tout haut que, si l'on frappait la Prusse d'une contribution proportionnelle à celle de Francfort, cette contribution, pour les dix-huit millions de Prussiens, s'élèverait à l'effroyable somme de treize milliards cinq cents millions, c'est-à-dire à 750 francs par individu. Et, à la suite de ce calcul, les uns tombaient dans l'abattement et disaient que, sous une telle oppression, il n'y avait plus qu'à mourir. Les autres s'exaltaient, s'écriant que, comme il ne pouvait pas arriver pis, il fallait faire des *Vêpres francfortoises*.

Il en résulta que les vingt-quatre heures s'écoulèrent sans que la contribution fût payée, ni même que le moindre effort eût été tenté pour la payer.

Cependant, quelques-uns des principaux citoyens, M. de Rothschild en tête, allèrent trouver le général Manteuffel ; mais celui-ci répondit à toutes leurs observations :

— Demain, mes canons seront braqués sur toutes les places, et si, dans trois jours, je n'ai pas la moitié au moins de la contribution et le reste dans six, je la double.

— Général, répondit M. de Rothschild, vous connaissez la portée de vos canons, je n'en doute point ; mais vous ne connaissez pas celle de vos mesures ; si vous ruinez Francfort, vous ruinez toute la province rhénane et une grande partie des autres provinces.

— C'est bien, messieurs, répondit Manteuffel. La contribution, ou le pillage et le bombardement !

Les notables se retirèrent; il n'y avait rien à répondre à de pareilles menaces, sinon que, n'étant pas les plus forts, on les subirait.

La réponse du général Manteuffel se répandit bientôt par toute la ville, et il ne fut plus question d'un bout à l'autre de Francfort que de pillage et de bombardement. Il en résulta une panique, non-seulement parmi les citoyens de l'ex-ville libre, mais encore parmi la colonie étrangère, composée de Russes, de Belges, de Français, d'Anglais et d'Espagnols ; aussi les consuls et les ambassadeurs des différentes puissances réunies, envoyèrent-ils cette note au colonel Kortzfleisch, gouverneur de la ville:

« Les soussignés, chargés des intérêts de leurs nationaux dans le territoire de Francfort, ont l'honneur de porter à la connaissance de M. le colonel Kortzfleisch commandant de la ville de Francfort que, depuis hier, leurs nationaux respectifs se sont, à diverses reprises et en grand nombre, présentés chez eux pour leur faire part de leurs vives inquiétudes.

» Le bruit absurde s'étant répandu en ville que, si,

dans un délai de vingt-quatre heures, la somme exigée par l'autorité militaire n'était pas payée, la ville de Francfort serait livrée au pillage et bombardée ; les soussignés ayant épuisé tous leurs efforts pour repousser des assertions aussi puériles, sollicitent la bienveillante coopération de M. le colonel pour les mettre à même le plus tôt possible de rassurer leurs nationaux, dont les intérêts souffrent naturellement par suite de ces ridicules rumeurs. »

Suivaient les signatures des secrétaires des légations de France, d'Angleterre, d'Espagne et de Belgique.

Le colonel Kortzfleisch n'ayant point répondu à cette lettre, les cinq secrétaires représentant leurs ministres pénétrèrent jusqu'à lui. Mais le colonel, à leur grand étonnement, au lieu de regarder cette menace comme un bruit absurde, leur répondit qu'il y avait lieu de croire que, si la contribution n'était pas payée, la menace serait accomplie.

Sur ces entrefaites, un peu d'espérance revint aux Francfortois : le général Manteuffel quittait Francfort et cédait sa place au général de Rœder. Peut-être celui-ci serait-il plus accessible à la pitié que son prédécesseur. Les premiers qui furent à même d'en juger furent les cinq secrétaires de légation que la réponse du colonel Kortzfleisch avait médiocrement rassurés. Ils lui adressèrent donc la note suivante :

« Les soussignés, secrétaires des légations de Russie,

de France, d'Angleterre, d'Espagne et de Belgique ont adressé, en date d'hier, au colonel Kortzfleisch, commandant la ville, une note demandant une bienveillante coopération pour calmer les craintes de leurs nationaux au sujet du bombardement et du pillage de la ville.

» Les soussignés, n'ayant reçu jusqu'à présent que la réponse verbale du colonel que ces craintes n'étaient pas sans fondement, ont l'honneur de s'adresser à Son Excellence M. le général Rœder, avec la prière de les mettre, aussitôt que possible, à même de calmer les alarmes de leurs nationaux, alarmes qui ont dû nécessairement s'accroître à la suite du silence que les soussignés se trouvent dans la nécessité de garder après la réponse verbale du colonel. »

Ne se croyant pas astreint à plus d'égards envers les représentants de la France, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Belgique, qu'il n'en avait envers les citoyens de l'ex-ville libre de Francfort, le général de Rœder ne se donna point la peine de leur répondre.

Ce que voyant, les cinq secrétaires de légation adressèrent à leurs ministres respectifs cinq télégrammes identiques dans lesquels ils expliquaient brièvement l'état des choses et demandaient des instructions. Ces télégrammes remis à l'autorité militaire pour être visés par elle ne furent ni transmis aux ministres auxquels ils étaient adressés, ni rendus aux secré-

taires. Et ce n'est que dans la soirée du 23 juillet qu'ils reçurent la lettre suivante :

« 23 juillet 1866.

» Quoique le soussigné, eu égard au contenu des notes collectives du 21 et du 22 courant de MM. les secrétaires des légations de Russie, de France, d'Angleterre, d'Espagne et de Belgique, ici présents, ne se trouve pas dans le cas de leur adresser une réponse officielle et d'entrer avec eux en correspondance, il est néanmoins à même de leur communiquer que leurs nationaux n'auront rien à craindre des mesures qu'il serait éventuellement dans le cas de prendre vis-à-vis la ville de Francfort.

» *Le commandant de la ville,*

» RŒDER. »

Dès le matin de ce même jour, 23 juillet, des masses de troupes étaient mises en mouvement avec canons attelés et chargés. Ces pièces d'artillerie furent postées sur la place du Marché-aux-Chevaux, sur la place de Gœthe, sur la place de Schiller et sur la place du Théâtre, pour appuyer la demande de contributions des Prussiens.

On établissait en même temps des batteries de canon sur le Mülhberger et sur le Rœderberg, ainsi que sur la rive gauche du Mein.

Qu'on nous permette d'emprunter le récit d'une dame

francfortoise, témoin et victime de tous ces événements qui, sous notre plume, semblent, non plus un récit de faits historiques, mais une agglomération d'incidents déroulés selon la capricieuse fantaisie du romancier :

« Le général de Rœder nous fit savoir alors qu'avant de recourir aux grands moyens, c'est-à-dire au pillage et au bombardement, il allait employer les voies de la douceur. Cette première partie de son plan stratégique pour arriver au payement des 25 millions de florins, consistait à fermer complétement la poste, les chemins de fer, les télégraphes, les boutiques, les auberges ; à cerner la ville, à n'en permettre à personne l'entrée ni la sortie, à n'y laisser pénétrer aucun convoi de vivres, excepté ceux qui étaient destinés aux troupes.

» Dans de pareilles conditions de danger et sous le poids de semblables menaces, les habitants d'une même ville, quelle que soit leur origine et à quelque nationalité qu'ils appartiennent, deviennent des frères disposés à s'entr'aider les uns les autres; bien que je n'eusse pas eu précédemment de rapports intimes avec lady Malet, cette dame, dès qu'elle sut que les Prussiens m'avaient enlevé mes chevaux, vint mettre à ma disposition un de ses équipages, qui était garanti comme propriété diplomatique; elle m'offrit en même temps, à moi et aux miens, un refuge dans l'hôtel de l'ambassade, sur lequel on avait arboré le drapeau anglais. Protection efficace selon elle, contre les violences dont la ville était menacée.

» Encouragée par cette bienveillance, je lui portai la moitié de ma fortune en fonds publics, que mes banquiers ne jugeaient plus en sûreté dans leurs caisses, et je la priai de vouloir bien me la garder. Ce qu'elle fit avec la plus grande obligeance.

» Un Francfortois qui reviendrait aujourd'hui, après un mois d'absence aurait peine à reconnaître sa ville natale. Les rues sont immondes, pleines de fumier et d'ordures, parce que les chevaux manquent pour le service de la voierie. Au lieu des équipages d'autrefois, on n'y voit plus que toute sorte de charrettes, de voitures de train et de bagages. Beaucoup de boutiques sont fermées. Les autres ne vendent absolument rien. Les théâtres ferment, on n'y joue que de deux jours l'un, et, les soirs de spectacle, les loges sont vides et le parquet désert. Ni au théâtre, ni dans les rues on ne rencontre plus une seule femme en toilette élégante: les femmes craindraient d'être grossièrement insultées.

» Plus de diète fédérale, plus de commissions militaires. Ceux des habitants que leurs fonctions ou leurs inquiétudes ne retiennent pas chez eux, se sont éloignés. Le peu de personnes qui se rencontrent se saluent d'un air sympathique, mais sérieux et triste.

» Le logement des soldats est très-onéreux, et il est bien dur pour les pauvres gens de fournir l'ordinaire imposé par le général Falkenstein. (Nous avons dit plus haut quel était cet ordinaire.)

» Depuis le 15 juillet, c'est-à-dire depuis la veille de

l'entrée des Prussiens à Francfort, j'avais quitté ma maison de campagne pour rentrer dans la ville, pensant qu'il valait encore mieux être là que d'être absente. souvent je regrettai cette décision, j'aurais préféré que ma maison fût brûlée une bonne fois, plutôt que de me voir en butte à tous ces pillages successifs. Cela ne surprendra personne lorsqu'on saura que le chiffre ordinaire de mes hôtes forcés était de vingt-sept. Mieux encore! Trois officiers étaient venus s'installer chez moi le 18 juillet, sans billet de logement, avec leurs chevaux et dix soldats. Pendant qu'ils étaient installés, je dus recevoir encore, le 19, à onze heures, dans ma maison du marché aux chevaux, vingt-deux soldats et quatre sous-officiers.

» Les soldats étaient servis dans l'antichambre, les sous-officiers dans la salle à manger. Ces derniers logeaient dans le salon, où je donne mes bals. Ce jour-là, à peine recouchée, car je m'étais levée pour recevoir mes hôtes, je fus réveillée par un vacarme infernal. Quatre étudiants étaient venus voir les sous-officiers et ils restèrent avec eux toute la nuit.

» Le lendemain, pendant le dîner des soldats, au moment où mon cocher me montrait en soupirant le bridon, unique reste de mes chevaux et de mes harnais volés, il m'arriva encore douze soldats et deux sous-officiers. — J'avais alors à fournir le dîner de trois officiers, de six sous-officiers et de quarante-quatre soldats; il n'est donc pas étonnant que ces messieurs ne fussent pas aussi promptement servis que l'exigeait

leur estomac et, comme certains ajoutaient,—c'étaient des gardes du général Manteuffel — *leur position*. Ils furent grossiers avec mes gens, qui, à la fin, perdant patience, se mirent à leur répondre sur le même ton.

» De mon appartement, j'entendis un grand bruit, et, sachant combien il était important d'éviter tout prétexte à des conflits que l'on désirait pour nous opprimer plus cruellement encore, je descendis. Alors, ils vinrent à moi, les uns à moitié ivres, les autres tout à fait, criant que mes domestiques étaient des impertinents qui ne savaient pas comment on traitait les gens de leur sorte, et qu'ils m'invitaient, en conséquence, à les mettre à la porte.

» — Messieurs, leur dis-je, ce soir ils partiront tous, et demain vous serez mieux servis, car je vous servirai moi-même.

» Soit que l'air de dignité avec lequel je leur parlais, leur imposât, soit qu'ils respectassent mes cheveux blancs, ils reprirent leurs places, la tête un peu basse; et, comme en ce moment le rôti arrivait, je fus quitte de leurs récriminations pour ce jour-là.

» Dans beaucoup de maisons de mes amis,— je parle au masculin et au féminin,— les officiers et les sous-officiers se comportaient de la façon la plus brutale; mettre le sabre à la main contre de vieilles gens, des femmes sans défense, comme ils firent par exemple à une de mes sœurs, était souvent leur première démon-

stration, si on ne leur ouvrait pas immédiatement toutes les chambres, même celles que l'on occupait soi-même, pour leur laisser choisir les meilleures.

» Un officier menaça Louis de Bernus dans le jardin de sa tante et la femme du pasteur Stein, à Bockenheim, de les pendre à un arbre, s'ils se permettaient encore de venir lui faire des observations sur leur manière de vivre. Bien que je donnasse à mes soldats non-seulement toutes les bouteilles de vin de Champagne qu'ils me demandaient, mais encore toute sorte de bonbons et de friandises, ce ne fut qu'à grand'peine que j'obtins d'eux d'enlever les crampons de fer qu'ils avaient enfoncés dans les parois de marbre de mon second étage, pour y pendre leurs sacs.

» Dans la rue du West-End, les portes d'une maison fermée dont les habitants étaient absents furent enfoncées à coups de hache, sur l'ordre d'un officier, et les soldats s'installèrent sur les meubles de soie du salon.

» Un officier prussien, à deux heures du matin, sans billet de logement, pénétra chez M. Lambrecht de Guaita et y commit les plus grossières inconvenances, jusqu'à aller ouvrir les portes des chambres à coucher des femmes, et, ayant choisi le lit qui lui convenait, il força la personne qui y était couchée de se lever et de le lui céder.

» Dans les auberges et aux tables d'hôte, les Prussiens se conduisaient de la façon la plus insolente. Les officiers buvaient du champagne à discrétion, sans payer, au compte de la ville.

» Ils entraient dans les boutiques, prenaient ce qu'ils voulaient et donnaient des bons sur la municipalité. On m'assura qu'en trois jours il avait été donné pour 30,000 francs de bons de cigares.

» Un jour, il prit l'envie à quelques officiers de voir la salle des séances de la Diète, qu'ils nommaient *l'écurie aux porcs*...

» Le portier leur ouvrit, et reçut pour sa récompense une volée de coups de canne..

» Depuis quarante ans qu'existe notre magnifique cimetière, c'est pendant les jours de deuil que nous venons de traverser que, pour la première fois, il a fallu y apposer des affiches invitant à respecter le repos des morts, parce que les officiers y entraient à cheval et se faisaient un jeu de sauter par-dessus les tombes.

» Mes premiers souvenirs remontent à soixante ans. Je me rappelle les assauts et les passages des soldats de tous les États allemands, des Croates et des Pandours, des Russes avec leurs Cosaques et leurs Baskirs ; des masses de troupes de Napoléon avec leurs maréchaux si redoutés ; mais jamais je n'ai vu un terrorisme et un régime de sabre pareil à celui que nous ont fait subir les Prussiens. »

Et maintenant, que nos lecteurs peuvent se faire une idée de l'état dans lequel était la malheureuse ville de Francfort, laissons un peu de côté les malheurs publics pour en revenir aux douleurs privées!

## XXXV

### Convalescence

Le général de division Rœder, en venant prendre le commandement de Francfort des mains du général Manteuffel, avait amené à sa suite le général Sturm et la brigade qu'il commandait.

On se rappelle que le baron de Below était le chef de l'état-major de cette brigade, et que, le jour même de l'entrée des Prussiens à Francfort, il avait d'avance envoyé dans la maison de Chandroz quatre hommes et un sergent-major pour garantir sa femme et sa belle-sœur des outrages qui pourraient leur être faits.

Le sergent-major était porteur d'une lettre pour madame de Beling, lettre qui lui annonçait dans quel but cette petite garnison lui était envoyée, qui lui recommandait d'avoir bien soin d'elle et de préparer, pour loger le général Sturm et sa suite, la plus belle partie de l'appartement du premier étage.

Madame de Beling, aidée d'Emma, s'était conformée en tous points aux instructions de Frédéric ; elle avait abandonné aux soldats, — à l'existence desquels, en sa qualité d'économe de la maison, elle était chargée de pourvoir ; — elle avait, disons-nous, abandonné les trois pièces qui restaient au rez-de-chaussée, et, quoiqu'elle

n'eût, à l'endroit de ses hôtes, d'autres recommandations que celles de Frédéric, ils avaient, mieux que si elles eussent été réglées par la municipalité, leurs rations de vivres, de vin et de cigares.

Laissons, au reste, ces cinq hommes, qui ne jouent dans notre récit que le rôle le plus secondaire de comparses, pour en revenir aux premiers rôles, sur lesquels l'intérêt doit naturellement se concentrer.

On se rappelle l'état désespéré dans lequel Karl avait été retrouvé, on n'a pas oublié avec quels soins et quelle tendresse il avait été ramené à la maison par Hélène, et l'on doit se rappeler toujours l'adresse avec laquelle l'habile chirurgien avait opéré la ligature de l'artère.

Il avait ordonné, en quittant le blessé, de lui faire prendre trois cuillerées de sirop de digitale par jour, afin d'empêcher le sang de circuler trop rapidement.

Puis il était parti.

On fit monter Lenhart; il fut convenu qu'une voiture resterait attelée jour et nuit à la porte, afin qu'on pût, en cas d'accident, aller chercher le docteur qui ne sortirait pas de chez lui sans laisser la liste des maisons où il devait aller, et les heures auxquelles il devait aller dans chacune de ces maisons.

La journée se passa sans amener de grands changements dans l'état du malade; cependant, on pouvait remarquer que son souffle devenait de plus en plus perceptible.

Vers le soir, il poussa un soupir, ouvrit les yeux et

fit un léger mouvement de la main gauche pour chercher la main d'Hélène.

Hélène se précipita sur cette main, la tira au bord du lit et posa sa bouche dessus.

Bénédict voulait que la jeune fille se couchât, et promettait de veiller à son tour sur Karl avec toute la tendresse d'un frère ; mais Hélène ne voulut rien entendre et déclara que personne qu'elle ne soignerait le blessé.

Bénédict alors lui demanda congé pour quelques heures.

Bénédict, on se le rappelle, avait acheté à Dettingen un costume complet de marinier. C'était sous ce costume qu'il avait descendu le Mein, qu'il était venu chercher Hélène, qu'il avait remonté le Mein jusqu'à Aschaffenbourg, qu'il avait accompagné la jeune fille dans ses recherches sur le champ de bataille, et enfin qu'il l'avait ramenée chez elle.

Il n'avait, en dehors de ce costume, que son uniforme styrien qui était caché avec ses armes dans le bateau de Fritz : tous ses autres vêtements étaient avec les bagages de l'armée, c'est-à-dire avec ceux de la brigade du comte de Monte-Nuovo, et, selon toute probabilité, ses bagages étaient perdus, ayant été pris par les Prussiens après la bataille d'Aschaffenbourg.

Il avait besoin, avant que les Prussiens arrivassent, et l'on annonçait leur arrivée pour le lendemain, le surlendemain au plus tard, de faire disparaître tous ses antécédents, soit hanovriens, soit styriens.

Et c'était pour cela qu'il demandait quelques heures à Hélène.

Il était six heures du soir.

Quelque sympathie qu'Hélène eût pour Bénédict, elle avait hâte de se trouver seule avec Karl.

Si pure que fût la belle jeune fille, et justement parce qu'elle était pure, elle voulait dire du cœur et des lèvres une foule de choses à son amant, et cela justement parce que celui-ci ne pouvait les entendre.

Elle saisit donc avec empressement cette occasion de rester seule.

— Voici, dit-elle à Bénédict, une clef de la maison que j'avais prise quand nous l'avons quittée hier ; prenez-la à votre tour, et revenez quand vous voudrez. N'oubliez pas que vous êtes mon seul ami et surtout le seul ami de Karl.

Et elle lui tendit la main.

Bénédict s'inclina respectueusement sur cette main, mais sans même oser la toucher des lèvres.

Hélène était devenue pour lui plus qu'une femme, elle était devenue une sainte.

Il avait cru remarquer dans les paroles d'Hélène une recommandation de revenir bien vite ; aussi se promit-il d'être le moins longtemps possible.

Lenhart l'attendait à la porte.

Il monta en voiture ; mais il eut soin de passer chez le brave homme pour envoyer une autre voiture à la place de celle qu'il emmenait. Puis, certain qu'il n'y aurait pas de lacune devant la porte de madame de

Beling, il se fit conduire au port, où il n'eut pas de peine à retrouver la barque de Fritz.

Dans cette barque étaient son uniforme, son chapeau, ses pistolets et sa carabine.

Il les prit et les porta dans la voiture de Lenhart.

Depuis le matin, Fringant était resté avec Fritz, attaché à l'avant de la barque, tirant sa chaîne dans toute sa longueur, humant l'air de tous les côtés et cherchant celui par lequel viendrait son maître.

Fringant, qui n'avait pas encore eu le temps de faire connaissance avec Fritz, fut enchanté de passer de la barque à la voiture.

Bénédict, pour achever ses comptes avec Fritz, lui donna vingt florins, lui souhaita toute sorte de prospérités et le renvoya à Aschaffenbourg.

Cela fait, il se fit conduire par Lenhart chez le premier tailleur de Francfort. Jeune, d'une taille moyenne et bien prise, Bénédict était facile à habiller ; il profita donc de l'occasion pour renouveler toute sa garde-robe.

Puis il céda à ce suprême besoin des gens comme il faut, après une grande fatigue, de prendre un bain.

Bénédict s'était battu toute la journée du 14 : depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

Il y avait trente-six heures qu'il n'avait dormi.

Quoiqu'il comptât passer une portion de ses nuits auprès de Karl, pour relever Hélène, qui ne pouvait pas veiller toujours, il lui fallait un logement en ville.

Une auberge n'était pas sûre. Les visites de la police, le dépôt d'un passe-port pouvaient le trahir.

Lenhart venait de faire remettre à neuf une petite maison. Il offrit à Bénédict un lit et une chambre que celui-ci accepta.

Le plus grand besoin de Bénédict, c'était le sommeil.

La jeunesse est, sous ce rapport, tyrannique, à moins qu'elle ne soit agitée par ses passions violentes, qui font oublier tous les besoins.

Son bain pris, Bénédict se coucha.

Dix minutes après, il avait oublié Karl, Hélène, Frédéric, Fritz, Lenhart et Fringant.

Il dormit six heures.

Quand il se réveilla, sa montre marquait une heure et demie du matin.

Il pensa à Hélène, au besoin qu'elle devait avoir elle-même de dormir. Il sauta à bas du lit, s'habilla à la hâte et courut à la maison Chandroz.

Tout était fermé.

Il ouvrit la porte avec la clef d'Hélène.

L'escalier était éclairé. Il monta au premier étage, suivit le corridor et arriva à la porte de la chambre d'Hélène fermée par une petite porte vitrée seulement.

La jeune fille était à genoux près du lit de Karl; comme il l'avait quittée il la retrouvait, les lèvres appuyées sur sa main.

En la voyant ainsi, à travers les vitres, il crut qu'elle aussi, s'était endormie.

Mais, au premier cri que fit la porte en s'ouvrant,

elle leva la tête, et reconnaissant Bénédict, elle lui sourit.

Elle non plus, n'avait pas dormi depuis la veille au matin, c'est-à-dire depuis trente heures; mais les femmes ont reçu le don suprême de la force dans le dévouement. On dirait que la nature les a faites pour être sœurs de charité.

On dit que l'amour est fort comme la mort. C'est fort comme la vie, qu'il faudrait dire.

Karl paraissait dormir; il était évident que, le sang ne portant plus au cerveau, le cerveau était tombé dans un engourdissement qui ressemblait à l'idiotisme. C'est une chose terrible pour l'explication de notre âme, que cette faiblesse, dans laquelle certains épuisements plongent notre raison. Comment notre âme immortelle, céleste, éternelle, venue de Dieu, est-elle soumise au flux et au reflux de notre sang, à ce point que, quand à la suite d'une blessure, un grand flux l'emporte, il emporte avec lui non-seulement la force qui est la partie altérable de notre individu, mais encore l'intelligence, qui en est la partie divine?

O Kant! Kant! est-ce que tu aurais eu raison jusqu'au moment où ton pauvre Lampe est venu te faire apercevoir que tu avais tort?

Chaque fois qu'Hélène avait introduit dans la bouche de Karl la cuillerée de sirop de digitale, Karl donnait, par la déglutition, une preuve que la vie matérielle existait toujours chez lui.

Chaque fois même, Hélène pouvait s'apercevoir que les organes fonctionnaient de mieux en mieux.

La mission de Bénédict était de renouveler la glace et de veiller à ce que l'eau froide tombât bien goutte à goutte sur le bras, lavant la double blessure faite par le sabre du cuirassier, et par le bistouri du docteur.

Vers huit heures du matin, on frappa doucement à la porte : c'était Emma.

Elle venait savoir des nouvelles du malade.

Il y avait, dans l'état du blessé, un changement à peine visible pour ceux qui ne l'avaient pas quitté; mais cependant, pour Emma, qui l'avait vu passer avec l'immobilité et la pâleur de la mort, il y avait amélioration sensible.

Emma trouva sa sœur pleurant et souriant tout à la fois. Au moment où la porte s'était ouverte, il avait semblé à Hélène que le malade, sensible au bruit, lui avait doucement serré la main. Depuis ce moment, comme un rayon de soleil entre deux nuages, le sourire s'était glissé dans ses larmes.

Les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et alors ce fut Emma qui éclata en sanglots.

Emma ne pouvait voir Karl sans penser à Frédéric.

La femme qui aime véritablement et profondément fait de son amour la pierre de touche de tout ce qui lui arrive.

Dans les larmes qu'Emma versa, il y avait un tiers pour Karl, un tiers pour sa sœur, et le dernier tiers à

ceſte idée, que demain Frédéric pouvait être couché sur le même lit de douleur que Karl.

Et, en effet, si Hélène, moins occupée de son cher malade, eût pu suivre l'enchaînement des pensées qui avaient amené Emma chez elle, elle eût vu, au bout d'un instant, celles qui, dans le cœur d'Emma, primaient les autres.

Et cependant, Emma aimait Hélène autant qu'on peut aimer une sœur.

Puis il y avait au milieu de tout cela un sentiment de curiosité qu'Emma n'osait s'avouer à elle-même.

Quel était ce jeune homme qui était venu chercher sa sœur la veille au matin ; qui l'avait accompagnée dans son excursion; qui était revenu avec elle la veille au soir; qui, la veille au soir, était encore vêtu en homme du peuple; qui, ce matin, avait non-seulement l'habit, mais les manières d'un gentleman?

Voilà ce qu'elle n'osait demander, de peur de paraître avoir cédé à la curiosité, quand, en réalité elle avait cédé à l'intérêt. Voilà ce qu'elle voulait savoir.

Au bout de quelques instants, le hasard devait nécessairement le lui apprendre. Et, en effet, comme Hélène crut s'apercevoir que l'eau de l'appareil coulait plus lentement :

— Monsieur Bénédict, dit-elle, je crois que la glace manque.

Au nom de Bénédict, Emma tressaillit.

— Mon Dieu! monsieur, dit-elle, ce nom de Bénédict

est assez rare pour que je vous demande si votre nom de famille n'est pas Turpin ?

— Oui, madame, répondit Bénédict, sans se douter pourquoi cette question lui était faite.

Emma saisit la main droite de Bénédict et la porta à ses lèvres d'un mouvement si rapide, qu'il n'eut point le temps de l'en empêcher.

— Au nom du ciel ! mais que faites-vous donc, madame ? s'écria Bénédict en retirant vivement sa main.

— Je baise la main qui pouvait me faire veuve et qui m'a conservé mon mari. Soyez béni, monsieur, dans vous et dans tout ce que vous aimez.

— Ah ! c'est vrai ! s'écria Hélène, tu ne savais pas que c'était lui qui s'était battu avec Frédéric. Frédéric a donc fini par te dire que ce n'était pas une foulure qu'il avait au bras, mais un coup de sabre qu'il avait reçu ?

— Oui, il me l'a dit, et je lui ai fait le serment de garder dans mon cœur le nom de monsieur auprès du sien. Vous me serez témoin, monsieur, près de lui, que j'ai tenu ma parole.

— Eh bien, alors, dit Hélène, embrasse-le, et qu'il soit ton ami comme il est le mien.

— Qu'il soit plus que cela, dit Emma en embrassant le jeune homme, qu'il soit notre frère.

En ce moment, Hans vint prévenir Emma que M. Fellner l'attendait chez madame de Beling.

Elle descendit.

Fellner était dans la plus grande inquiétude.

Il savait qu'une femme avait amené un blessé à la maison de Chandroz ; il ignorait si cette femme était Emma, et avait ramené son mari, ou si cette femme était Hélène et avait ramené son fiancé.

Dans l'un ou l'autre cas, il venait offrir ses services.

Quant aux Prussiens qui devaient entrer le même jour ou le lendemain au plus tard, M. Fellner était bien tranquille à l'égard des jeunes sœurs ; Emma, étant la femme d'un officier prussien, serait respectée et ferait respecter sa sœur et sa mère, et même la maison.

M. Fellner n'était point aussi tranquille pour lui-même. Le digne bourgmestre, on se le rappelle, avait une femme encore jeune et deux filles de quinze à seize ans.

Si le baron Frédéric faisait partie des premières brigades qui entreraient dans la ville, il prierait Emma de veiller, par l'intermédiaire de son mari, aux hommes qu'on lui enverrait à loger.

Il ne se doutait pas que les Prussiens forceraient les portes et se logeraient où ils voudraient.

## XXXVI

### Francfort le 22 Juillet 1866

C'était sur ces entrefaites que Frédéric était arrivé tout à coup, annonçant que son général le suivait à une distance de cinq minutes.

Son appartement était prêt; il va sans dire que c'était le meilleur et le plus beau de la maison.

Aucune parole ne donnerait une idée de la joie et du bonheur d'Emma en revoyant Frédéric. La guerre était à peu près finie, les bruits de paix commençaient à prendre de la consistance; son Frédéric bien-aimé était donc hors de danger.

L'amour, c'est l'égoïsme : à peine s'était-elle préoccupée de ce qui se passait au dehors de la maison; l'entrée des Prussiens, leurs exactions, les impôts mis par eux, les brutalités commises, la mort de M. Fischer, toutes ces choses étaient venues à elle comme des bruits vagues qui n'avaient pas pour elle l'importance d'une lettre de Frédéric.

Enfin, ce Frédéric, elle le tenait entre ses bras. Il était sain et sauf, sans blessures et ne courait plus aucun danger.

Elle prenait un vif intérêt, c'est vrai, à la position de Karl et à l'amour de sa sœur; mais c'était pour se dire combien il était heureux que ce ne fût point Frédéric qui fût à la place de Karl.

Frédéric fut excellent comme toujours pour Hélène, il pleura avec elle, l'approuva dans tout ce qu'elle avait fait, lui promit que rien ne troublerait, malgré la présence des Prussiens, la convalescence de Karl, s'il devait aller mieux, ses derniers moments, s'il devait mourir.

Il entra dans la chambre à la suite d'Hélène, qui annonça à Karl la visite de son beau-frère. Karl recon-

nuf Frédéric et sourit; il essaya de faire un mouvement pour rapprocher sa main de la sienne; mais les muscles seuls de son bras tremblèrent. Le bras resta enchaîné à la place où il était posé.

— Cher Frédéric! murmura-t-il à part; chère Hélène!

C'étaient les deux seules paroles qu'il eût prononcées depuis qu'une apparence de parole lui était rendue.

Hélène mit un doigt sur sa bouche pour imposer silence à Karl : elle était jalouse de toute parole qui ne lui était point adressée.

Bénédict prit Frédéric à part et lui dit en deux mots de quelle façon les Prussiens se conduisaient à Francfort.

Pendant que le général Sturm mangeait le splendide dîner qu'on lui avait servi, Frédéric sortit afin de juger de l'état de la ville.

Ayant appris que le Sénat était assemblé, il entra et assista à la délibération.

Le Sénat était assemblé pour discuter la contribution des 25 millions de florins. Il avait convoqué les chefs des principales maisons de banque de Francfort. Tous furent unanimes à déclarer qu'il était impossible de se procurer les 25 millions de florins demandés.

Le Sénat déclara donc que, dans l'impossibilité où il était de satisfaire à la demande qui lui était faite, il se livrait à la clémence du général.

En sortant du Sénat, Frédéric vit les canons braqués sur la ville et des attroupements à toutes les affiches.

Il y avait, sous des espèces de baraques dressées à la hâte, des familles entières qui, chassées de chez elles par les Prussiens, bivaquaient sur la place; on eût dit des bohémiens.

Les hommes juraient, les femmes pleuraient.

Une femme, une mère, criait : « Vengeance! » en montrant un enfant âgé de dix ans, le bras percé d'un coup de baïonnette. Sans savoir ce qu'il faisait, le malheureux enfant avait suivi un Prussien qui portait une lettre à son fusil.

Il lui chantait la chanson que les gens de Sachsenhausen avaient composée sur les Prussiens :

Warte, Kuckuck, warte
Bald kommt Bonaparte
Der wird alles wieder holen
Was ihr habt bei uns gestohlen.

Elle peut se traduire ainsi :

Attendez, attendez coucous;
Bientôt va venir Bonaparte,
Qui saura bien, avant qu'il parte,
Vous faire rendre gorge à tous.

Le Prussien, impatienté, lui avait donné un coup de baïonnette et l'avait blessé au bras.

Mais, au lieu de se joindre à la mère et de crier avec elle, ceux qui passaient lui faisaient signe de se taire, de cacher ses larmes et le sang de son enfant, tant la terreur était grande.

Les Prussiens n'avaient pas trouvé partout la même impunité.

Un Prussien, logé chez un homme de Sachsenhausen, avait jugé à propos, pour intimider son hôte, de tirer son sabre et de le mettre sur la table.

L'autre, sans rien dire, était sorti, et, cinq minutes après, était rentré avec un trident de fer qu'il avait de son côté posé sur la table.

— Qu'est-ce que cette plaisanterie? avait demandé le Prussien.

— Eh! dit le faubourien, vous avez voulu me montrer que vous aviez un beau couteau, j'ai voulu vous faire voir que j'avais une belle fourchette.

Le Prussien avait mal pris la plaisanterie. Il avait voulu jouer du sabre, l'homme de Sachsenhausen avait joué du trident et l'avait cloué contre la muraille.

En passant devant la maison de Hermann Mumm, le baron vit celui-ci assis à sa porte, la tête dans ses mains.

Il alla lui toucher l'épaule.

Mumm releva la tête.

— Ah! c'est vous, monsieur le baron, dit-il. En êtes-vous aussi, des pillards?

— De quels pillards? demanda Frédéric.

— Mais de ceux qui mettent ma maison en déroute. Oh! tenez, regardez, vous pouvez voir nos pauvres faiences, que, depuis trois générations, de père en fils, nous collectionnions, brisées! Ma cave est vide! Vous comprenez, à deux cents soldats, quinze officiers par jour, tous sans billet de logement, un payeur épileptique et cinq domestiques.—Tenez, entendez-vous?

Et, en effet, ces cris de l'intérieur venaient à l'extérieur :

— Du vin, du vin ! ou nous démolissons la baraque à coups de canon.

Frédéric entra.

La magnifique maison du pauvre Mumm était devenue une espèce d'écurie. On y marchait dans un fumier composé de vin, de paille et de boue. Pas une vitre qui ne fût cassée, pas un meuble qui ne fût disloqué, pas une chaise qui ne fût boiteuse.

— Ah ! monsieur le baron, disait Mumm à Frédéric, voyez donc mes pauvres tables rondes si connues. Quand je pense que, depuis trois générations, les plus honnêtes gens de Francfort s'asseyent à ces tables, que le roi et plusieurs princes et tous les envoyés de la Diète se sont assis là ; qu'il n'y a pas un an que madame et mademoiselle de Bismark m'y faisaient compliment sur mes rafraîchissements ! Oh ! monsieur Frédéric ! monsieur Frédéric ! les jours de désolation sont venus... et Francfort est perdu !

Frédéric n'avait aucun pouvoir, il devait assister au pillage sans rien dire. Et sa conviction était que ce ne serait ni le général Rœder ni le général Sturm qui les feraient cesser. Il connaissait le caractère de tous deux De Rœder était impitoyable, Sturm était fou. C'était un de ces vieux généraux prussiens, habitués à ne rencontrer d'obstacles ni dans les choses ni dans les actes et à frapper dessus quand il en rencontrait. Quand le roi avait placé Frédéric près de lui, c'était, non pas Fré-

déric qu'il avait recommandé à Sturm, mais Sturm qu'il avait recommandé à Frédéric.

Sur sa route, Frédéric rencontra le baron de Schele, directeur général des postes. Il avait, lors de l'entrée des Prussiens, reçu l'ordre d'établir un cabinet noir où toutes les lettres seraient décachetées et où des rapports seraient faits sur ceux des citoyens qui montreraient des sentiments hostiles au gouvernement prussien.

M. le baron de Schele avait refusé d'obéir.

Son successeur venait d'arriver de Berlin. Et, à partir du soir, le cabinet noir allait fonctionner.

M. de Schele, qui regardait Frédéric comme autant Francfortois que Prussien, le prévint de cette mesure, afin qu'il s'en défiât et invitât ses amis à s'en défier.

Il arriva le cœur brisé chez M. Fellner et trouva toute la famille au désespoir.

M. Fellner venait de recevoir l'avis officiel de refus des principales maisons de commerce de Francfort et l'arrêté du Sénat disant que la ville, dans l'impossibilité où elle était de payer une pareille imposition, en appelait à la générosité du général.

Il tenait le papier à la main, et, quoiqu'il en connût à merveille le contenu, puisque, sénateur lui-même, il avait assisté à la délibération et avait poussé au refus, il le relisait machinalement. Sa femme était appuyée sur son épaule. Ses deux filles pleuraient à ses genoux.

Et, en effet, on ne savait point à quels excès, sur ce refus, les Prussiens allaient se livrer.

De son côté, l'Assemblée législative s'était réunie et

avait décidé que l'on enverrait une députation au roi pour en obtenir la remise de l'imposition des vingt-cinq millions de florins décrétée par le général Manteuffel.

Fellner fut avisé de cette décision pendant que Frédéric était là.

— Ah ! dit Frédéric, si je pouvais seulement pendant dix minutes voir le roi de Prusse !

— Pourquoi ne le verriez-vous pas ? s'écria Fellner s'accrochant à la moindre espérance.

— Impossible, mon cher Fellner, répondit Frédéric; je ne suis qu'un soldat. Quand le général a commandé, c'est à moi de courber la tête et d'obéir. Si vous refusez la contribution, je ne la payerai naturellement pas seul; mais, si vous la payez, ma mère et mes sœurs seront les premières à faire passer leur contingent.

Frédéric ne pouvait rien pour Fellner, il prit congé de lui ; mais, à son grand étonnement, sa femme l'arrêta tout en pleurs sur l'escalier; la voyant près de défaillir, le jeune homme la prit sous son bras et la conduisit dans une petite chambre, au rez-de-chaussée.

Là, elle lui dit la véritable cause de ses larmes.

Faible comme une femme qui aime, elle était tourmentée de la prédiction de Bénédict; elle ne pouvait pas oublier qu'une prédiction pareille avait été faite au conseiller Fischer, qu'on en avait ri chez elle, il y avait un mois à peu près; que Fischer en avait plaisanté tout le premier, et que cependant la prophétie s'était accomplie de point en point. A cinquante ans moins un

jour, la mort obéissante était venue, et c'était deux jours auparavant seulement que les restes mortels de Fischer venaient d'être rendus à la terre.

Eh bien, ce qu'elle n'avait osé dire devant son mari, la pauvre femme le disait à Frédéric seul. Elle savait que Bénédict était à Francfort, elle savait que Frédéric était son ami. Elle voulait qu'il demandât à son ami si lui-même croyait à la prédiction qu'il avait faite, et dans tous les cas, s'il y avait moyen de l'éviter.

Frédéric essaya de la rassurer. Il n'avait jamais entendu Bénédict se vanter de ce don de double vue: néanmoins il promit à madame Fellner de l'interroger en rentrant.

Madame Fellner promit de son côté d'aller faire une visite dans la soirée à Emma. Frédéric lui dirait alors ce qu'elle devait penser de la prédiction de Bénédict, qui, à lui, n'aurait aucune raison de ne pas dire toute sa pensée.

Frédéric rentra, monta dans sa chambre et fit appeler Bénédict.

Celui-ci, qui était près de Karl, quitta aussitôt le blessé et sa pieuse garde-malade, pour descendre chez le baron.

Frédéric, pour être nuit et jour à portée de recevoir les ordres de son général, s'était fait meubler une chambre sur le palier au-dessus du sien, mais de l'autre côté de l'escalier.

Il tendit la main à Bénédict. A peine les deux amis s'étaient-ils vus dans la courte visite que Frédéric avait

faite à sa belle-sœur; d'ailleurs, la présence du blessé et d'Hélène avait arrêté les démonstrations de tendresse, qui eussent été plus vives si les deux jeunes gens se fussent trouvés en tête-à-tête...

Cette fois, rien n'était venu se placer entre eux deux.

Bénédict entra, Frédéric le fit asseoir.

— Mon cher Bénédict, j'avais grande hâte de vous revoir, lui dit-il. L'autre soir, l'événement qui nous réunissait, la hâte que vous aviez de vous mettre à la recherche de notre ami, m'a fait vous recevoir, pour ainsi dire, sur la pointe du pied. Depuis cette heure, je n'ai qu'un désir, celui de vous revoir, celui de vous dire combien je vous aime. Je vous ai suivi partout où vous avez été. Je sais que vous avez fait des merveilles à Langensalza et à Aschaffenbourg. J'ai su encore qu'au milieu de tout cela, votre bonheur accoutumé vous avait suivi, et que vous êtes sorti sain et sauf de deux affaires où tant de braves ont laissé leur vie. Emma que j'ai vue, quand elle est descendue de chez sa sœur, m'a dit combien elle avait été heureuse de vous trouver et de vous remercier à deux genoux. Maintenant...

— Oui, interrompit Bénédict en riant, maintenant, dites-moi pourquoi tout ce préambule?

— Comment, ce préambule?

— Oui, il est évident que des hommes comme nous, mon cher Frédéric, se sont tout dit lorsqu'ils se sont serré la main. Vous m'avez tout dit le jour où vous m'avez tendu votre main gauche à la place de votre

main droite. Aujourd'hui, vous avez autre chose à me dire? Dites.

— Savez-vous, mon cher Bénédict, que je suis tenté de croire à ce qu'on m'a raconté de vous, c'est-à-dire que vous êtes doué de la double vue.

— Et qui vous a raconté cela?

— Une pauvre femme qui a bien peur que la prédiction que vous avez faite à son mari ne se réalise comme s'est réalisée celle que vous aviez faite à son ami Fischer.

— Madame Fellner, dit Bénédict en s'assombrissant. Pauvre femme! J'ignorais que son mari lui eût raconté ce que je lui avais dit.

— Mais il y a donc du vrai là dedans?

— Dans quoi?

— Mais dans la prédiction que vous lui avez faite.

— Tout est vrai.

— Vous croyez que le bourgmestre mourra de mort violente?

— De suicide.

— Et vous avez même désigné le genre de suicide?

— Avec moins de certitude; mais j'ai dit que je croyais qu'il se pendrait.

— Et il n'y a pas moyen de combattre la destinée?

— Si fait, et, la dernière fois que j'ai vu M. Fellner, je le lui ai dit à lui-même; il fallait quitter Francfort et ne pas se trouver mêlé à ces terribles événements qui s'y accomplissent, où M. Fischer a déjà laissé sa vie, et où M. Fellner laissera probablement la sienne.

— Mais, mon cher Bénédict, savez-vous que c'est un triste talent que celui que vous avez là?

— Je vous jure que, jusqu'à ces derniers temps, je l'avais regardé plutôt comme un amusement que comme une chose sérieuse; plus j'avance dans l'étude, plus je reconnais que c'est une science ou plutôt un fait; un fait comme le magnétisme, comme l'électricité. J'ai prédit à M. Fischer qu'il mourrait de mort violente, il est mort d'un coup de sang. J'ai prédit au roi de Hanovre la victoire de Langensalza : il a vaincu; j'ai prédit sa chute : le roi de Prusse a confisqué ses États et ne les lui rendra probablement pas de sa bonne volonté. J'ai prédit...

— Mais à quoi avez-vous pu voir?...

— La victoire de Langensalza?

— Non, le suicide de Fellner, par exemple?

— Oh! c'est la chose la plus facile du monde; je vais vous faire grâce de tout ce que les philosophes, les médecins, les chimistes ont écrit sur la main. Je ne vous citerai ni Buffon, ni Herbert, ni Richerand, ni Claude Bernard, mais seulement Aristote, qui dit en toutes lettres : *Les lignes ne sont point certes sans cause dans la main des hommes, puisqu'elles viennent surtout de l'influence du Ciel et de la propre individualité humaine.* Eh bien, de là part tout mon système; j'ai trouvé une signification que je crois exacte et que cependant je corrige tous les jours, à chaque signe de la main. Eh bien, je vais vous montrer ce qu'il y a dans la main de Fellner qui me fait croire à une mort vio-

lente par le suicide. Tenez, Frédéric, donnez-moi votre main.

— La droite ou la gauche?

— La gauche, c'est plus habituellement sur la gauche que sont gravés les signes néfastes. Les anciens, vous le savez, faisaient venir de gauche les augures malheureux. Une étoile sur le mont de Saturne indique un assassinat. Une croix, la mort sur l'échafaud. Mais donnez-moi votre main... Lorsque cette étoile au lieu d'être sur le mont de Saturne, c'est-à-dire à la base du médium... est .. au milieu de la première phalange.— Ah!...

Bénédict fit un bond en arrière, et mit sa main sur ses yeux, comme s'il avait un éblouissement.

## XXXVII

### Providence

Frédéric resta la main ouverte étendue vers Bénédict.

— Eh bien, après? lui dit-il.

— Après? Rien! dit celui-ci en se jetant sur une chaise.

Puis, s'arrachant une poignée de cheveux et frappant du pied :

— Jamais! non, jamais! s'écria-t-il avec un accent qui ressemblait au désespoir, jamais je ne regarderai plus la main de qui que ce soit au monde.

— Mais enfin qu'avez-vous vu de si effrayant dans la mienne ? demanda Frédéric.

— Ce n'est pas dans la vôtre, parbleu ! dit Bénédict en s'efforçant de rire, puisque c'est dans celle de M. Fellner.

Frédéric le regarda fixement et presque sévèrement.

— Vous ne riez pas, Bénédict, lui dit-il, ou plutôt vous riez mal, et permettez-moi de vous dire que ce n'est plus de M. Fellner qu'il est question ici, mais de moi ; vous avez vu dans ma main quelque signe funeste et vous ne voulez pas me le dire. Je suis un homme, je suis un soldat habitué depuis deux ans à jouer avec la mort. Vous l'oubliez, Bénédict, si je suis menacé de quelque malheur, mieux vaut que j'en aie la crainte, sinon la conscience. Je ne veux pas être pris à l'improviste par lui.

— Mon Dieu, il y a du vrai dans ce que vous dites, répondit Bénédict ; mais ce que j'ai vu dans votre main est si impossible, qu'il faut que j'aie mal lu.

— Mon cher, dit Frédéric, sachez bien ceci, c'est qu'en fait de malheur, il n'y a rien d'impossible en ce monde.

Bénédict fit un effort sur lui-même, se leva et se rapprocha de son ami.

— Voyons, lui dit-il, redonnez-moi votre main.

— La même ?

— Non pas, l'autre.

Bénédict espérait trouver dans la main droite des

signes qui neutraliseraient, comme il arrive quelquefois, ceux de la main gauche.

Il avait reconnu dans la main de Frédéric le même signe néfaste qu'il avait signalé dans celle de M. Fellner.

Une étoile à la première phalange du médium !

Donc, comme chez M. Fellner, le signe du suicide.

Et voilà ce qui était prêt à ôter à Bénédict toute sa foi en la science.

Quelle probabilité, en effet, que Frédéric, le mari d'une femme qu'il adorait et qui déjà l'avait rendu père d'un fils, occupant enfin un grade dans l'armée, quelle probabilité que Frédéric attentât jamais à ses jours ?

C'était absurde à penser !

Et cependant, l'étoile fatale était là, moins marquée dans la main droite, mais visible encore.

— Avez-vous un verre grossissant quelconque ? demanda Bénédict.

Frédéric lui donna la loupe qui lui servait à lire sur la carte les noms illisibles à cause de leur finesse.

Bénédict regarda alternativement dans la main droite et dans la main gauche de son ami.

Puis, portant la loupe sur la table, s'y asseyant à son tour, et prenant les deux mains du baron :

— Frédéric, lui dit-il, vous avez raison. Bon ou mauvais, vous devez tout savoir, et, moi, je dois tout vous dire ; et cependant, je commence par vous annoncer

que, lorsque je vous aurai tout dit, vous me traiterez de visionnaire et de fou, et vous aurez raison. Je vous le demande à genoux, je vous le demande au nom de votre femme, je vous le demande les larmes aux yeux, en mon nom, promettez-moi de suivre le conseil que je vous donnerai.

Il y avait un tel accent de prière dans la voix du jeune homme, que Frédéric se sentit ému malgré lui.

Si le conseil dont il s'agit, répondit-il, s'accorde avec les lois de l'honneur et les règles du service, je vous promets, mon cher Bénédict, de suivre ce conseil de point en point ; car, j'en suis sûr, ce sera celui d'un homme qui m'aime.

— Et profondément, mon cher Frédéric, vous pouvez en être certain. Écoutez-moi donc : vous avez, chose incroyable, inouïe, impossible, mais réelle cependant, vous avez dans la main le même signe funeste que Fellner ; vous aussi, ou bien la science est chose non-seulement vaine, mais encore menteuse, vous aussi, vous devez mourir de vos propres mains.

Frédéric éclata de rire.

— Ah ! oui, je m'y attendais, dit Bénédict ; vous riez. Riez, riez, homme heureux ; mais croyez-vous à l'éternel azur du ciel ? croyez-vous à l'éternelle limpidité de l'eau ? croyez-vous à l'éternelle pureté de l'air ? Eh bien, je vous dis, moi, je vous dis, homme misérable que je suis, qui ne peux pas vous persuader ; je vous dis que vous courez un danger pres-

sant, plus pressant peut-être que Fellner lui-même, et, quand je devrais...

Il fit un mouvement pour s'élancer hors de l'appartement.

Frédéric l'arrêta.

— Pas un mot de toutes ces folies à ma femme, s'écria-t-il, ou, de par le ciel! il y aurait de quoi nous brouiller.

— Non, non, non! dit Bénédict, en appuyant plus fortement sur les dernières monosyllabes, non, quand je devrais m'adresser à elle, tout sera bien, pourvu que je vous sauve.

— Sauvez-moi sans cela, mon cher Bénédict. Que faut-il que je fasse? Voyons!

— Quittez Francfort; demandez une mission; allez où vous voudrez. L'expérience veut que, dans ce cas-là, on fuie l'endroit où on se trouve. Ne pouvez-vous prier le général Sturm, par exemple, de vous envoyer quelque part, n'importe où; il n'a plus besoin de vous; la guerre est finie, vous emmènerez votre femme, s'il le faut, mais partez! partez! partez!

— Eh bien, mon cher Bénédict, répondit Frédéric, je vais vous prouver, non pas que je vous crois et que j'ai peur, mais que je vous aime : à la première occasion, je demande une mission et je pars.

Bénédict lui tendit les deux mains.

— Faites-le, lui dit-il, mais hâtez-vous!

En ce moment, un soldat de planton entra et vint

prier Frédéric de passer chez le général Sturm, qui avait besoin de lui parler.

— Tenez, mon cher Frédéric, lui dit Bénédict, c'est peut-être la Providence qui vous appelle.

— Oui, dit Frédéric, ou la fatalité.

— Demandez un congé, demandez une mission, demandez tout ce que vous voudrez, mais quittez Francfort ! Je vous attends ici.

Frédéric lui fit un signe de tête et descendit, préoccupé malgré lui de ce que venait de lui dire Bénédict.

Le général Sturm était un homme de cinquante à cinquante-deux ans environ, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mais fortement constitué : il avait la tête courte, petite, épaisse, le front haut et découvert. La face était ronde et comme mouchetée d'une nuance rougeâtre qui, lorsqu'il se fâchait, ce qui arrivait souvent, était couleur de sang. Sa peau était dure, rouge brun en se rapprochant des oreilles, ses cheveux grisonnants étaient courts, crépus, épais. Ils avaient été roux autrefois. Ses yeux étaient grands, pétillants, hardis ; ses pupilles d'un gris rougeâtre se fixaient en parlant, ce qui rendait ce regard ferme et dur. Le blanc de l'œil était presque toujours injecté de sang. La bouche était grande, avec des lèvres minces, petites, serrées. Ses dents étaient larges, courtes, aiguës, festonnées en forme de scie, d'un émail jaune, enchâssées sur des gencives rouges ; ses sourcils étaient bas sur ses yeux, droits et épais, se fronçant facilement. Le nez élevé et aigu se recourbait un peu

en forme de bec. Son menton était saillant ; sa barbe dure et courte ; les oreilles étaient petites et, s'éloignant de la tête, semblaient les deux ailes d'un obus. Les joues étaient osseuses et les pommettes saillantes. Son cou était court, fort, musclé et d'un rouge bleuâtre avec des veines apparentes. Ses épaules étaient larges et charnues. Son dos était épais et chargé de chair, ce qui faisait paraître son cou plus court qu'il ne l'était réellement. Les reins étaient larges, les articulations fortes, les extrémités robustes, les os gros. Ses jambes et ses cuisses étaient vigoureusement musclées. Il parlait haut, d'une voix forte, altière, retentissante. Ses gestes étaient pétulants et dominateurs. Ses mouvements étaient brusques et rapides presque toujours. Il marchait à grands pas, il méprisait le danger, mais n'acceptait volontiers que celui qui pouvait servir à son avancement.

Il aimait les panaches, le rouge, les couleurs voyantes, l'odeur de la poudre, le jeu ; il était brusque dans ses paroles comme dans ses mouvements ; violent et plein d'orgueil, il s'irritait des contradictions et s'emportait facilement. Alors, les taches qui marbraient son visage s'empourpraient, le blanc de ses yeux s'injectait, sa pupille gris rouge devenait couleur d'or et semblait lancer des étincelles. Dans ces moments, il oubliait complétement toutes les convenances, il jurait, il insultait, il frappait. Si c'était un égal avec lequel il se fût oublié, il lui rendait raison sans trop se faire prier. Sachant lui-même à quel danger l'ex-

posait son caractère, il passait les moments de liberté que lui laissait son service à tirer le pistolet dans les jardins de ses logements, ou à tirer l'épée et le sabre avec les prévôts et les maîtres d'armes du régiment.

Il était devenu d'une force supérieure à tous les exercices d'escrime. Il avait ce qu'on appelle en matière de duel la main malheureuse. Dans les dix ou douze duels qu'il avait eus, il avait toujours tué ou blessé gravement ses adversaires. Son nom véritable était *Ruhig*, c'est-à dire tranquille, et on l'avait par antiphrase surnommé le général Sturm, ou le général *Tempête*, nom qui lui était resté. Il avait débuté en 1848 et 1849 par la guerre contre les Badois. Il s'y était montré féroce.

Si un observateur comme Bénédict eût pu examiner sa main, il aurait vu que la première phalange de son pouce était très-courte et avait la forme d'une bille, qu'il avait les doigts spatulés et lisses, qu'il avait les mains rugueuses et tirant sur le vert; les ongles courts et durs.

Si l'on était passé de là à la paume de la main, on eût vu que la ligne de vie était large, creuse et rouge, interrompue à ses deux tiers comme par un coup de poinçon, et que le mont de Mars était plat et rayé, et toute la main à l'intérieur couverte de gerçures. Ce qui voulait dire : colère, agitation et irritabilité.

Lorsque Frédéric parut devant lui, il était calme relativement. Assis dans un grand fauteuil, chose rare, il souriait presque.

— Ah ! dit-il, c'est vous. Je vous ai fait demander tout à l'heure ; le général de Rœder était là. Où étiez-vous donc ?

— Pardon, mon général, répondit Frédéric ; mais j'étais allé demander chez ma belle-mère des nouvelles d'un de mes amis qui a été gravement blessé à la bataille d'Aschaffenbourg : celui-là même pour lequel j'ai disposé l'autre soir du chirurgien-major.

— Ah ! oui, dit le général, j'ai entendu dire que c'était un Autrichien. Vous êtes bien bon de faire soigner toutes ces vermines impériales. J'en verrais bien vingt-cinq mille couchés sur le champ de bataille que je les laisserais crever depuis le premier jusqu'au dernier.

— Je croyais avoir dit à Votre Excellence que c'était un de mes amis.

— C'est bon ! c'est bon ! il n'est pas question de cela. Je suis content de vous, baron, dit le général Sturm, de la même voix dont un autre aurait dit : « Je vous ai en horreur. » Et je veux faire quelque chose qui vous soit agréable.

Frédéric s'inclina.

— Le général de Rœder m'a demandé tout à l'heure un homme dont je fusse très-satisfait pour porter à Sa Majesté Guillaume Ier, que Dieu conserve, le drapeau autrichien et le drapeau hessois que nous avons pris à la bataille d'Aschaffenbourg. J'ai jeté les yeux sur vous, mon cher baron ; voulez-vous vous charger de la mission ?

— Excellence, répondit Frédéric, rien au monde ne pouvait me faire plus d'honneur et de plaisir. Vous le savez, c'est le roi lui-même qui m'a placé près de vous; me rapprocher du roi dans une circonstance pareille, c'est donc me faire une faveur, et je l'espère, lui faire, à lui, un plaisir.

— Vous savez qu'il s'agit tout simplement de partir dans une heure et de ne pas venir dire : « Ma petite femme ou « Ma grand'mère... » En une heure, on a le temps d'embrasser toutes les grand'mères et toutes les femmes de la terre, et toutes les sœurs et tous les enfants par-dessus le marché. Les drapeaux sont déposés dans l'antichambre. Dans une heure, montez en wagon. Vous prendrez le chemin de Bohême, et, demain, vous serez près du roi, qui doit être près de Sadowa. Voici votre lettre d'introduction auprès de Sa Majesté. Prenez.

Frédéric prit la lettre, et salua la joie dans le cœur : il n'avait pas eu besoin de demander un congé ; comme si le général eût connu son plus cher désir, c'était lui qui le lui avait offert, et accompagné d'une faveur qu'il n'eût pas même eu l'idée de désirer.

Aussi pressé de partir que le général Sturm l'était de le voir parti, Frédéric sortit du cabinet de son chef, et en deux bonds il se rendit dans la chambre où Bénédict l'attendait plein d'anxiété.

— Cher ami, lui dit-il, en lui jetant les bras au cou, vous aviez bien dit, c'était la Providence ! Je pars dans une heure pour Sadowa, et je n'ose pas trop vous dire ce que j'y vais faire.

— Bon ! dites toujours, fit Bénédict, qui voyait que Frédéric mourait d'envie de parler.

— Eh bien, je vais porter au roi les drapeaux pris sur l'Autriche, à Aschaffenbourg.

— Eh ! bon Dieu, que voulez-vous que cela me fasse, à moi ? Je ne suis pas de la paroisse. Je me bats en amateur, comme cela, où je me trouve, pour m'entretenir la main. Si tous les Prussiens étaient comme vous, je me serais battu avec les Prussiens. J'ai trouvé les Hanovriens et les Autrichiens plus aimables que les Berlinois, qui voulaient me manger tout cru. Je me suis battu dans les rangs hanovriens et autrichiens, voilà tout ! — Eh bien, maintenant, cher ami, continua Bénédict, pas de retard pour ne pas contrarier cet aimable capitaine Tempête, et en même temps pour échapper le plus lestement possible à certaine prédiction, qui m'inquiète moins, mais qui m'inquiète toujours. Nous allons donc dire adieu à grand'maman, à la baronne, à notre petite sœur Hélène ; nous n'oublierons pas M. le chevalier Louis de Below, qui, à l'âge de six semaines, est déjà un personnage intéressant. Après quoi, votre ami Bénédict vous conduira en personne à la gare, vous fera monter en wagon, fermera la portière sur vous, et ne s'en ira que quand vous serez parti. Allons, aux adieux ! aux adieux !

Frédéric ne se le fit pas dire deux fois. Il descendit d'abord, embrassa madame de Beling, à qui il apprit cette bonne nouvelle, sans cacher la joie qu'elle lui causait ; puis il alla chez sa petite sœur Hélène, où Karl,

en entendant sa voix, ouvrit les yeux pour lui ; puis enfin il garda ses plus longs et ses plus tendres adieux pour la baronne et son enfant.

Il embrassait ce dernier pour la dixième fois dans son berceau, lorsque le même soldat qui était déjà venu le chercher vint le prier de ne point prendre les drapeaux qui étaient dans l'antichambre du général, sans entrer dans son cabinet et lui parler une dernière fois.

Frédéric prit congé de sa femme et rencontra Bénédict qui l'attendait sur l'escalier.

— Que voulait encore ce soldat ? demanda Bénédict avec inquiétude.

Frédéric le lui dit.

Le front de Bénédict se plissa.

Puis, après un soupir et une seconde réflexion :

— Si vous m'en croyez, Frédéric, lui dit-il, vous n'irez pas.

— Impossible, cher ami.

— Ce n'est pas un ordre, c'est une prière.

Plus c'est une prière, répondit Frédéric, plus, du général Sturm à moi, c'est un ordre. Embrassons-nous donc, et au revoir !

Les deux amis s'embrassèrent sur l'escalier, et Bénédict le regarda s'éloigner en murmurant :

— La première fois, c'était la Providence. La seconde fois, j'ai bien peur que ce ne soit la fatalité!

## XXXVIII

### Fatalité

Le général était dans son cabinet avec la même placidité d'esprit et avec le même gracieux visage.

— Pardon de vous retarder, mon cher Frédéric, dit-il au jeune homme, après vous avoir tant pressé pour partir ; mais j'ai un petit service à vous demander.

Frédéric s'inclina.

— Vous savez que le général Manteuffel a mis une contribution de 25 millions de florins sur la ville.

— Oui, je sais cela, dit Frédéric, et c'est une charge bien lourde pour une pauvre cité qui compte tout au plus 40,000 habitants.

— Bon ! dit Sturm, vous pouvez dire 72,000.

— Non : de Francfortois réels, il n'en existe que 40,000, les trente-deux autres mille que vous comptez comme habitants de la ville, sont des étrangers.

— Tout cela ne nous regarde pas, dit Sturm, qui commençait à s'impatienter. La statistique porte 72,000, le général Manteuffel a calculé sur 72,000.

— S'il s'est trompé, cependant, dit Frédéric, avec la plus grande douceur, il me semble que c'est à ceux qui sont chargés d'exécuter ses ordres de revenir sur son erreur.

— Cela ne nous regarde pas. On nous a dit 72,000

habitants, c'est 72,000 habitants. On nous a dit 25 millions de florins, c'est 25 millions de florins. Et voilà ce qui se passe. Imaginez-vous que les sénateurs se sont réunis et ont déclaré que l'on pouvait brûler la ville, si l'on voulait, mais qu'ils ne payeraient pas la contribution.

— J'ai assisté à la délibération, dit tranquillement Frédéric; elle s'est faite fort dignement, avec beaucoup de calme et de tristesse.

— Ta ta ta ta, fit Sturm. Le général Manteuffel, en partant, a donné l'ordre au général de Rœder de faire rentrer ces 25 millions de florins-là. De Rœder a fait signifier à la ville de les payer. Le Sénat a beau prendre des délibérations, cela ne nous regarde pas. Rœder est venu me trouver tout à l'heure, et je lui ai dit: «Vous êtes bien jeune, ne vous inquiétez pas de tout cela. J'ai mon chef d'état-major qui est marié à Francfort, il connaît la ville sur le bout de son doigt, la fortune de chacun par livres, sous et deniers. Il nous indiquera les maisons des vingt-cinq millionnaires...» Il y a bien vingt-cinq millionnaires, n'est-ce pas, à Francfort?

— Il y a plus que cela, répondit Frédéric.

— Eh bien, nous commencerons par visiter la caisse de ceux-là. Et ce qui restera, nous le ferons payer aux autres.

— Alors, vous avez compté sur moi, demanda Frédéric avec un léger tremblement dans la voix, pour vous dénoncer ceux que vous aviez à piller?

— J'ai pensé que vous ne feriez aucune difficulté de nous donner vingt-cinq noms et vingt-cinq adresses de maisons. Mettez-vous là, mon cher, et écrivez :

Frédéric s'assit, prit la plume et écrivit :

« Mon honneur s'oppose à ce que je me fasse le dénonciateur de mes concitoyens; je prie donc les honorables généraux de Rœder et Sturm de s'adresser pour les renseignements qu'ils désirent à un autre que moi.

» Francfort, 22 juillet 1866. »

Et il signa : FRÉDÉRIC, baron DE BELOW.

Puis, se levant et saluant profondément le général, il lui mit le papier entre les mains.

— Eh bien, qu'est-ce que cela ? demanda celui-ci.

— Lisez, mon général, dit Frédéric.

Le général lut et jeta un regard de travers à son chef d'état-major.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est ainsi qu'on me répond quand je prie. Nous verrons comment on me répondra quand j'ordonne. Mettez-vous là et écrivez.

— Je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit, quand je crois avoir parlé selon l'honneur de mon nom et la dignité de ma personne. Le roi m'a placé près de vous, comme chef d'état-major et non comme procureur fiscal. Ordonnez-moi d'enlever une position, je l'enlèverai; ordonnez-moi de changer sur une batterie de canons, je chargerai; mais là se bornent vis-à-vis de vous mes devoirs d'obéissance !

— J'ai promis au général de Rœder de lui donner

une liste des riches banquiers de Francfort et de leurs maisons, je lui ai dit que c'était vous qui me donneriez cette liste, il doit l'envoyer chercher dans une heure. Que voulez-vous que je réponde ?

— Vous lui répondrez, mon général, que j'ai refusé de vous la donner.

Sturm se croisa les bras, et, s'avançant vers Frédéric :

— Et vous croyez, vous, baron, que je permettrai à un homme sous mes ordres de me refuser quelque chose?

— Je crois que vous réfléchirez que vous me demandez une chose non-seulement injuste, mais déshonorante, et que vous me saurez gré de vous avoir refusé. Laissez-moi partir, général, et faites appeler à ma place un homme de police : celui-là ne saura rien vous refuser, car vous ne demanderez rien qui ne soit dans ses attributions.

— Monsieur le baron, répondit Sturm, j'envoyais au roi un bon serviteur pour lequel je demandais une récompense, je ne saurais faire récompenser un homme dont j'ai à me plaindre. Rendez-moi la lettre pour Sa Majesté.

Frédéric tira la lettre de sa poitrine et la jeta dédaigneusement sur le bureau.

Le visage du général s'empourpra, les taches qui le couvraient apparurent livides, son œil jeta une flamme.

— J'écrirai au roi, s'écria Sturm furieux, et il saura comment il est servi par ses officiers.

— Écrivez de votre côté, monsieur, je lui écrirai du mien, répondit Frédéric, et il saura comment il est déshonoré par ses généraux.

Sturm bondit et, en bondissant, saisit sa cravache.

— Je crois que vous avez dit déshonoré, monsieur! fit-il; vous ne répéterez pas le mot, j'espère ?

— Déshonoré ! répéta froidement Frédéric.

Sturm poussa un cri de rage, éleva sa cravache sur le jeune officier; mais, en voyant le calme de Frédéric, il la laissa retomber.

— Qui menace frappe, monsieur, répondit Frédéric, c'est donc comme si vous m'aviez frappé.

Il alla à la table où il avait déjà écrit, et, d'une main ferme, il traça quelques lignes.

Puis il ouvrit la porte de l'antichambre, et, appelant les officiers qui étaient là :

— Messieurs, dit-il, je confie ce papier à votre loyauté. Lisez tout haut ce qu'il contient :

« Je donne ma démission de chef d'état-major du général Sturm et d'officier dans l'armée prussienne.

» Ce jourd'hui, 22 juillet 1866, midi 25 minutes.

» FRÉDÉRIC DE BELOW. »

— Que veut dire cela ? demanda Sturm.

— Cela veut dire, reprit Frédéric, que, depuis deux minutes déjà, je ne suis plus au service de Sa Majesté ni au vôtre, et que vous m'avez insulté. — Messieurs, cet homme vient de lever sur moi la cravache qu'il tient à la main. — Et, comme vous m'avez in-

sulté, vous me rendrez raison. — Gardez ma démission, messieurs, et soyez témoins que je suis libre de tout devoir militaire au moment où je dis à monsieur qu'il n'est plus mon chef, et que, par conséquent, je ne suis plus son inférieur. — Monsieur, vous m'avez fait une injure mortelle, je vous tuerai ou vous me tuerez.

Sturm éclata de rire.

— Vous donnez votre démission, dit-il; eh bien, moi, je ne l'accepte pas. Aux arrêts, monsieur, dit-il en frappant du pied et en marchant sur Frédéric. Aux arrêts, pour quinze jours!

— Vous n'avez plus d'ordre à me donner, monsieur. Je ne m'y rendrai pas.

Sturm frappa du pied et fit encore un pas pour se rapprocher de Frédéric.

— Aux arrêts, répéta-t-il.

Frédéric détacha ses épaulettes et se contenta de répondre :

— Il est midi trente-cinq minutes, monsieur; depuis dix minutes, vous n'avez plus le droit de me parler ainsi.

Sturm, exaspéré, livide, l'écume à la bouche, leva pour la seconde fois sa cravache sur le major; mais, cette fois, il la lui laissa retomber sur la joue et sur l'épaule.

Frédéric, qui s'était contenu jusque-là, jeta un cri de rage, fit un bond en arrière, et tira son épée.

— C'est bien, monsieur, vous n'irez pas aux arrêts, dit Sturm; mais vous passerez devant un conseil de

guerre. — Ah ! l'imbécile ! ajouta-t-il en éclatant de rire, qui aime mieux être fusillé que de donner vingt-cinq adresses.

A cet impudent éclat de rire du général, Frédéric perdit complétement la tête et se jeta sur lui ; mais il trouva sur sa route les trois ou quatre officiers qu'il avait appelés, qui lui dirent à voix basse :

— Sauvez-vous, nous le calmerons.

— Et moi, messieurs, dit Frédéric, me calmerez-vous, moi qu'il a frappé ?

— Nous vous donnons notre parole d'honneur, que nous n'avons pas vu le coup, dirent les officiers.

— Mais, moi, je l'ai senti. Et, comme, moi aussi, j'ai donné ma parole d'honneur que l'un de nous deux mourrait, il faut que l'un de nous deux meure.—Adieu, messieurs !

Deux officiers voulurent suivre Frédéric en lui faisant des observations.

—Tempêtes et tonnerres ! messieurs; dit le général, que personne ne sorte, excepté cet insensé, que le grand prévôt saura bien trouver partout où il sera.

Les jeunes gens s'arrêtèrent la tête basse. Frédéric s'élança hors du cabinet.

La première personne qu'il rencontra dans les escaliers fut la vieille baronne de Bering.

— Eh ! monsieur, que faites-vous donc ainsi l'épée à la main ? lui demanda-t-elle.

— Ah ! c'est vrai, madame, dit il.

Et il remit l'épée au fourreau.

Puis il courut à la chambre de sa femme, l'embrassa, la serrant violemment contre son cœur; puis il embrassa l'enfant, le tirant de son berceau, l'élevant à la hauteur de sa tête et le regardant jusqu'à ce que les larmes l'empêchassent de voir ; enfin, le mettant sur la poitrine de sa mère, il les prit tous deux dans ses bras, les unit tous deux dans un même baiser, et bondit hors de la chambre.

Cinq minutes après, la détonation d'un coup de pistolet fit tressaillir toute la maison.

Celui qui était le plus à même d'entendre fut Bénédict, qui était entré chez Hélène; c'était celui qui, dans la prévision vague du danger, avait eu le plus de crainte.

A ce bruit, Karl ouvrit les yeux et prononça le nom de Frédéric. On eût dit que, plus près que les autres de la mort, il avait reçu d'elle la communication de ce qui venait de se passer.

Bénédict répondit au nom de Frédéric par un cri de terreur, car il ne pouvait oublier la prédiction fatale qu'il venait de lui faire, et, s'élançant hors de la chambre, traversa le palier, poussa la porte de Frédéric : elle était fermée en dedans.

Bénédict l'enfonça d'un coup de pied.

Frédéric était étendu sur le plancher, sa main tenait encore le pistolet avec lequel il venait de se tuer.

Il en avait appuyé le canon sur la tempe droite, et il avait fait feu.

Sur la table était un papier écrit de sa main.

Il contenait ces mots :

« Frappé au visage par le général Sturm, qui a refusé de me donner satisfaction, je n'ai pas voulu mourir déshonoré : mon dernier désir est que ma femme, en habit de veuve, parte ce soir pour Berlin et aille demander à Sa Majesté la reine la remise de cette contribution de vingt-cinq millions de florins que la ville, je l'affirme sur mon honneur, est incapable de payer. Ce sera pour ma veuve un adoucissement à la douleur que lui causera ma mort, que de penser qu'elle a contribué à sauver sa ville natale de la ruine et de la désolation.

» Je lègue à mon ami Bénédict le soin de ma vengeance.

» Frédéric, baron de Below. »

Bénédict achevait de lire ce papier lorsqu'il entendit un cri douloureux derrière lui. Il se retourna et n'eut que le temps d'étendre les bras pour y recevoir madame de Below.

La jeune femme, en entendant le coup de pistolet, en se rappelant l'agitation et les larmes de Frédéric en l'embrassant, agitation et larmes qu'elle avait mises d'abord sur le compte de son départ, avait été frappée d'un éclair de terreur. Le bruit de la détonation lui avait paru venir de la chambre de son mari. Elle était sortie de la sienne, avait monté un étage et avait vu, de la porte, spectacle terrible ! son Frédéric étendu dans son sang.

Bénédict la laissa glisser doucement entre ses bras

jusqu'a ce qu'elle tombât à genoux près du cadavre de son mari; puis, comme il apercevait la vieille baronne de Beling, qui, elle aussi montait au bruit, il laissa la mère et la fille près du corps inanimé de son ami, emportant avec lui le testament de mort.

A la porte de sa chambre, il trouva Hélène inquiète.

— C'était Karl qui devait mourir, lui dit-il, et c'est Frédéric qu'il faut pleurer! Mais faites attention que la moindre émotion peut tuer Karl; vous êtes forte, Frédéric est votre beau-frère seulement, pas de larmes. Pleurez-le du cœur, et que Karl ne sache pas que son ami est mort.

Hélène devint pâle comme sa robe; elle mit la main sur son cœur et pencha sa tête sur l'épaule de Bénédict.

— Ainsi?... dit-elle.

— Frédéric vient de se tuer, répondit Bénédict; allez lui donner le dernier baiser qu'une sœur doit à son frère. Puis revenez près de Karl et ne vous inquiétez plus de rien. Votre sœur a une mission à accomplir, elle l'accomplira; je me charge, moi, de tout le reste. Je vais près de Karl pour qu'il ne soit pas seul pendant les dix minutes que je vous donne pour pleurer avec votre sœur et votre mère.

Bénédict avait, dans certains moments, une solennité dans la voix et une fermeté dans la parole qui ne permettaient pas qu'on lui désobéît.

Hélène monta l'escalier toute tremblante et les ge-

noux fléchissants, tandis que Bénédict reprenait sa place auprès de Karl.

Karl allait de mieux en mieux ; il avait les yeux ouverts, il salua Bénédict du sourire et de la main.

## XXXIX

### La veuve

Lorsqu'Hélène rentra dans la chambre de Karl, Bénédict put voir d'un coup d'œil la puissance qu'elle avait exercée sur elle-même : elle était pâle, ses yeux étaient rougis, mais pas une larme n'en sortait. Sa voix était calme et son sourire écartait toute idée du fatal événement qui venait de mettre en deuil toute la maison.

En la voyant paraître, Bénédict fit un signe d'adieu à Karl, serra la main d'Hélène et sortit.

Arrivé sur le palier, Bénédict hésita pour savoir s'il devait d'abord faire une visite au général Sturm, ou bien communiquer à Emma l'article du testament de son mari qui lui était relatif.

Après avoir réfléchi un instant, il pensa que la distraction la plus efficace d'une grande douleur est un grand devoir à remplir.

En conséquence, il jugea qu'il devait commencer par communiquer à Emma la volonté dernière de son mari.

Il monta l'étage qui le séparait de la chambre de Frédéric et, du seuil de la porte, jeta un coup d'œil, dans cette chambre.

Emma, les yeux au ciel et pleurant, tenait son mari couché sur ses genoux à peu près comme la madone de Michel-Ange qu'on nomme *la Pieta*, garde son fils Jésus couché sur les siens.

La vieille baronne se tenait debout, contemplant le spectacle douloureux de sa fille pleurant à vingt ans un époux mort à trente.

Il resta un instant immobile et muet.

Puis, de sa voix sonore :

— Emma, ma sœur, dit-il, votre mari en mourant vous a imposé un pieux devoir que vous allez accomplir sans retard, car le désir des morts est sacré.

Emma tourna la tête et dirigea vers lui ses yeux incertains.

— Que me dites-vous ? fit-elle. Je ne comprends pas.

— Vous allez me comprendre, reprit Bénédict en présentant à Emma les quelques lignes écrites par Frédéric avant de mourir.

Emma saisit si vivement le papier, qu'elle le lui arracha des mains.

— Il a donc écrit quelque chose ? il a donc pensé à moi ? s'écria-t-elle.

Et elle lut :

— Oh ! oui, oui ! Martyr de ton honneur, murmura-t-elle après avoir achevé, oui, je t'obéirai ! Oui, toi

qui as été bon pendant ta vie, je t'aiderai à être grand après ta mort. — Ma mère ! des vêtements noirs, des voiles de deuil, je pars pour Berlin.

La vieille baronne secoua la tête, elle croyait que sa fille devenait folle.

— Oh ! ce misérable Sturm ! ajouta Emma ; le pauvre Frédéric me le disait bien dans ses lettres, qu'il lui arriverait malheur avec cet homme.

— Cher Bénédict, ajouta-t-elle en tendant la main à l'ami de son mari, c'est vous qu'il a chargé de sa vengeance, sa vengeance est en bonnes mains, j'en remercie Dieu.

Puis, comme sa grand'mère la regardait d'un œil étonné, elle lui dit :

— Ah ! mon excellente mère, oui, je pars pour Berlin. Mon mari veut, pendant que sa blessure saigne encore, avant que sa tombe soit fermée, il veut que j'aille, tout en larmes, demander à la reine Augusta, auguste par le rang, auguste par le nom, la grâce de notre ville, et ainsi, sans doute, il espère qu'une victime aura suffi pour la racheter.

Puis, baisant son mari au front :

— A bientôt, cher, attends-moi sur le lit mortuaire où tu t'es couché avant l'heure ; je vais où tu me prescris d'aller; je réussirai, car tu seras avec moi. — Ma mère! donnez-moi des vêtements noirs et des voiles de deuil.

Elle posa doucement la tête de son mari sur le canapé où elle était assise elle-même, se leva, et, d'un pas lent

mesuré, automatique comme celui des gens dont le cœur bat non plus dans leur poitrine, mais dans la poitrine d'un autre, elle descendit l'escalier, suivie de sa mère et entra dans son appartement, laissant à Bénédict la garde de son mari.

Bénédict avait eu raison :

La douleur d'Emma demeurait certes aussi profonde, mais la conscience d'un grand acte à accomplir lui donnait des forces contre cette douleur.

A coup sûr, si Frédéric ne lui eût laissé cette suprême mission, elle n'aurait pas eu l'idée de lutter. Les yeux au ciel et sur le corps de son mari, elle eût pleuré longuement, pleuré toujours. Maintenant, au contraire, un certain roidissement, dont elle ne se rendait pas compte elle-même, s'opérait dans toute sa personne. Les larmes coulaient sur ses joues; mais, au lieu de se livrer à la douleur avec complaisance, elle semblait ignorer qu'elle pleurât.

Les habits du deuil de sa mère étaient encore là. On se rappelle qu'elle avait attendu la fin de ce deuil pour épouser Frédéric. Au bout d'un an de mariage, elle reprenait le deuil qu'elle avait quitté.

Celui qu'elle allait revêtir devait durer tout le reste de sa vie.

Tout en s'habillant, elle adressait à sa mère, avec l'ardeur de la fièvre, ses recommandations, dont pas une ne serait sortie de sa bouche si elle fût restée à Francfort. Elle lui expliquait comment elle voulait que Frédéric, revêtu de son grand uniforme, fût couché sur un

lit de parade où tous ses amis pourraient le visiter. Elle calculait qu'il lui fallait une nuit pour arriver à Berlin, un jour pour arriver près de la reine ; douze autres heures pour revenir à Francfort. C'étaient donc quarante-huit heures d'absence, quarante-huit heures qu'elle allait passer loin de ce cher cadavre, près duquel elle reviendrait avec la même ardeur que s'il était vivant. Alors, elle lui raconterait tout ce qu'elle avait fait; et, comme elle ne doutait pas de réussir, puisque Frédéric lui avait dit que son esprit serait avec elle, Frédéric serait content d'elle et reposerait tranquillement dans son tombeau.

Elle se faisait mettre au courant par sa mère et même par Hans de tout ce qui se passait à Francfort, de tout ce qu'avait eu à souffrir la pauvre ville, de toutes les exactions dont elle avait été victime, de toutes les contributions qui lui avaient été imposées, tant en argent qu'en nature. Elle se faisait raconter les détails de la mort de Fischer; quant à ceux de la mort de son mari, elle ne les oubliera pas; contre le misérable qui l'avait frappé, contre ce Sturm qui était cause de sa mort, elle ne disait rien. — Frédéric n'avait-il pas légué sa vengeance à Bénédict, et n'était-elle pas sûre qu'il serait vengé ?

Elle hâtait sa toilette, elle regardait l'heure, elle demandait celle du départ du chemin de fer. Il semblait qu'elle eût reçu une mission céleste, parce qu'elle l'avait reçue des mains de l'ange de la mort.

Lorsqu'elle fut complétement habillée, elle monta à

cette chambre où il lui semblait que Frédéric l'attendait. Tout mort qu'il était, une communication s'établissait entre eux.

Frédéric lui demandait :

— Es-tu prête à faire ce que j'ai ordonné ? Pars-tu?

Et elle répondait :

— Regarde, me voici toute vêtue de noir, je pars.

Elle retrouva Bénédict près de son ami.

Bénédict fut étonné, en la voyant, de la puissance de sa volonté. Emma lui faisait comprendre les Lucrèce et les Cornélie de l'antiquité.

Son pas était ferme ; ses poings raidis et ses sourcils froncés indiquaient la victoire de sa volonté, non pas sur la douleur, mais sur la faiblesse.

Elle souffrait autant ; seulement, elle était plus forte.

Elle prit sur le bureau de son mari des ciseaux, coupa une boucle de ses cheveux, l'enferma dans un papier, et mit ce papier dans sa poitrine.

Elle renouvela à Bénédict les recommandations qu'elle avait faites à sa mère, rappela elle-même qu'il était temps de se rendre au chemin de fer, et dit à Bénédict :

— Frère, vous deviez l'y conduire, c'est moi que vous conduirez à sa place, Dieu l'a voulu ainsi ; la main de Dieu est parfois bien lourde; mais elle est toujours sacrée ! Donnez-moi le bras et partons.

Sur l'escalier, elle rencontra sa mère : par un enchaînement naturel des pensées du cœur, sa mère lui fit souvenir de son enfant. Elle entra encore dans l'ap-

partement pour embrasser l'orphelin et en sortit en essuyant une larme, et, comme madame de Beling lui demandait en l'embrassant :

— Ne vas-tu pas dire adieu à ta sœur Hélène ?

Elle répondit:

— Ma sœur Hélène a ses pleurs comme j'ai les miens.

Et elle continua son chemin.

Arrivée devant la porte de l'appartement de Sturm, elle s'arrêta un instant ; son œil, en regardant cette porte, prit une expression sombre, son sein se souleva, ses dents se serrèrent, et, d'un geste terrible, mais sans dire un mot, elle montra cette porte à Bénédict, ou plutôt lui désigna celui qui était caché derrière.

— Soyez tranquille, dit Bénédict, c'est juré !

La voiture de Lenhart était à la porte, ils y montèrent tous deux, et ce véhicule les conduisit à la gare de Berlin.

Madame de Below s'inquiéta un instant d'avoir à traverser sans aucune permission, sans passe-port, la Hesse, les États de Thuringe et la Prusse, mais il lui semblait que le deuil dont elle était vêtue et la mission qu'elle allait remplir devaient lui ouvrir toutes les barrières.

Elle demanda à quelle heure elle serait à Berlin.

On lui répondit qu'à moins d'obstacles imprévus, elle y serait à neuf heures du matin.

Elle était sûre que l'audience qu'elle allait demander ne se ferait pas attendre, étant connue du chambellan

et venant au nom de son mari, qui était connu du roi.

Son dernier mot à Bénédict, en l'embrassant comme elle eût embrassé un frère, fut celui-ci:

—Vous ne le quitterez point, n'est-ce pas?

En rentrant à la maison, Bénédict frappa à la porte de l'appartement du général Sturm.

Le général était sorti. Bénédict pria qu'on vînt le prévenir aussitôt qu'il serait rentré; puis il monta droit à la chambre de Frédéric; la vieille grand'mère, la bonne madame de Beling priait seule, à genoux près du corps.

Il s'approcha d'elle et lui baisa respectueusement la main.

—Madame, lui dit-il, nous devons, n'est-ce pas? suivre en tous points les désirs de madame votre fille. Son mari, a-t-elle dit, doit être couché sur un lit de parade, et tous ses amis prévenus de sa mort, afin qu'ils puissent lui dire un dernier adieu. Jetons son manteau militaire sur le premier lit venu, attachons-lui ses croix sur la poitrine, ouvrons les portes de sa chambre à deux battants, et nous aurons rempli les intentions de sa veuve. Quant aux invitations de venir le voir, je me charge de les faire passer. Maintenant, madame, faites préparer le lit, faites-le couvrir de son manteau, je porterai moi-même le corps de mon ami.

La vieille baronne de Beling se leva, salua Bénédict en lui disant qu'elle allait faire ce qu'il lui avait demandé, et sortit en promettant à celui-ci de lui envoyer Hans, dont il avait besoin.

Hans monta, en effet, cinq minutes après que madame de Beling eut disparu : ce fut alors seulement que Bénédict étudia la blessure, à peine visible : la balle était entrée dans la tempe, avait brisé le crâne, mais n'était pas ressortie de l'autre côté de la tempe.

La mort avait été instantanée, de sorte que peu de sang avait été répandu. La digne qui le traçait ne descendait pas jusqu'au col de son habit.

Bénédict et Hans n'eurent donc qu'à laver la plaie avec une éponge et à faire repasser les cheveux par-dessus pour la recouvrir. Si ce n'eût été sa pâleur, on eût pu le croire endormi et vivant.

Bénédict et Hans le descendirent habillé comme il était dans sa chambre du premier étage. Ils trouvèrent le lit couvert du grand manteau militaire, et le couchèrent dessus.

Puis, chargeant la baronne de Beling de ranger autour de la couche mortuaire des cierges qui devaient y brûler, il remonta chez Frédéric et écrivit les quatre billets suivants :

« Le baron Frédéric de Below vient de se brûler la cervelle à la suite d'une insulte qu'il a reçue du général Sturm, lequel a refusé de lui rendre raison. Il est exposé au premier étage de la maison de Chandroz. Ses amis sont invités à y venir faire leur dernière visite.

» Son exécuteur testamentaire,

» BÉNÉDICT TURPIN.

» *P.-S.* — Vous êtes prié de répandre la nouvelle

de cette mort le plus promptement et le plus publiquement possible. »

Cela fait, il se fit donner par Hans les noms des quatre amis qui visitaient le plus habituellement Frédéric, mit leurs différentes adresses sur les quatre lettres, et les fit porter. Puis, comme on vint lui annoncer que le général Sturm venait de rentrer chez lui, il descendit et fit donner son nom.

Le général Sturm n'avait jamais entendu prononcer le nom de Bénédict Turpin : il ordonna d'introduire celui-ci dans son cabinet, où étaient la plupart des jeunes officiers qui avaient assisté à la fin de sa querelle avec Frédéric.

Quoique le général Sturm ne fût aucunement informé des suites de cette querelle, étant sorti de la maison presque au moment où Frédéric remontait chez lui, son visage conservait encore les traces de la colère dans laquelle il s'était mis.

Introduit dans le cabinet, Bénédict s'approcha gracieusement du général.

— Monsieur, lui dit-il, peut-être ignorez-vous qu'à la suite de l'affaire que vous avez eue avec lui, et de l'insulte qu'il a reçue de vous, mon ami Frédéric de Below, voyant que vous lui refusiez la satisfaction à laquelle il avait droit..., s'est brûlé la cervelle.

Le général fit un mouvement.

Les jeunes officiers se regardèrent.

— Il a laissé, continua Bénédict, ses dernières vo-

lontés écrites sur ce papier. Je vais vous les lire.

Si impassible que fût le général Sturm, il fut pris, à ces paroles de Bénédict, d'une espèce de tremblement nerveux qui le força à s'asseoir.

Bénédict tira un papier de sa poche et lut de sa voix la plus calme et la plus courtoise.

« Frappé au visage par le général Sturm qui a refusé de me donner satisfaction, je n'ai pas voulu vivre déshonoré. »

— Vous entendez, monsieur, n'est-ce pas ? dit Bénédict.

Le général fit signe de la tête que oui. Les jeunes officiers se serrèrent les uns contre les autres.

« Mon dernier désir est que ma femme, en habit de veuve, parte ce soir pour Berlin, et qu'elle aille demander à Sa Majesté la reine la remise de cette contribution de vingt-cinq millions de florins que la ville, je l'affirme sur mon honneur, est incapable de payer. Ce sera pour ma veuve un adoucissement à la douleur que lui causera ma mort, que de penser qu'elle a sauvé sa ville natale de la ruine et de la désolation. »

— J'ai l'honneur de vous prévenir, monsieur, ajouta Bénédict Turpin, qu'en exécution des ordres de son mari, je viens de conduire madame de Below au chemin de fer de Berlin.

Le général Sturm se leva.

— Attendez, monsieur, dit Bénédict, il me reste

une dernière ligne à vous lire, et comme vous allez le voir, elle n'est pas sans importance.

« Je lègue à mon ami Bénédict le soin de ma vengeance. »

— Que veut dire ceci, monsieur? demanda le général.

Pas un souffle ne sortait de la bouche des jeunes officiers.

— Cela veut dire, monsieur, reprit Bénédict en saluant, que, dès que j'en aurai fini avec les soins que j'ai à remplir près de la malheureuse famille de Chandroz, je viendrai vous demander quel est votre heure et quelles sont vos armes, pour remplir, en vous tuant, les dernières intentions de mon ami Frédéric.

Et Bénédict, saluant le général, puis les jeunes officiers, comme il l'eût fait en quittant le salon le plus amical, sortit avant que ni les uns ni les autres fussent revenus de leur surprise.

## XL

### Le bourgmestre

Deux choses avaient particulièrement frappé Sturm, dans le court testament laissé par Frédéric.

D'abord le legs de vengeance fait à Bénédict; mais, il faut rendre justice à qui de droit, c'était ce qui l'inquiétait le moins.

Sturm, enfant de ses œuvres, de petite noblesse, ayant commencé par les grades inférieurs, avait, la force de courage, nous dirions presque de férocité, gagné, dans la guerre de 1848, contre Bade, contre la Saxe, dans celle du Sleswig-Holstein, et dans la dernière guerre, tous ses grades jusqu'à celui de général de brigade. Il n'avait point été tellement troublé par la présence de Bénédict et par la courtoise menace que celui-ci lui avait faite, qu'il ne pût reconnaître dans le jeune homme un homme du monde et même un homme élégant.

Or, il y a cette malheureuse erreur répandue parmi tous les militaires, que l'on n'est généralement brave que sous l'uniforme, et qu'il faut avoir vu la mort de près pour n'avoir pas peur de la mort.

Nous savons que, sous ce dernier rapport, Bénédict n'avait rien à envier aux soldats les plus braves. Sous quelque aspect que se présentât la mort, que ce fût à la pointe de la baïonnette, par la griffe d'un tigre, par la trompe d'un éléphant, par la morsure d'un serpent venimeux, c'est toujours la mort, c'est-à-dire l'adieu au soleil, à la vie, à l'amour, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est grand, à tout ce qui fait battre le cœur, enfin, pour entrer dans ce sombre mystère qu'on appelle le sépulcre: Puis Sturm ne comprenait pas la menace réelle, car il la comprenait avec son tempérament et son caractère, Sturm ne comprenait la menace réelle qu'avec de grands cris, de grands gestes, des menaces, des jurons.

Or, l'extrême politesse de Bénédict ne lui présentait pas l'idée d'un danger bien sérieux; il se figurait, comme tous les esprits vulgaires, que quiconque met dans un duel les formes polies des relations ordinaires de la vie, est un homme qui se réserve, par sa politesse même, une voie de retraite.

En outre, nous l'avons dit, Sturm était brave jusqu'à la témérité, adroit à tous les exercices du corps : on le savait de première force sur toutes les armes, à l'épée surtout. Ce n'était donc pas, comme nous l'avons dit, ce legs fait par Frédéric à Bénédict qui l'inquiétait le plus.

Mais il était dit dans ce court testament que Madame de Below partait pour Berlin et allait demander à la reine la remise de la contribution imposée à Francfort.

Or, cette contribution imposée par le général Manteuffel avait été pour son recouvrement remise aux soins des généraux de Rœder et Sturm.

Si, par une cause quelconque venant du roi ou de la reine, cette contribution n'était point payée, la mauvaise humeur du général en chef pouvait retomber sur ses subordonnés.

Il fallait donc, coûte que coûte, que cette contribution rentrât avant que madame de Below en obtînt la remise.

Laissant donc de côté toute préoccupation, même celle de la mort de Frédéric, Sturm courut chez le général de Rœder pour lui raconter ce qui se passait.

Il trouva de Rœder déjà furieux de la décision du Sénat qui laissait l'autorité militaire libre de piller et de bombarder la ville, mais qui déclarait que la ville ne payerait pas. Sur un premier refus fait par le bourgmestre, on l'avait intimidé et forcé de payer à la ville la première contribution de 6 ou 7 millions de florins.

De Rœder fut d'avis que les moyens qui avaient été employés une première fois devaient être employés à la seconde. Il prit une plume et écrivit :

*A MM. Fellner et Müller, bourgmestres de Francfort et mandataires du gouvernement.*

« Je vous prie de faire en sorte de me procurer pour demain matin, pour dix heures au plus tard, une liste nominative de tous les membres du Sénat, de la représentation permanente, et de l'Assemblée législative, avec leurs adresses et l'indication de ceux d'entre eux qui possèdent des maisons.

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» DE ROEDER.

» P.-S. — Des balances destinées à peser l'or attendront, chez le général de Rœder, la réponse de MM. les bourgmestres. »

Puis il appela un soldat de planton pour faire porter cette dépêche chez Fellner. C'était toujours à Fellner qu'on s'adressait comme au premier bourgmestre.

Fellner n'était pas chez lui: il était une des quatre personnes désignées par Hans comme les meil-

leurs amis du baron. Il venait de recevoir à l'instant même la lettre qui lui annonçait que Frédéric de Below s'était brûlé la cervelle, et, se représentant l'état dans lequel, après un pareil malheur, devait être sa filleule Emma, il avait couru à l'instant même à la maison Chandroz, tout en disant sur sa route, à ceux de ses amis qu'il rencontrait, et comme la chose lui avait été recommandée par la lettre d'avis :

— Le baron Frédéric de Below, insulté par le général Sturm, qui n'a pas voulu lui rendre raison, vient de se brûler la cervelle.

On sait, sans pouvoir le comprendre, avec quelle rapidité les nouvelles fatales se répandent. Celle-ci, en un instant, éclata sur tous les points de la ville. Il en résulta que la chambre mortuaire de Frédéric était déjà pleine des premiers citoyens de la ville, qui n'avaient pas pu croire à ce bruit, et qui venaient s'assurer de la vérité par leurs propres yeux.

Étonné de ne point voir Emma au chevet de son mari, Fellner descendit chez la vieille baronne, et, là, sans savoir ce qu'elle y était allée faire, il apprit le départ de la veuve pour Berlin.

Sa première idée, celle qui devait lui venir, fut qu'elle était allée demander justice du général Sturm.

Comme il était dans la chambre mortuaire, parlant de cet incompréhensible événement, son beau-frère, le conseiller Kugler, se précipita dans l'appartement, la lettre du général de Rœder à la main.

Comme le messager lui en avait expliqué l'impor-

tance, il l'avait décachetée et n'avait pas voulu perdre un instant pour la porter à la connaissance de son beau-frère.

Cette lettre ne lui apprenait rien de nouveau, puisque les 25 millions étaient décrétés depuis trois jours; seulement, elle le mettait en demeure de dénoncer ses concitoyens, dénonciation devant laquelle Frédéric avait reculé jusque dans la mort.

Le bourgmestre, après avoir lu la lettre du général de Rœder, resta un instant pensif croisant ses mains l'une sur l'autre et regardant Frédéric.

Après quelques secondes de contemplation, il s'inclina vers lui, l'embrassa au front et lui dit tout bas :

— Tu vois qu'il n'y a pas que le soldat qui sache mourir !

Puis il regarda dans sa main, et, frappant avec deux doigts la place fatale où était dessinée l'étoile :

— C'était écrit, dit-il, et nul homme ne peut échapper à sa destinée.

Alors, il descendit à pas lents, traversa la ville la tête basse, rentra chez lui, monta à son cabinet et ferma la porte en dedans. Une partie de la soirée, il écrivit; l'heure du souper arriva.

Les soupers sont un repas important en Allemagne : c'est le repas gai, c'est celui qui, dans cette ville toute de commerce, rallie le commerçant à sa famille; le dîner de deux heures est encore à moitié plongé dans les affaires qu'il interrompt. Mais, à huit heures du soir, chacun a déposé le harnais du travail; les affaires

sont loin, c'est l'heure de l'intimité, du sourire. Au souper, les grands enfants embrassent leurs parents au front, les petits s'asseyent sur leurs genoux, ou viennent bavarder entre leurs jambes. On attend du sommeil qui va venir l'oubli des fatigues de l'esprit, le repos des fatigues du corps.

Rien de tout cela n'existait dans la soirée du 22 juillet pour la famille Fellner. — Le bourgmestre était, comme toujours, tendre pour ses enfants; mais cette tendresse, qui était peut-être plus grande encore ce soir-là que d'habitude, était empreinte d'une mélancolie profonde. Sa femme, qui ne le quittait pas des yeux, ne prononçait pas une seule parole, et essuyait de temps en temps une larme qui perlait dans le coin de son œil. Les jeunes filles se taisaient, voyant la tristesse de leur mère; quant aux enfants, ils babillaient de cette petite voix enfantine qui ressemble au ramage des oiseaux et qui pour la première fois arrivait au père et à la mère sans les faire sourire.

M. de Kugler était sombre : c'était un de ces esprits vigoureux, un de ces cœurs droits qui dans la route de la vie n'ont jamais cherché ces petits sentiers qui côtoient l'honneur. Sans doute il s'était déjà dit : « A la place de mon beau-frère, voilà ce que je ferais. »

Le souper se termina tard, il semblait qu'on craignît de se quitter. Les enfants avaient fini par s'endormir les uns après les autres sans qu'on appelât leur bonne et sans qu'on leur dît : « Allez, petits, il est temps de vous coucher. »

L'aînée des filles du bourgmestre s'était mise machinalement au piano ; elle avait laissé tomber ses doigts sur les touches, sans avoir l'intention de jouer de l'instrument.

Le son qu'elles rendirent fit tressaillir le bourgmestre.

— Allons, Mina, dit-il, joue-nous la *Dernière Pensée de Weber* ; tu sais combien j'aime ce morceau.

Mina, sans se faire prier, laissa courir ses doigts sur le clavier, et les notes s'élancèrent mélancoliques et pures comme si on égrenait un collier d'or sur un plat de cristal.

Le bourgmestre laissa tomber sa tête dans ses deux mains et écouta cette suave mélodie du musicien poëte, dont la dernière note s'envole comme le souffle suprême d'un ange exilé qui rendrait son dernier soupir sur la terre.

Cette dernière note éteinte, Mina se tut.

M. Fellner se leva et, sans rien dire, alla embrasser Wilhelmine, qui attendait un mot de son père, soit pour recommencer le même air, comme elle le faisait souvent, soit pour jouer *l'Invitation à la Valse*, autre chef-d'œuvre du même auteur.

Mais, sous la lèvre de son père, Mina jeta un petit cri.

— Qu'as-tu, mon père ? Tu pleures !

— Moi ?... fit vivement Fellner. Tu es folle, chère petite.

Et il essaya de sourire.

— Oh ! murmura Mina à demi-voix, tu as beau dire, père: j'ai senti une larme, et tiens, ajouta-t-elle en mettant un doigt sur sa joue, la voilà !

Fellner lui appuya doucement la main sur la bouche.

L'enfant baisa la main qu'elle tenait.

— Mon Dieu ! dit Fellner à voix si basse que Dieu seul put l'entendre, pourquoi les faites-vous si bons, si doux, si aimants ? Je ne pourrai jamais les quitter.

Un souffle en ce moment passa à son oreille.

— Sois homme, Fellner ! lui disait une voix.

Cette voix était celle de son beau-frère.

Il lui prit la main et la serra.

Les deux hommes s'étaient compris.

Onze heures sonnaient. A moins de soirée ou de bal, jamais on ne s'était retiré à pareille heure chez le bourgmestre.

Il embrassa sa femme et ses enfants.

— Mais, dit madame Fellner, tu ne sors pas, je présume ?

— Non, dit Fellner.

— Tu m'embrasses comme si tu allais me quitter.

— Je vais te quitter en effet, dit le bourgmestre en s'efforçant de sourire, mais pas pour longtemps, sois tranquille ; j'ai à travailler avec mon beau-frère.

Madame Fellner regarda avec inquiétude le conseiller, qui fit signe de la tête que c'était vrai.

Enfin, les enfants furent embrassés les uns après les autres.

Fellner conduisit sa femme jusqu'à la porte de sa chambre à coucher.

— Dors, lui dit-il; nous allons aviser, Kugler et moi, au moyen de faire face à la journée de demain.

Et, en effet, elle le suivit des yeux, et elle le vit entrer dans son cabinet, suivi de son beau-frère.

Ce n'était pas pour dormir, mais pour prier que madame Fellner s'était retirée dans sa chambre.

Elle alla droit à un petit oratoire qui formait un des cabinets de sa chambre à coucher. Là était un prie-Dieu et, sur ce prie-Dieu, une Bible.

Elle y chercha longtemps quelque chose qui fût en harmonie avec sa situation, quelque chose qui ressemblât à une prière d'une femme craignant pour son époux.

Mais la Bible est un livre d'Orient. Là, l'époux est un maître ; c'est Salomon avec ses trois cents femmes; c'est David avec ses adultères ; c'est Loth avec ses incestes.

Nulle part, elle ne retrouva cet amour chaste de l'épouse pour l'époux, ces craintes de la femme pour le mari, craintes dans lesquelles il y a toujours quelque chose de la mère. Elle y trouvait les femmes fortes, les Judith, les Jaël, nulle part l'épouse aimante et dévouée.

Alors, elle pensa qu'un livre est un inutile intermédiaire entre l'homme et Dieu; qu'il doit lui parler face à face dans la prière comme Moïse a parlé au Seigneur dans le buisson ardent. — Et alors cette femme

sainte, cette douce mère de famille qui n'avait eu d'autre éloquence que sa façon de dire: « Je t'aime! » à son mari, et « Je vous aime! » à ses enfants; alors cette femme trouva pour parler à Dieu de son mari, et pour lui demander la conservation de jours si précieux à sa famille, des élans que les plus grands poëtes eussent vainement cherchés dans leur cœur. Elle pria longtemps, elle pria ardemment, elle pria jusqu'à ce que la fatigue troublât sa vue et laissât retomber ses bras inertes à ses côtés.

Une espèce de sommeil, qui n'était autre que l'anéantissement d'un corps brisé, s'empara d'elle et ne lui laissa pas même la faculté de se mettre au lit.

Quand elle ouvrit les yeux, les premiers rayons du jour glissaient à travers les vitres de sa fenêtre. C'était l'aube, c'est-à-dire cet instant insaisissable, où une lumière douteuse, qui n'est pas la nuit, qui n'est pas encore le jour, éclaire tous les objets qu'elle grandit d'une façon fantastique.

Elle regarda autour d'elle, se sentit mal à l'aise, refroidie, tourmentée; elle regarda du côté de son lit, son mari n'était pas rentré.

Elle se leva d'un bond, mais dans la disposition d'esprit où elle était, tout semblait tourner autour d'elle. Il était possible que son mari travaillât encore; mais il était possible aussi qu'il se fût trouvé mal, ou que, comme elle, il eût cédé au sommeil. Dans l'un ou l'autre cas, elle devait aller à lui, ou pour l'éveiller ou pour lui porter secours.

Elle marcha en tâtonnant ; sa bougie était éteinte, et, dans l'intérieur de la maison, à peine si un jour gris glissait entre les murailles. Elle atteignit la porte du cabinet de son mari; mais, hésitant à entrer, quoique la clef fût sur la porte, elle frappa doucement.

On ne répondit point.

Elle frappa plus fort. Même silence.

Elle frappa une troisième fois, mais cette fois en posant une main tremblante sur la clef. Et, comme elle vit qu'on ne répondait pas davantage, elle se hasarda à appeler :

— Fellner ! Fellner !

Alors, tremblante et pleine d'angoisse, s'épouvantant elle-même à l'idée de ce qu'elle allait voir, car elle pressentait un effroyable malheur, elle poussa la porte, jeta un cri terrible, et tomba à la renverse.

Entre elle et la fenêtre éclairée par les premiers rayons du soleil se détachait le corps de son mari, suspendu à une corde ; une chaise renversée était sous ses pieds, qui ne touchaient point la terre.

La prédiction de Bénédict s'était accomplie.

Le bourgmestre Fellner s'était pendu !

## XLI

### La reine Augusta

Pendant cette nuit si douloureuse pour la famille Pellner, la baronne de Below voyageait rapidement sur la route de Berlin, où elle arriva vers huit heures du matin.

Dans toute autre circonstance, elle eût écrit à la reine, elle eût demandé une audience et suivi toutes les formalités voulues par l'étiquette.

Mais il n'y avait pas de temps à perdre, le général de Rœder n'avait donné que vingt-quatre heures pour le payement de la contribution. C'était à dix heures du matin que l'échéance arrivait, et la ville, en cas de refus, était menacée de pillage et de bombardement immédiats.

Des affiches placées au coin de toutes les rues annonçaient que, le lendemain, à dix heures, dans l'ancienne salle du Sénat, le général attendrait, avec tout son état-major, le payement de la contribution.

Comme pour peser l'or de Rome se rachetant des Gaulois, des balances seraient prêtes.

Il n'y avait donc pas une minute à perdre.

Aussi, en descendant du wagon, madame de Below prit-elle une voiture et se fit-elle conduire directement

au petit palais. C'était là qu'habitait la reine depuis le commencement de la guerre.

Madame de Below fit demander le chambellan Waals. C'était, comme nous l'avons dit, un ami de son mari; il s'empressa d'accourir, et, en la voyant toute vêtue de noir, il s'écria :

— Grand Dieu ! Frédéric aurait-il été tué ?

— Il n'a pas été tué, mon cher comte, il s'est tué lui-même, répondit la baronne, et j'ai besoin, sans une minute de retard, de voir la reine.

Le chambellan ne souleva aucune difficulté. Il savait combien le roi faisait cas de Frédéric; il savait aussi que la reine connaissait sa veuve. Il s'empressa d'aller solliciter d'elle l'audience que désirait madame de Below.

La reine Augusta est connue par toute l'Allemagne pour sa bonté parfaite, pour son esprit distingué. Aussitôt qu'elle eut appris par son chambellan la présence d'Emma et qu'elle eut su que, toute vêtue de noir, elle venait probablement implorer quelque grâce, elle s'écria :

— Faites-la entrer ! faites-la entrer !

Madame de Below fut prévenue à l'instant même.

En sortant du salon où elle se trouvait, elle vit la porte des appartements royaux ouverte, et sur cette porte la reine Augusta, qui l'attendait. Sans faire un pas de plus, la baronne mit un genou en terre. Elle voulut parler, mais ces mots seuls s'échappèrent de sa bouche :

— O très-chère Majesté!

La reine vint à elle et la releva.

— Que voulez-vous, ma chère baronne? lui dit-elle. Qui vous amène? Pourquoi ce deuil?

— Ce deuil, Majesté, c'est celui d'un homme et d'une ville qui me sont bien chers : c'est celui de mon mari qui est mort, c'est celui de ma ville natale qui agonise.

— Votre mari est mort! Pauvre enfant! je le savais déjà! Waals me l'avait dit. Je doutais encore, mais il a ajouté qu'il s'était tué. Qui a pu le porter à cette extrémité? Quelque injustice qui lui a été faite. Parlez, et nous la réparerons.

— Ce n'est point cela qui m'amène, madame, ce n'est pas moi que mon mari a chargée du soin de sa vengeance; je n'ai donc de ce côté qu'à laisser faire la volonté de Dieu et la sienne; ce qui m'amène, madame, ce sont les cris de désespoir de ma ville natale, dont vos armées, ou plutôt vos généraux, semblent avoir juré la ruine.

— Venez donc, mon enfant, dit la reine; vous me conterez cela plus longuement et surtout plus amicalement.

Elle emmena Emma dans le salon, la fit asseoir près d'elle; mais la jeune femme se laissa glisser du canapé et se trouva de nouveau à genoux devant la reine.

— Vous connaissez Francfort, madame.

— J'y suis allée, il y a un an, dit la reine, et j'y ai été reçue à merveille.

— Que ce bon souvenir vienne en aide à mes paroles! Le général Falkenstein, en arrivant dans la ville, a commencé par mettre sur elle une contribution de sept millions de florins; cette contribution a été payée, plus une contribution à peu près égale en nature. C'était déjà quatorze millions de florins pour une petite ville de 72,000 habitants, dont la moitié sont étrangers à la population, et, par conséquent, ne peuvent participer à l'impôt.

— Et Francfort a payé? demanda la reine.

— Francfort a payé, madame, car c'était encore dans la mesure du possible. Mais est arrivé le général Manteuffel, qui, à son tour, a mis un impôt de 25 millions de florins. Cette fois, obéir est impossible. Une pareille contribution appliquée à 18 millions de sujets, madame, ferait plus de milliards que n'en renferme en numéraire le monde entier. Eh bien, à l'heure qu'il est, le canon est braqué dans la rue et sur les positions qui commandent la ville. Si à dix heures, aujourd'hui, la somme n'est pas payée,—et elle ne le sera pas, madame, c'est impossible,—la ville est bombardée, livrée au pillage, une ville neutre qui n'a pas de murailles, qui n'a pas de portes, qui ne s'est pas défendue, qui ne peut pas se défendre!

— Et comment est-ce vous, mon enfant, demanda la reine, vous, une femme, qui vous êtes chargée de demander justice pour cette ville? Elle a un Sénat!

— Elle ne l'a plus, madame : le Sénat est dissous; deux des sénateurs ont été arrêtés.

— Et ses députés?

— Ils ont été chassés de la salle des séances.

— Ses bourgmestres?

— Il n'osent faire un pas, de crainte d'être fusillés. Dieu m'est témoin, madame, que je ne me suis pas attribué cette importance de venir plaider pour la malheureuse ville. C'est mon mari qui, en mourant, m'a dit : « Va! » et je suis venue.

— Mais que faire? demanda la reine.

— Votre Majesté n'a à recevoir de conseils que de son cœur. Mais, je le répète, si aujourd'hui à dix heures il n'y a pas de contre-ordre du roi, Francfort est perdue.

— Si encore le roi était ici, fit la reine.

— Grâce au télégraphe, Votre Majesté sait qu'il n'y plus de distance. Une dépêche de Votre Majesté au roi, on peut avoir la réponse dans une demi-heure, et dans une autre demi-heure la réponse est transmise à Francfort.

— Vous avez raison, dit la reine Augusta, en allant à un petit bureau chargé de papiers.

Et elle écrivit :

*A Sa Majesté le roi de Prusse Guillaume Ier.*

« Berlin, 23 juillet 1866.

» Sire,

» Je viens humblement et instamment demander la remise de la contribution de 25 millions de florins, imposée arbitrairement à la ville de Francfort, qui a déjà

payé, tant en nature qu'en argent, 14 millions de florins.

» Votre très-humble servante et tendre épouse,

» AUGUSTA.

» P.-S. — Réponse immédiate. »

Elle tendit le papier à Emma, qui lut, baisa la signature et le lui rendit.

La reine sonna aussitôt.

— Appelez-moi M. de Waals, dit-elle.

M. de Waals accourut.

— Portez ce télégramme au télégraphe du palais et attendez la réponse. — Et vous, mon enfant, continua la reine, occupons-nous de vous. Vous devez être brisée, vous devez mourir de faim !

— Oh ! madame, fit la baronne.

La reine sonna de nouveau.

— Apportez mon déjeuner *ici*, dit-elle ; la baronne en prendra sa part.

Emma se leva.

On apporta une collation que la baronne toucha du bout des lèvres.

A chaque bruit de pas, elle tressaillait, croyant entendre M. de Waals. Enfin, des pas précipités se firent entendre, la porte s'ouvrit, M. de Waals parut : il tenait la dépêche à la main.

Emma, oubliant la présence de la reine, se précipita vers le comte ; mais, honteuse de ce mouvement, elle s'arrêta à moitié chemin, et, s'inclinant devant la reine:

— Oh ! pardon, madame, dit-elle.

— Non ! fit la reine, prenez et lisez.

Emma prit la dépêche, l'ouvrit en tremblant; jeta les yeux dessus et jeta un cri de joie.

Elle contenait ces mots :

« Sur la demande de notre épouse bien-aimée, la contribution de 25 millions de florins décrétée par le général Manteuffel est remise à la ville de Francfort.

» GUILLAUME 1er. »

— Eh bien, dit la reine, à qui faut-il transmettre cette dépêche pour qu'elle arrive à temps ? C'est vous qui avez obtenu cette grâce, ma chère enfant, c'est à vous que l'honneur doit en rester. — Il est important que la décision du roi soit connue avant dix heures à Francfort, avez-vous dit. Indiquez la personne à laquelle elle doit être adressée.

— En vérité, madame, je ne sais comment répondre à tant de bontés, dit la baronne à genoux, en baisant les mains de la reine; je sais que, si on l'adressait à qui de droit, on l'adresserait au bourgmestre; mais qui sait si le bourgmestre n'est pas en fuite ou en prison? Je crois que le plus sûr, excusez mon égoïsme, madame, mais, si vous me faites la grâce de me consulter, je demanderais qu'elle fût adressée à madame de Beling, ma grand'mère; à coup sûr, elle ne perdra pas un instant pour la faire parvenir à qui de droit.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, ma chère enfant, dit la reine.

Et elle ajouta :

« Cette grâce a été accordée à la reine Augusta par son auguste époux le roi Guillaume Ier; mais elle a été demandée à la reine par sa fidèle amie, la baronne Frédéric de Below, sa première dame d'honneur.

» AUGUSTA. »

La jeune femme tomba aux genoux de la reine.

La reine la releva, l'embrassa, détacha de son épaule l'ordre de la reine Louise et l'attacha à l'épaule de la baronne.

—Quant à vous, dit-elle, vous avez besoin de quelques heures de repos, et vous ne partirez qu'après les avoir prises.

— Je demande pardon à Votre Majesté, répondit la baronne, mais deux personnes m'attendent, mon mari et mon enfant.

Cependant, comme le chemin de fer ne partait qu'à une heure de l'après-midi, et qu'il n'y avait pas moyen d'avancer ni de retarder l'heure, Emma se résigna à attendre.

La reine ordonna de la soigner comme si elle était déjà dame du palais, lui fit prendre un bain, quelques heures de repos et retenir un wagon pour Francfort.

Pendant ce temps, la ville était dans la consternation. Le général de Rœder, avec tout son état-major, attendait dans la salle du Sénat la contribution demandée; des balances étaient prêtes.

A neuf heures, les artilleurs étaient venus prendre

place auprès des batteries, la mèche allumée à la main.

La terreur la plus profonde régnait par toute la ville ; aux dispositions que les Francfortois voyaient prendre, ils jugeaient qu'il n'y avait pas de grâce à attendre de la part des généraux prussiens.

Toute la population s'était renfermée dans les maisons et attendait avec anxiété que dix heures sonnassent et annonçassent que la ville était condamnée.

Tout à coup, un bruit terrible se répandit : c'est que le bourgmestre, pour ne pas dénoncer ses concitoyens, avait mis fin lui-même à ses jours, qu'il s'était pendu.

A dix heures moins quelques minutes, un homme vêtu de noir sortit de la maison de M. Fellner ; — c'était son beau-frère, M. de Kugler : — il tenait à la main une corde.

Il marcha droit sans parler à personne, sans s'arrêter sur son chemin ; il marcha droit au Rœmer, écarta du bras les sentinelles qui voulaient l'empêcher de passer, et, en entrant dans la salle où trônait le général de Rœder, il s'avança vers les balances, et, jetant dans l'un des plateaux la corde qu'il tenait à la main :

— Voilà, dit-il, la rançon de la ville de Francfort.

— Que veut dire ceci ?... demanda le général de Rœder.

— Ceci veut dire que, plutôt que de vous obéir, le bourgmestre Fellner s'est pendu avec cette corde. Que sa mort retombe sur la tête de ceux qui l'ont causée !

— Mais, répondit brutalement le général de Roeder en continuant de fumer son cigare, il faut cependant que la contribution soit payée.

— A moins, dit tranquillement Bénédict Turpin, qui venait d'entrer, que le roi Guillaume Ier n'en fasse remise à la ville de Francfort.

Et, dépliant la dépêche que venait de recevoir madame de Beling, il la lut tout haut, afin que personne n'en ignorât, au général de Roeder.

— Monsieur, lui dit-il, je vous conseille de porter ces 25 millions de florins aux profits et pertes. — J'ai l'honneur de vous laisser la dépêche comme pièce de comptabilité.

## XLII

### Les deux convois

Deux nouvelles bien différentes se répandirent à la fois dans Francfort : l'une terrible, l'autre joyeuse.

La nouvelle terrible, c'était que le bourgmestre, cet homme si honoré, si honorable, occupant deux des premières places de la petite république qui venait de s'éteindre, celles de sénateur et de bourgmestre; ce père de six enfants, le modèle de toutes les vertus paternelles et conjugales, venait de se pendre plutôt que de livrer à un soldat avide et brutal le secret de la richesse des familles.

L'autre était que, grâce à l'intervention de madame

de Below et à la demande de la reine à son époux, la contribution de 25 millions venait d'être remise à la ville de Francfort.

On comprend qu'on ne s'occupât que de cela par toute la ville. Ce qui excitait encore plus l'étonnement et la curiosité, c'étaient ces deux morts mystérieuses qui étaient survenues presque en même temps.

On se demandait comment Frédéric de Below, à la suite d'une insulte à lui faite par son général, avait eu l'idée, avant de se brûler la cervelle, d'imposer à sa femme ce pieux pèlerinage à Berlin, lui qui n'était pas de la ville, lui qui appartenait corps et âme à l'armée prussienne. Avait-il voulu racheter les terribles violences exercées sur la ville par ses compatriotes? — Puis les jeunes officiers qui avaient assisté à la querelle entre Frédéric et le général, n'avaient point été sans parler et sans dire quelque chose de cette querelle.

Dans ces cœurs jeunes qui n'avaient point encore eu le temps de se racornir au souffle des ambitions, tout sentiment du juste et de l'injuste n'était pas éteint comme dans celui de ces vieux soldats habitués à l'obéissance passive quelque chose qu'on leur eût commandé. Beaucoup souffraient au fond de leur orgueil d'être employés comme exécuteurs d'une vengeance dont la cause se perdait dans les mystérieuses rancunes d'un ministre ancien ambassadeur. Ceux-là se disaient, quand ils se trouvaient dix, vingt, quarante dans la maison, qu'ils faisaient un métier non pas de soldats, mais de garnisaires et de recors.

Ceux-là avaient parlé, et, comme ils étaient loin de donner raison à leur général, ils avaient raconté quelques mots de la querelle qui avait eu lieu en leur présence, et ils avaient à peu près laissé deviner le reste.

Les imprimeurs avaient reçu l'ordre de n'imprimer aucune affiche sans l'autorisation du commandant de place; mais il n'y en avait pas un seul à Francfort qui ne fût prêt à contrevenir à cet ordre, et la preuve, c'est qu'au moment même où le conseiller Kugler jetait, plus pesante que l'épée de Brennus, la corde du bourgmestre dans la balance, mille mains invisibles et inconnues collaient sur les murailles de Francfort les placards suivants :

» Cette nuit, à trois heures du matin, le digne bourgmestre Fellner s'est pendu, martyr de son dévouement à la ville de Francfort. Citoyens, priez pour lui.»

De son côté, Bénédict avait été trouver l'imprimeur du *Journal des Postes*, lequel s'engagea à lui donner dans deux heures deux cents copies du double télégramme de la reine et du roi. Il s'engageait, en outre, pourvu que ces affiches ne fussent pas d'une grandeur excessive, à les faire coller par tous ses colleurs ordinaires, qui risqueraient volontiers ce qu'il y avait à risquer, pour annoncer officiellement cette bonne nouvelle à leurs concitoyens.

On prit le même papier, la même couleur de papier, les mêmes caractères d'imprimerie que ceux qui annonçaient le suicide de M. Fellner.

Deux heures après, en effet, deux cents affiches étaient collées près des premières.

Elles contenaient ces mots :

« Hier, à deux heures de l'après-midi, comme on le sait déjà, le baron de Below s'est brûlé la cervelle à la suite d'une querelle avec le général Sturm, et dans laquelle le général l'avait insulté.

» Les causes de cette querelle ne demeureront un secret que pour ceux qui ne voudront pas le pénétrer.

» Une des clauses du testament ordonnait à madame de Below de partir pour Berlin, et de demander à Sa Majesté la reine Augusta la remise de la contribution de 25 milions de florins, imposée par le général Manteuffel. La baronne prit seulement le temps de mettre ses habits de deuil et partit.

» Nous sommes heureux de communiquer à nos concitoyens le double télégramme qu'elle nous envoie :

« Sire,

» Je viens humblement et instamment demander la » remise de la contribution de 25 millions de florins » imposée arbitrairement à la ville de Francfort, qui a » déjà payé, tant en nature qu'en argent, 14 millions » de florins.

» Votre très-humble servante et tendre épouse.

» AUGUSTA. »

» Le roi répondit télégramme pour télégramme :

» Voici la lettre de Sa Majesté :

« Sur la demande de notre épouse bien-aimée, la » reine Augusta, la contribution de 25 millions de flo- » rins décrétée par le général Manteuffel est remise à » la ville de Francfort.

» GUILLAUME Ier. »

On comprend quels attroupements se formaient devant ces deux affiches. Un instant, le mouvement qui se fit dans toute cette population ressembla à une émeute ; les tambours battirent, les patrouilles s'organisèrent et les citoyens reçurent l'ordre de rester chez eux.

Les rues devinrent désertes. Les canonniers, dont, comme nous l'avons dit, les mèches avaient été allumées à dix heures du matin, demeurèrent mèches allumées près de leurs canons. Cette espèce de menace dura trente heures. Cependant, comme au bout de ce temps les rassemblements ne se renouvelèrent point, comme aucune rixe n'eut lieu, comme aucun coup de feu ne fut tiré, toutes ces dispositions hostiles disparurent du 25 au 26.

Le matin, de nouveaux placards étaient affichés.

Ils contenaient l'avis suivant :

« Demain, 26 juillet, à deux heures de l'après-midi, auront lieu les obsèques de M. le bourgmestre Fellner et du chef d'état-major Frédéric de Below.

» Chaque cortége partira de la maison mortuaire et se réunira au Dôme, où un office commun sera célébré pour les deux martyrs.

» Les familles pensent qu'il ne sera pas besoin d'autre invitation que cet avis, et que la ville de Francfort ne manquera point à son devoir.

» Le deuil du bourgmestre Fellner sera conduit par son beau-frère le conseiller Kugler, et celui du major Frédéric de Below, par M. Bénédict Turpin, son exécuteur testamentaire.»

Nous n'essayerons pas de peindre l'intérieur des deux familles désolées. Madame de Below était arrivée le 24 vers une heure du matin. Tout le monde veillait dans la maison, et priait autour du lit mortuaire. Quelques-unes des dames principales de la ville étaient venues attendre son retour; elle fut reçue comme l'ange des miséricordes célestes.

Mais, au bout de quelques instants, on comprit quel devoir pieux l'avait ramenée si promptement près du chevet de son mari. Chacun se retira et on la laissa seule avec le cadavre bien-aimé.

Hélène, de son côté, veillait aussi près de Karl.

Deux fois dans la journée, elle était descendue, s'était agenouillée près du lit de Frédéric, y avait fait sa prière, l'avait embrassé au front et était remontée.

Karl allait mieux; il n'était pas encore revenu, mais il revenait à la vie. Son œil se rouvrait et pouvait se fixer sur celui d'Hélène. Sa bouche murmurait des paroles d'amour, sa main répondait à la main qui la pressait. Seul, le chirurgien demeurait soucieux, et, tout en encourageant le blessé, ne voulait rien répondre à Hé-

lène, du moment qu'il se trouvait seul avec elle, répétant à toutes ses questions :

— Il faut attendre ! Je ne pourrai rien dire avant le huitième ou le neuvième jour.

Chez M. Fellner, le deuil était non moins grand. Tout ce qui avait occupé une place dans l'ancienne république : sénateurs, membres de l'Assemblée législative, membres des Cinquante-et-un, venaient s'incliner sur le corps de cet homme juste, en déposant sur son lit, l'un une couronne de laurier, l'autre une couronne de chêne, l'autre une couronne d'immortelles. Ce lit était un véritable char de triomphe. Jamais conquérant rentrant après une bataille gagnée et expirant au milieu de sa victoire, n'avait réuni autour de lui tant de larmes, tant de prières, tant d'éloges.

Dès le matin du 26 juillet, lorsqu'on se fut aperçu que les canons avaient disparu et que la ville n'était plus menacée d'être égorgée au moment où elle s'y attendrait le moins, toute la ville afflua aux deux portes désignées par les tentures noires.

Francfort avait à remplir cette fois plus qu'un devoir de convenance envers un magistrat et un homme considéré. Elle avait à acquitter une double dette de reconnaissance. Aussi, dès dix heures du matin, tous les corps de métiers avec leurs bannières comme au jour des fêtes populaires de la ville libre, se réunissaient dans le Zeil. De tous côtés, quoique défense leur eût été faite d'arborer leurs bannières, venaient, bannières déployées, se joindre à eux les Sociétés dissoutes,

mais qui, bravant le décret, avaient résolu de revivre un jour.

C'était la Société des carabiniers, la Société de gymnastique, la Société de défense nationale, la nouvelle Société bourgeoise, la Société des jeunes miliciens, la Société des bourgeois de Sachsenhausen et la Société pour l'éducation des travailleurs.

Les drapeaux noirs avaient été arborés sur un grand nombre de maisons, et, entre autres, au Casino de la rue Saint-Gall, appartenant aux principaux citoyens de la ville de Francfort, au club de la nouvelle Union bourgeoise, qui a sa maison sur le Korn-Markt; au club de l'ancienne Union bourgeoise, situé rue d'Eschenheim et comptant près de deux mille membres qui représentent la bourgeoisie; enfin, au club de Sachsenhausen, club populaire s'il en fut, et qui appartient aux habitants de ce faubourg de Francfort que nous avons eu occasion de nommer si souvent.

Une réunion presque aussi considérable se rassemblait au coin du Rots-Markt, près de la Grande-Rue. C'est là, on se le rappelle, qu'était située la maison que l'on avait l'habitude d'appeler à Francfort la maison Chandroz, quoique personne de ce nom n'existât plus dans la maison, excepté Hélène, qui n'avait pas encore échangé son nom de jeune fille contre celui d'un mari.

Seulement, dans la rue qui correspondait à la maison du bourgmestre s'étaient réunis la bourgeoisie et le peuple, tandis qu'en face de la maison Chandroz s'était

réunie particulièrement l'aristocratie de naissance, à laquelle elle appartenait.

Ce qu'il y avait d'étrange de ce côté où la mort avait frappé le représentant de deux classes à la fois, c'était la quantité d'officiers prussiens qui, pour rendre les derniers devoirs à leur camarade, s'étaient réunis, au risque de déplaire à leurs supérieurs, les généraux de Rœder et Sturm. — Ces derniers avaient eu le bon esprit de quitter Francfort sans essayer d'en réprimer le moins du monde les sentiments.

Au reste, au même instant et devant les deux maisons mortuaires, les sentiments de reconnaissance des Francfortois se manifestaient de la même façon.

Lorsque M. le conseiller Kugler sortit de la maison du bourgmestre à la suite du corbillard, tenant par la main les deux fils du mort, les cris de « Vive madame Fellner! vive madame Fellner! vive ses enfants! » retentirent en signe qu'on avait à lui exprimer, à elle, la reconnaissance que l'on portait à son mari. Ces cris allèrent la chercher au fond de sa chambre dans l'oratoire où elle avait prié jusqu'à trois heures du matin, pendant la nuit fatale; elle comprit cet élan populaire qui montait à elle de tous les cœurs, et, quand, vêtue de noir, elle parut sur le balcon avec ses quatre filles vêtues de noir comme elle, les sanglots éclatèrent et les larmes coulèrent de tous les yeux.

Même chose arriva quand se mit en marche le cercueil de Frédéric; c'était au dévouement de sa veuve que Francfort devait d'avoir échappé à sa ruine.

Le cri de « Vive madame de Below ! » s'élança de toutes les poitrines, se répéta jusqu'à ce que la jeune et belle veuve vînt, tout enveloppée de ses crêpes noirs, recevoir ce témoignage de gratitude que lui offrait la ville tout entière. Elle vint, salua, et l'on put entendre parmi cette immense réunion composée des quatre ou cinq populations différentes qui habitent Francfort, ces mots courant par la foule :

— La pâleur et le deuil la rendent plus belle.

De même que les officiers n'avaient pas reçu d'ordre pour suivre le convoi de Frédéric, ni les tambours qui précèdent d'ordinaire les corbillards, ni les soldats qui l'accompagnent, lorsqu'il s'agit de conduire à sa demeure dernière un officier supérieur, n'avaient été commandés; mais, soit habitude des règlements habituels, soit sympathie pour le mort, les tambours qui eussent dû être commandés, le peloton qui eût dû se mettre sous les armes, tout se trouva présent au moment de partir, lorsque le convoi se mit en route. Ce fut donc au bruit des sourds roulements des tambours recouverts d'un crêpe que l'on s'avança vers le Dôme.

A l'endroit convenu, les deux convois se joignirent et s'avancèrent de front vers l'église, tenant toute la largeur de la rue. Seulement, comme deux fleuves qui se côtoieraient et dont les eaux ne se mêleraient pas, chaque conducteur funèbre marchait, son char mortuaire traînant derrière lui, l'un le bourgmestre, la bourgeoisie et le peuple, l'autre le baron de Below, l'aristocratie et l'armée.

Un instant, on eût dit que la paix était faite entre ces deux populations dont l'une pesait si cruellement sur l'autre, que la mort d'un homme estimé de tous pouvait seule les rapprocher pour quelques instants, en les rendant immédiatement à leur hostilité respective.

A la grande porte du Dôme, les deux cercueils furent descendus et déposés à côté l'un de l'autre. — De là, à bras, on les conduisit dans le chœur de l'église ; mais l'église, envahie depuis le matin par cette population des grandes villes toujours avide de spectacles, laissait à peine la place qu'il fallait aux deux cercueils pour arriver jusqu'à la nef. — L'appareil militaire, tambours et peloton de soldats les suivit; mais, quand cette foule qui entourait les deux cercueils voulut entrer et trouver sa place dans le temple, la chose fut impossible, et plus de trois mille personnes restèrent sous le porche et dans la rue.

La cérémonie commença, solennelle. lugubre, accompagnée de temps en temps de roulements de tambours et de bruits de crosses de fusil qui retombaient à terre : nul n'eût pu dire pour lequel de ces deux morts on rendait les honneurs militaires, de sorte que le malheureux bourgmestre avait sa part des honneurs funèbres rendus par ceux-là mêmes qui étaient causes de sa mort. Il est vrai que, de son côté, la Société du Lieder-Kranz entonnait de temps en temps des chœurs funèbres et qu'alors la voix de la population montait comme un orage et étouffait les roulements des tam-

bours et le bruit des crosses de fusil retombant à terre.

L'office fut long, et, quoique privé des grandes pompes catholiques, il n'en produisit pas moins un effet immense sur ceux qui l'écoutaient.

Puis on se remit en marche pour le cimetière. Le bourgmestre avec ses chants funèbres, l'officier avec sa musique guerrière.

On arriva ainsi au but du dernier voyage.

Le caveau de la famille Chandroz était éloigné de celui du bourgmestre, de sorte que les deux convois se séparèrent pour suivre chacun son cercueil jusqu'au bout. Les deux cortéges continuèrent leur marche. Autour de la tombe du bourgmestre, les chants, les discours, les couronnes d'immortelles. Sur celle de l'officier, les décharges de fusil, qui font tressaillir le soldat dans sa bière, et les couronnes de laurier, qui rendent plus douce et plus parfumée sa dernière couche.

Ce fut au soir seulement que la double cérémonie fut accomplie et que l'on vit descendre morne et silencieuse la foule, qui, séparée jusque-là, revenait, comme un immense courant, retrouver le lit qu'elle avait quitté.

Seulement, tambours, soldats, officiers groupés instinctivement les uns aux autres revenaient ensemble à leurs rangs, sinon comme une troupe hostile, du moins comme une masse sans rapports avec la population.

Bénédict, pendant toute la cérémonie, avait eu l'idée d'aller, le lendemain matin, trouver le général Sturm et de se présenter à lui comme l'exécuteur testamentaire

de Frédéric, c'est-à-dire lui demander raison de l'insulte faite à son ami.

Mais, en rentrant, il trouva Emma si accablée, Karl si faible, la vieille baronne de Beling si épuisée à la fois par l'âge et le malheur, qu'il pensa que la pauvre famille Chandroz avait encore besoin de lui. Or, deux choses inévitablement devaient arriver dans un duel comme celui dont il menaçait le général Sturm : ou il tuerait le général, ou le général le tuerait.

S'il tuait le général, il était évident que, pour éviter la vengeance des Prussiens, il devrait quitter Francfort à l'instant même. S'il était tué, il devenait complétement inutile à la famille, qui lui paraissait avoir encore plus besoin de sa protection morale que de son appui matériel.

Il résolut donc d'attendre quelques jours, mais il se promit d'envoyer sa carte chaque jour au général Sturm, et il se tint parole. Le général Sturm put donc, chaque matin, être convaincu que, s'il oubliait Bénédict, Bénédict ne l'oubliait pas.

## XLIII

### La transfusion du sang

Trois jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. Les premiers élans de la douleur s'étaient apaisés dans la double maison mortuaire.

On pleurait encore, on ne sanglotait plus.

Karl allait de mieux en mieux. Depuis deux jours, il s'était soulevé sur son lit et avait pu donner des signes de connaissance, non plus par des mots entrecoupés, par de tendres exclamations ou par de douces paroles, mais en prenant part à la conversation. Son cerveau, qui, comme le reste de son corps, avait subi un affaiblissement, reprenait peu à peu cette puissance qu'il exerce sur le reste du corps en état de santé.

Hélène, qui voyait Karl ainsi renaître; Hélène, qui était à cet âge où la jeunesse marche encore une main dans celle de l'amour, l'autre dans celle de l'espérance, Hélène se réjouissait de ce retour visible à la vie comme si elle avait eu parole de la Providence qu'aucun accident ne viendrait troubler cette convalescence si hasardeuse.

Deux fois par jour, le chirurgien venait visiter le blessé, et, sans détruire les espérances d'Hélène, il ne voulait cependant rien affirmer qui pût lui rendre une sécurité entière.

Karl s'aperçut de cet espoir de sa maîtresse; mais, en même temps, il remarquait la retenue avec laquelle le chirurgien accueillait tous les joyeux projets qu'Hélène faisait pour l'avenir.

Lui aussi faisait des projets, mais plus tristes.

— Hélène, lui disait-il, je sais tout ce que vous avez fait pour moi. Bénédict m'a raconté vos larmes, votre désespoir, vos fatigues. Hélène, je vous aime d'un

amour tellement égoïste, que je veux, avant de mourir..

Et, comme Hélène faisait un mouvement :

— Si je dois mourir, ajouta-t-il, je veux auparavant pouvoir vous appeler ma femme, afin que, si — comme on nous le répète, et comme notre orgueil nous porte à le croire — il existe un monde au delà du nôtre, je vous retrouve ma femme dans ce monde-là comme dans celui-ci. Promettez-moi donc, ma douce gardienne, dans le cas où il arriverait un de ces accidents qui préoccupent tant le docteur qu'il ne veut pas vous rendre à l'espérance entière, promettez-moi donc d'envoyer à l'instant même chercher un prêtre, et, la main dans la main, de lui dire : « Bénissez-nous, mon père, Karl de Freyberg est mon époux ! » Et je vous jure, Hélène, que ma mort sera aussi douce alors et aussi tranquille qu'elle serait désespérée si je ne pouvais vous dire : « Adieu, ma femme bien aimée. »

Hélène écoutait tous ces projets avec le sourire de l'espérance sur les lèvres ; toujours près de Karl, c'était elle qui répondait à toutes ses paroles, tristes ou joyeuses.

De temps en temps, quand elle voyait son malade se fatiguer, elle lui faisait signe de se taire, et alors elle allait à sa bibliothèque de jeune fille prendre soit Uhland, soit Gœthe, soit Schiller ; elle lui lisait *le Vieux Chevalier* ou *le Roi des Aulnes* ou *la Cloche.* Alors, presque toujours, au bruit de sa voix mélodieuse comme au murmure d'un ruisseau, Karl fermait les yeux et peu à peu s'endormait.

Après une si grande perte de sang, le besoin de sommeil était immense chez le jeune homme. Alors, comme si Hélène eût pu voir dans son cerveau s'épaissir ces ombres qui, en suspendant l'intelligence, amènent le sommeil, sa voix s'éteignait peu à peu, et, les yeux à moitié sur le malade, à moitié sur le livre, elle cessait de parler juste au moment où il commençait à s'endormir.

La nuit, elle consentait à ce que Bénédict la relayât près de Karl, pendant deux ou trois heures, et cela parce que Karl, à force de prières, l'exigeait d'elle; mais alors elle ne quittait pas même la chambre. Derrière un rideau, tendu devant l'alcôve où était autrefois son lit, que, pour plus grande tranquillité du malade et pour plus grande facilité des soins à lui rendre, on avait tiré elle au milieu de la chambre, derrière un rideau tendu, allait se coucher sur une chaise longue, et, là, pareille à un oiseau, elle dormait d'un sommeil si léger, qu'au moindre déplacement de meubles, au plus léger mouvement qui se faisait dans la chambre, au moindre mot que prononçait le blessé ou son gardien, sa tête soulevait le rideau et sa voix inquiète demandait :

— Qu'y a-t-il ?

Quiconque a voyagé en Allemagne a pu remarquer combien les blondes jeunes filles de la Germanie qui ont servi de type aux Marguerite, aux Charlotte, aux Amélie, sont plus disposées à cette mélancolique poésie, dont la source semblait être en Angleterre, que nos

jeunes filles de France, gaies, spirituelles, folâtres, mais en général peu poétiques. Shakspeare a dit : « L'Angleterre est un nid de cygnes entouré d'un vaste étang; » on pourrait dire de ces charmantes petites villes d'Allemagne qu'on appelle Francfort, Mannheim, Brunswick, Cassel, Darmstadt, que ce sont des nids de colombes dans des bosquets de verdure.

Cherchez en France l'équivalent des Ophélie, des Juliette, des Desdémone, des Cornélie, vous ne le trouverez pas. Cherchez en Allemagne, et, à chaque pas, vous rencontrerez l'ombre des créations du poëte anglais; seulement, elles se sont un peu matérialisées, et, au lieu de vivre du parfum des fleurs, des brises de la nuit, des souffles de l'aurore, elles vivront de lait, de miel et de fruits.

Hélène était une de ces créatures demi-célestes. C'était la sœur de ces charmants fantômes que l'on rencontre à chaque page dans les poésies populaires de l'Allemagne. Nous faisons un grand mérite à ces poëtes rêveurs qui entrevoient des Lorelys dans les vapeurs du Rhin, des Mignons dans les épaisseurs des feuillages, et nous ne nous disons pas que leur mérite n'est pas grand d'avoir trouvé ces créations charmantes qui ne sont point des rêves de leur génie, mais des copies réelles que la nature brumeuse de l'Angleterre et de la Germanie fait poser devant eux, pleurantes ou souriantes, poétiques toujours.

Et remarquez bien qu'il n'est pas besoin, aux bords du Rhin, du Mein ou du Danube, d'aller chercher ces

types, sinon inconnus, du moins si rares chez nous, dans l'aristocratie, où la race sauvegarde la forme, où l'éducation discipline l'esprit, mais qu'on les trouve à la fenêtre des bourgeois, ou à la porte du paysan, où Schiller a rencontré Louise et Gœthe Marguerite.

Aussi Hélène accomplissait-elle toutes ces actions qui nous semblent l'apogée du dévouement avec une simplicité parfaite et dans l'ignorance qu'elle méritât pour cette douce fatigue un regard des hommes et même du Seigneur.

Les nuits où Hélène couchait seule, Bénédict reposait dans la chambre de Frédéric, ou plutôt se jetait tout habillé sur son lit, afin d'être prêt au moindre appel, d'accourir à l'aide d'Hélène ou d'aller chercher le chirurgien. Nous avons dit, comme on se le rappelle, qu'une voiture toujours attelée se tenait à la porte, et, chose bizarre, plus la convalescence faisait de progrès, plus le médecin insistait pour qu'on ne négligeât point cette précaution.

On était arrivé au 30 juillet; après avoir veillé une partie de la nuit près de Karl, Bénédict avait cédé sa place à Hélène, et, rentré dans la chambre de Frédéric, s'était jeté sur son lit, quand tout à coup il lui sembla qu'on l'appelait à grands cris.

Au même instant, sa porte s'ouvrit, et Hélène, pâle, échevelée, couverte de sang, prononçant des mots inarticulés qui voulaient dire : « Au secours ! » parut sur le seuil.

Bénédict devina ce qui venait de se passer. Moins

discret envers lui qu'envers la jeune fille, le médecin lui avait dit ses craintes, et il était évident que ces craintes venaient de se réaliser.

Bénédict se précipita dans la chambre de Karl; la ligature de l'artère, ce qu'on appelle l'escarre, s'était rompue, le sang coulait à flots et par jets.

Karl était évanoui.

Bénédict ne perdit pas un instant, il roula son mouchoir de manière à en faire une corde, en serra le haut du bras de Karl, brisa d'un coup de pied le bâton d'une chaise, le passa entre le bras du blessé et le nœud du mouchoir, et, tournant le bâton sur lui-même, il fit ce qu'on appelle en langue médicale un tourniquet.

Le sang s'arrêta à l'instant même.

Hélène s'était jetée éperdue sur le lit, elle semblait folle, elle n'entendait pas Bénédiet qui lui criait :

— Le docteur ! le docteur !

De la main qui lui restait libre, car de l'autre il pesait sur le bras de Karl, Bénédict tira la sonnette si violemment, que Hans, devinant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, arriva tout effaré.

— En voiture et chez le docteur ! cria Bénédict.

Hans comprit tout, car d'un coup d'œil et d'un regard il avait tout vu. Il se précipita par les degrés, sauta dans la voiture, en criant à son tour :

— Chez le docteur !

Comme il était six heures du matin à peine, le docteur était chez lui.

Dix minutes après, il entrait dans la chambre.

En voyant le sang ruisseler sur le parquet, en voyant Hélène à moitié évanouie, en voyant surtout Bénédict étranglant le bras du blessé, il comprit d'autant plus ce qui venait de se passer, que c'était là l'objet de ses craintes.

— Ah ! s'écria-t-il, voilà ce que j'avais prévu. Une hémorrhagie secondaire ; l'escarre a éclaté.

Hélène, à sa voix, s'était relevée ; elle lui avait jeté les deux bras au cou, elle criait :

— Il ne mourra pas ! il ne mourra pas ! N'est-ce pas, que vous ne le laisserez pas mourir ?

Le docteur se dégagea de l'étreinte d'Hélène et s'approcha du lit.

Karl était loin d'avoir perdu autant de sang que la première fois; mais, à en juger par le ruisseau qui coulait à travers la chambre, il devait en avoir perdu plus de deux livres, ce qui était exorbitant dans l'état de faiblesse où il était arrivé.

Cependant, le docteur ne perdit pas courage; le bras était resté nu, il y fit une nouvelle incision et avec des pinces alla chercher l'artère, qui, heureusement, comprimée par Bénédict, n'avait remonté que de quelques centimètres.

En une seconde, l'artère fut liée ; mais le blessé était complétement évanoui. Hélène, qui avait suivi la première opération avec anxiété, suivait celle-ci avec terreur. Elle avait, la première fois, retrouvé Karl muet, immobile, refroidi, et avec toutes les apparences de la mort ; mais elle ne l'avait pas vu comme elle

venait de le voir, passer de la vie à la mort. Les lèvres étaient blanches, les yeux fermés, les joues couleur de cire : il était évident que, la première fois même, Karl n'avait jamais pénétré si avant dans le tombeau.

Hélène se tordait les bras.

— Oh ! son vœu ! son vœu ! s'écria-t-elle, il n'aura pas la joie de le voir se réaliser. — Monsieur, disait-elle au docteur, est-ce qu'il ne rouvrira pas les yeux ? Est-ce qu'il ne parlera pas avant de mourir? Mon Dieu! vous m'êtes témoin que je ne demande plus qu'il vive, il faudrait un miracle de votre bonté pour cela. Mais, docteur ! docteur ! faites qu'il rouvre les yeux ! faites qu'il me parle ! faites qu'un prêtre joigne nos deux mains ! faites que nous puissions être unis en ce monde pour ne pas être séparés là-haut !

Le docteur, malgré son impassibilité ordinaire, ne pouvait rester froid devant une pareille douleur; quoiqu'il vît bien que cette fois le coup était mortel, quoiqu'il eût fait tout ce qui était au pouvoir de l'art et qu'il sentît qu'il ne pouvait faire davantage, il essayait de rassurer Hélène par ces réponses banales que tiennent en réserve les médecins pour ces suprêmes circonstances.

Mais alors Bénédict s'approcha de lui, et, le prenant par la main :

— Docteur, lui dit-il, vous entendez ce que vous demande cette sainte créature ; elle ne vous demande pas la vie de son amant, elle vous demande une résur-

rection momentanée ; le temps à un prêtre de prononcer quelques paroles et de passer un anneau à son doigt !

— Oh ! oui, oui, s'écria Hélène, je ne demande que cela. Insensée que j'ai été au moment où il vivait, où il me parlait, de n'avoir pas accédé à sa demande en faisant venir cet homme de Dieu qui nous eût unis pour jamais. — Docteur, qu'il rouvre les yeux et qu'il dise : « Oui ! » c'est tout ce que je vous demande, car son vœu sera accompli, et moi, alors, je pourrai tenir celui que je lui ai fait.

— Docteur, dit Bénédict à demi-voix, en lui serrant la main qu'il avait conservée dans la sienne ; docteur, si nous demandions à la science le miracle que nous refuse Dieu ; si nous essayions de la transfusion du sang !

— Qu'est-ce que cela ? demanda Hélène.

Le docteur réfléchit une sec.onde Puis, regardant le malade :

— Tout est perdu, dit-il, nous ne risquons rien.

— Je vous ai demandé, dit Hélène, ce que c'était que la transfusion du sang ?

—Il s'agit, dit le docteur, de faire passer dans les veines épuisées du malade assez de sang chaud et vivant pour lui rendre, ne fût-ce qu'un instant, avec la vie et la parole, la conscience de lui-même.

— Et cette opération ?... dit Hélène.

— C'est la première fois que je la pratiquerai, dit le

docteur; mais deux ou trois fois je l'ai vu pratiquer dans les hôpitaux.

—Et moi aussi, dit Bénédict : amoureux du surnaturel, je suivais les cours de Magendie, et j'ai toujours vu réussir l'expérience quand on infusait dans les veines d'un animal du sang d'un animal de son espèce.

— Eh bien, dit le docteur, je vais me mettre en quête d'un homme qui veuille nous vendre une ou deux livres de son sang.

— Docteur, dit Bénédict en jetant son habit, je ne vends pas mon sang à mes amis, je le leur donne. L'homme est trouvé !

Mais, à ces mots, Hélène poussa un cri et se jeta violemment entre Bénédict et le docteur, et, avec une expression hautaine, tendant son bras nu au chirurgien :

— Vous avez assez fait pour lui, monsieur, jusqu'à présent, dit-elle à Bénédict; si du sang humain doit passer des veines d'un autre dans celles de mon bien-aimé Karl, ce sera le mien, c'est mon droit !

Bénédict tomba à genoux devant cette héroïne de l'amour et du dévouement, prit le bas de sa robe et la baisa.

Moins impressionnable, le docteur se contenta de dire :

— C'est bien ! essayons ! Faites boire au blessé une cuillerée du premier cordial. Je vais chez moi chercher l'appareil.

## XLIV

### Le mariage in extremis

Le docteur s'élança hors de l'appartement aussi rapidement que le permettait la dignité de son état.

Pendant ce temps, Hélène introduisait entre les lèvres de Karl une cuillerée du cordial et Bénédict tirait la sonnette et appelait les domestiques.

Hans parut.

— Allez chercher le prêtre, lui dit Hélène.

— Pour l'extrême-onction? demanda timidement Hans.

— Pour un mariage, répliqua Hélène.

Cinq minutes après, le docteur rentra avec l'appareil.

— Docteur, lui dit Bénédict, je suis assez au courant de l'opération pour en causer avec vous. Permettez-moi de vous dire, avant que vous commenciez, que je repousse complétement la méthode de Müller et de Dieffenbach, qui veulent qu'on injecte du sang défibriné par le battage, mais que je suis, au contraire, de l'avis de Bérard, qui veut que le sang soit injecté en nature et avec tous ses éléments.

— Je suis de cet avis aussi, fit le docteur. — Sonnez, dit-il à Bénédict.

Bénédict sonna.

Une femme de chambre entra.

— De l'eau chaude dans un vase profond, demanda le docteur, et un thermomètre, s'il y en a un dans la maison.

La femme de chambre reparut presque aussitôt avec les deux objets demandés.

Le docteur tira une bande de sa poche et l'enroula autour du bras gauche du blessé. C'était de ce côté que devait être injecté le sang, le bras droit étant mutilé.

Au bout de quelques instants, la veine grossit, ce qui prouvait que le sang n'était point tout à fait épuisé et que la circulation, quoique faible, se faisait encore.

Le docteur alors se tourna vers Hélène :

— Êtes-vous prête ? demanda-t-il.

— Oui, dit Hélène ; mais hâtez-vous ; s'il allait mourir, mon Dieu !

Le docteur serra le bras d'Hélène avec une bande, plaça l'appareil sur le lit, afin de le rapprocher autant que possible du blessé, le plaça dans l'eau chauffée à 35 degrés, afin que le sang n'eût point le temps de se refroidir en passant d'un bras dans l'autre. Il mit à nu le vaisseau le plus gonflé du bras de Karl ; puis, presqu'en même temps, il piqua la veine de la jeune femme, dont le sang s'élança dans l'appareil.

Lorsqu'il jugea qu'il pouvait y en avoir 120 ou 130 grammes pesant, il fit signe à Bénédict de comprimer la saignée d'Hélène avec le pouce, et, faisant une incision longitudinale dans le vaisseau de Karl, il y introduisit l'extrémité de l'appareil qu'il pressa lentement,

## XLIV

### Le mariage in extremis

Le docteur s'élança hors de l'appartement aussi rapidement que le permettait la dignité de son état.

Pendant ce temps, Hélène introduisait entre les lèvres de Karl une cuillerée du cordial et Bénédict tirait la sonnette et appelait les domestiques.

Hans parut.

— Allez chercher le prêtre, lui dit Hélène.

— Pour l'extrême-onction? demanda timidement Hans.

— Pour un mariage, répliqua Hélène.

Cinq minutes après, le docteur rentra avec l'appareil.

— Docteur, lui dit Bénédict, je suis assez au courant de l'opération pour en causer avec vous. Permettez-moi de vous dire, avant que vous commenciez, que je repousse complètement la méthode de Müller et de Dieffenbach, qui veulent qu'on injecte du sang défibriné par le battage, mais que je suis, au contraire, de l'avis de Bérard, qui veut que le sang soit injecté en nature et avec tous ses éléments.

— Je suis de cet avis aussi, fit le docteur. — Sonnez, dit-il à Bénédict.

Bénédict sonna.

Une femme de chambre entra.

— De l'eau chaude dans un vase profond, demanda le docteur, et un thermomètre, s'il y en a un dans la maison.

La femme de chambre reparut presque aussitôt avec les deux objets demandés.

Le docteur tira une bande de sa poche et l'enroula autour du bras gauche du blessé. C'était de ce côté que devait être injecté le sang, le bras droit étant mutilé.

Au bout de quelques instants, la veine grossit, ce qui prouvait que le sang n'était point tout à fait épuisé et que la circulation, quoique faible, se faisait encore.

Le docteur alors se tourna vers Hélène :

— Êtes-vous prête ? demanda-t-il.

— Oui, dit Hélène ; mais hâtez-vous ; s'il allait mourir, mon Dieu !

Le docteur serra le bras d'Hélène avec une bande, plaça l'appareil sur le lit, afin de le rapprocher autant que possible du blessé, le plaça dans l'eau chauffée à 35 degrés, afin que le sang n'eût point le temps de se refroidir en passant d'un bras dans l'autre. Il mit à nu le vaisseau le plus gonflé du bras de Karl ; puis, presqu'en même temps, il piqua la veine de la jeune femme, dont le sang s'élança dans l'appareil.

Lorsqu'il jugea qu'il pouvait y en avoir 120 ou 130 grammes pesant, il fit signe à Bénédict de comprimer la saignée d'Hélène avec le pouce, et, faisant une incision longitudinale dans le vaisseau de Karl, il y introduisit l'extrémité de l'appareil qu'il pressa lentement,

## XLIV

### Le mariage in extremis

Le docteur s'élança hors de l'appartement aussi rapidement que le permettait la dignité de son état.

Pendant ce temps, Hélène introduisait entre les lèvres de Karl une cuillerée du cordial et Bénédict tirait la sonnette et appelait les domestiques.

Hans parut.

— Allez chercher le prêtre, lui dit Hélène.

— Pour l'extrême-onction? demanda timidement Hans.

— Pour un mariage, répliqua Hélène.

Cinq minutes après, le docteur rentra avec l'appareil.

— Docteur, lui dit Bénédict, je suis assez au courant de l'opération pour en causer avec vous. Permettez-moi de vous dire, avant que vous commenciez, que je repousse complétement la méthode de Müller et de Dieffenbach, qui veulent qu'on injecte du sang défibriné par le battage, mais que je suis, au contraire, de l'avis de Bérard, qui veut que le sang soit injecté en nature et avec tous ses éléments.

— Je suis de cet avis aussi, fit le docteur. — Sonnez, dit-il à Bénédict.

Bénédict sonna.

Une femme de chambre entra.

— De l'eau chaude dans un vase profond, demanda le docteur, et un thermomètre, s'il y en a un dans la maison.

La femme de chambre reparut presque aussitôt avec les deux objets demandés.

Le docteur tira une bande de sa poche et l'enroula autour du bras gauche du blessé. C'était de ce côté que devait être injecté le sang, le bras droit étant mutilé.

Au bout de quelques instants, la veine grossit, ce qui prouvait que le sang n'était point tout à fait épuisé et que la circulation, quoique faible, se faisait encore.

Le docteur alors se tourna vers Hélène :

— Êtes-vous prête ? demanda-t-il.

— Oui, dit Hélène ; mais hâtez-vous ; s'il allait mourir, mon Dieu !

Le docteur serra le bras d'Hélène avec une bande, plaça l'appareil sur le lit, afin de le rapprocher autant que possible du blessé, le plaça dans l'eau chauffée à 35 degrés, afin que le sang n'eût point le temps de se refroidir en passant d'un bras dans l'autre. Il mit à nu le vaisseau le plus gonflé du bras de Karl ; puis, presqu'en même temps, il piqua la veine de la jeune femme, dont le sang s'élança dans l'appareil.

Lorsqu'il jugea qu'il pouvait y en avoir 120 ou 130 grammes pesant, il fit signe à Bénédict de comprimer la saignée d'Hélène avec le pouce, et, faisant une incision longitudinale dans le vaisseau de Karl, il y introduisit l'extrémité de l'appareil qu'il pressa lentement,

veillant attentivement à ce qu'aucune bulle d'air ne pût s'y introduire avec le sang.

Pendant l'opération, qui dura dix minutes à peu près, on entendit un faible bruit à la porte.

C'était celui du prêtre qui arrivait, accompagné d'Emma, de madame de Beling et de tous les serviteurs de la maison.

Hélène se retourna, les aperçut debout à la porte, et leur fit signe d'entrer.

En ce moment, Bénédict lui pressa le bras : Karl venait de tressaillir ; une espèce de frissonnement courait par tout son corps.

— Ah ! dit Hélène en joignant les mains, je vous remercie, mon Dieu ; c'est mon sang qui arrive jusqu'à son cœur !

Bénédict tenait tout prêt un morceau de taffetas d'Angleterre, qu'il appuya sur la veine ouverte et qu'il tint fermée.

Le prêtre alors s'approcha.

C'était un prêtre catholique qui, depuis l'enfance d'Hélène, était son directeur.

— Vous m'avez fait appeler, ma fille ? demanda-t-il.

— Oui, dit Hélène ; je voudrais, ma grand'mère et ma sœur aînée le permettant, épouser ce gentilhomme, qui, avec l'aide du Seigneur, va rouvrir les yeux et reprendre ses sens. Seulement, il n'y a pas de temps à perdre, car l'évanouissement peut revenir.

Et, comme si Karl n'eût attendu que ce moment pour revenir à lui, il ouvrit les yeux, regarda tendre-

ment Hélène, et, d'une voix faible mais intelligible :

— Au fond de mon évanouissement, j'ai tout entendu, dit-il ; vous êtes un ange, Hélène, et je me joins à vous pour demander à votre mère et à votre sœur la permission de vous laisser mon nom.

Bénédict et le docteur se regardèrent. Ils étaient étonnés de cette surexcitation qui rendait momentanément la vue aux yeux, la parole aux lèvres de Karl.

Le prêtre s'approcha.

— Louis-Karl de Freyberg, vous déclarez, reconnaissez et jurez, devant Dieu et en face de la sainte Église, que vous prenez maintenant pour femme et légitime épouse Hélène de Chandroz ici présente ?

— Oui.

— Vous promettez et jurez de lui garder fidélité en toutes choses, comme un fidèle époux le doit à son épouse, selon le commandement de Dieu ?

Karl sourit mélancoliquement à cette recommandation, imposée par le formulaire de l'Église, et qui est à l'usage des gens qui croient pouvoir encore vivre de longues années, et avoir le temps de manquer à cette promesse sainte.

—Oui, dit-il, et, en foi de ceci, voici l'alliance de ma mère, qui, déjà bénite, deviendra plus sainte encore en passant par vos mains.

— Et vous, Hélène de Chandroz, vous consentez, reconnaissez et jurez aussi, devant Dieu et la sainte Église, que vous prenez pour mari et légitime époux Louis-Karl de Freyberg ici présent ?

— Oh! oui, mon père, s'écria la jeune fille.

A la place de Karl, trop affaibli pour parler, le prêtre ajouta :

— Recevez ce signe des conventions matrimoniales faites entre vous.

Et, en disant ces mots, il mit au doigt d'Hélène l'anneau que lui avait donné Karl.

— Je vous donne cet anneau en signe du mariage que vous contractez.

Après ces paroles, le prêtre se découvrit, fit le signe de la croix sur la main de l'épouse en disant à voix basse :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il!

Et, étendant aussitôt la main droite vers les époux, il ajouta d'un ton plus élevé :

— Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob vous unisse et répande sur vous sa bénédiction. Et moi, je vous unis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il!

— Mon père, dit Karl s'adressant au prêtre, aux prières que vous venez de faire au ciel pour l'époux, veuillez joindre l'absolution au mourant, et je n'aurai plus rien à vous demander.

Le prêtre alors se recueillit, leva la main, prononça les paroles sacramentelles, puis il dit :

— Partez de ce monde, âme chrétienne; au nom de Dieu le Père Tout-Puissant qui vous a créée, au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant qui a souffert pour

vous ; au nom du Saint-Esprit qui vous a été donné ; au nom des anges et des archanges, partez !

Et, comme si, en effet, l'âme de Karl attendait ce moment solennel pour quitter son corps, Hélène, qui l'avait soulevé entre ses bras pour qu'il n'entendit point les dernières paroles du prêtre, se sentit attirée vers lui par une force irrésistible. Ses lèvres se collèrent aux lèvres de son amant, et ces mots se firent jour entre elles :

— Adieu, ma femme chérie ! ton sang est mon sang, adieu !

Et le corps retomba sur l'oreiller.

Karl avait exhalé son dernier souffle sur la bouche d'Hélène.

On n'entendit plus qu'un sanglot de la jeune fille, et un élan vers le ciel qui se termina par ces mots :

— Mon Dieu, Seigneur, reçois-nous dans ta miséricorde !

La prostration complète avec laquelle Hélène retomba sur le corps de Karl indiqua à tous que Karl était mort.

Tous les spectateurs qui, agenouillés, avaient assisté à cette scène, se relevèrent. Emma se jeta dans les bras d'Hélène en s'écriant :

— Nous voilà deux fois sœurs, sœurs par le sang et par l'affliction.

Puis, comme on sentait que cette douleur avait besoin de solitude, chacun s'éloigna lentement, doucement, sur la pointe du pied, laissant Hélène seule avec le corps de son époux.

Au bout de deux heures, Bénédict, inquiet, se hasarda à revenir et à frapper lentement à la porte, en disant :

— C'est moi, ma sœur !

Hélène, qui s'était enfermée dans la chambre vint lui ouvrir. Son étonnement fut grand lorsqu'il vit la jeune femme complétement vêtue en mariée. Elle avait ceint une couronne de roses blanches, des boucles en diamants pendaient à ses oreilles, un collier du plus grand prix entourait son cou.

Ses doigts étaient chargés de bagues précieuses. Son bras, qui venait de fournir le sang qui avait opéré ce miracle de résurrection, était couvert de bracelets. Un châle de dentelle magnifique était jeté sur ses épaules et couvrait une robe de satin, rattachée avec des nœuds de perles. Elle s'était coiffée avec le plus grand soin, et comme si elle se fût disposée à aller à l'église.

— Vous voyez, mon ami, dit-elle à Bénédict, j'ai voulu remplir complétement ses vœux : me voilà vêtue non en fiancée, mais en épouse.

Bénédict la regarda tristement, d'autant plus tristement qu'Hélène ne pleurait pas, elle souriait au contraire. On eût dit qu'ayant donné toutes ses larmes au vivant, elle n'avait rien gardé pour le mort. Bénédict la regardait, avec un étonnement profond, aller et venir dans cette chambre ; elle était occupée de mille petits soins qui tous avaient rapport à l'ensevelissement de Karl, et à tout moment elle lui montrait un objet nouveau.

— Tenez, lui disait-elle, il aimait ceci ; il avait remarqué cela ; nous le mettrons avec lui dans sa bière... A propos, dit-elle tout à coup, j'allais oublier mes cheveux qu'il aimait tant.

Elle détacha sa couronne, prit ses cheveux qui pendaient jusqu'à ses genoux, les coupa et en fit une tresse qu'elle noua autour du cou nu de Karl.

Le soir vint.

Elle causa longuement avec Bénédict de l'heure où devait avoir lieu l'enterrement le lendemain. Comme il n'était que six heures du soir, elle le chargea de veiller à tous ces soins si douloureux pour la famille, presque aussi douloureux pour Bénédict, qui avait tour à tour aimé Frédéric et Karl comme deux frères. Il devait commander lui-même la bière de chêne, large.

— Pourquoi large? demandait Bénédict.

Hélène ne répondait pas, sinon :

— Faites ce que je vous dis, mon ami, et vous serez béni.

Elle donna elle-même l'ordre pour que l'ensevelissement de son époux se fît à six heures du matin.

Bénédict obéit en tout. Il occupa toute sa soirée à ces détails funèbres ; jusqu'à onze heures, il demeura dehors.

A onze heures, il rentra.

Il trouva la chambre d'Hélène transformée en chapelle ardente, une double rangée de cierges brûlaient autour du lit.

Assise sur le lit, Hélène regardait Karl.

De même qu'elle ne pleurait plus, elle ne priait plus. Qu'avait-elle à demander à Dieu, maintenant? Rien! puisque Karl était mort.

De temps en temps seulement, elle portait sa main à sa bouche et baisait passionnément son anneau nuptial.

Vers minuit, sa mère et sa sœur, qui avaient prié et qui ne comprenaient rien, non plus que Bénédict, au calme d'Hélène, se retirèrent chez elles.

Hélène les embrassa avec tristesse, mais sans larmes, demanda qu'on lui apportât le petit enfant, pour qu'elle pût l'embrasser, lui aussi. Sa mère l'alla chercher. Hélène le garda longtemps entre ses bras et le remit endormi dans ceux de sa mère.

Une fois les deux femmes retirées, elle se trouva seule avec Bénédict.

— Mon ami, lui dit-elle, vous pouvez rester ou rentrer chez vous, et y prendre un repos de quelques heures, ne vous inquiétez pas de moi. Je vais me coucher tout habillée et dormir près de lui.

— Dormir? demanda Bénédict de plus en plus étonné.

— Oui, répondit simplement Hélène, je me sens fatiguée. Tant qu'il vivait, je ne dormais pas; maintenant..

Elle n'acheva point sa phrase.

— A quelle heure dois-je entrer? demanda Bénédict.

— Mais à l'heure que vous voudrez, répondit Hélène; vers huit heures.

Puis, regardant le ciel à travers la croisée entr'ouverte :

— Je crois qu'il y aura de l'orage cette nuit, dit-elle.

Bénédict lui serra la main et sortit.

Mais elle le rappela.

— Pardon, mon ami, fit-elle, avez-vous dit que l'on vînt à six heures du matin pour l'ensevelissement ?

— Oui, lui répondit Bénédict, que ses larmes étouffaient.

Hélène, à l'altération de sa voix, devina ce qui se passait en lui.

— Vous ne m'embrassez pas, mon ami? observa-t-elle.

Bénédict la pressa contre son cœur en éclatant en sanglots.

— Que vous êtes faible ! dit-elle. Voyez comme il est calme, lui ; si calme, qu'on le croirait heureux.

Et, comme Bénédict voulait répondre, elle ajouta :

— Allez, allez; à demain, à huit heures.

## XLV

### Le vœu d'Hélène

Comme l'avait prédit Hélène, la nuit fut orageuse; le matin, une tempête éclata terrible, l'eau tomba par torrents, accompagnée de ces flamboiements d'éclairs comme on n'en voit que dans les orages qui présagent ou qui causent de grands malheurs.

A six heures, les femmes commandées pour l'ensevelissement de Karl arrivèrent.

Elles trouvèrent les draps prêts; Hélène avait choisi les plus fins qu'elle eût pu trouver et avait passé une partie de la nuit à les broder à son chiffre et à celui de Karl.

Puis, ce pieux ouvrage terminé, elle s'était, comme elle l'avait dit, couchée près de Karl sur le même lit, et, au milieu de ce double cercle de cierges allumés, elle s'était endormie d'un sommeil aussi profond que si elle eût été déjà dans le tombeau.

Les deux femmes, en frappant à la porte, la réveillèrent.

En les voyant entrer, le côté matériel de la mort s'offrit à elle et elle ne put s'empêcher de pleurer.

Si impassibles que soient, d'ordinaire, ces malheureuses créatures qui vivent des services funèbres qu'elles rendent aux cadavres, celles-ci, en voyant la jeune femme si belle, si parée, si pâle, ne purent s'empêcher d'éprouver une émotion qui, jusque-là, leur avait été inconnue.

Elles prirent en tremblant les draps des mains d'Hélène et l'invitèrent à se retirer tandis qu'elles allaient remplir leur funèbre office.

C'était ce que demandait Hélène.

Elle découvrit le visage de Karl, sur lequel les deux Parques avaient déjà jeté le linceul, l'embrassa sur les lèvres, murmura à son oreille quelques mots que les deux femmes n'entendirent point.

Puis, s'adressant à l'une d'elles :

— Je vais prier pour mon mari, dit-elle, à l'église

de Notre-Dame de la Croix. Si vers huit heures entre ici un jeune homme nommé Bénédict, vous lui remettrez ce billet.

Elle tira de sa poitrine un pli cacheté écrit d'avance et à l'adresse de Bénédict, puis elle sortit.

L'orage grondait dans toute sa violence.

Elle trouva à la porte la voiture de Lenhart et Lenhart lui-même.

Celui-ci fut étonné de la voir sortir de si grand matin dans une toilette si élégante; mais, quand elle lui eût indiqué l'église de Notre-Dame de la Croix, où il l'avait déjà conduite deux ou trois fois, il comprit qu'elle allait prier à son autel habituel.

Hélène entra dans l'église.

Le jour était si sombre, que l'on n'eût pas vu à s'y conduire si, à travers les vitraux coloriés, les éclairs n'avaient pas lancé sur les dalles leurs serpents de feu.

Hélène alla droit à sa chapelle accoutumée. La statue de la Vierge était toujours a la même place, muette, souriante, habillée de dentelles d'or, parée de bijoux, couronnée de diamants.

Hélène reconnut à ses pieds la guirlande de roses blanches qu'elle y avait attachée, le jour où elle était venue, avec Karl, jurer à Karl de l'aimer toujours et, s'il mourait, de mourir avec lui.

Le jour était venu de tenir son serment, et elle venait se vanter à la Vierge de tenir sa promesse, comme si sa promesse n'était pas une impiété.

Et, comme si elle n'eût eu que cela à lui dire, elle fit une courte prière, baisa les pieds bénis de la Mère du Seigneur et gagna le portail de l'église.

Il faisait une éclaircie. L'eau pour un instant avait cessé de tomber, et, comme à travers deux sombres et immenses paupières, un rayon d'azur glissait entre deux nuages. L'air était chargé d'électricité. Le tonnerre grondait par bruyantes saccades et les éclairs, presque sans interruption, jetaient leur teinte bleuâtre sur le pavé des rues et sur les maisons.

Hélène sortit.

Lenhart accourut avec sa voiture pour lui offrir d'y monter.

— J'étouffe, dit-elle, laissez-moi un peu marcher.

— Je vais suivre madame, dit Lenhart.

— Si vous le voulez, répondit-elle.

Et, comme ces pauvres qui stationnent aux portes des églises s'étaient amassés autour d'elle, elle fouilla dans sa poche, en tira plusieurs pièces d'or qu'elle leur distribua, tout en continuant de marcher.

Ceux qui avaient reçu s'arrêtèrent étonnés, croyant d'abord que la jeune et belle mariée s'était trompée et, croyant leur distribuer des pièces d'argent ordinaires, leur avait distribué des pièces d'or.

Et chaque pauvre s'éloigna, de peur que, l'erreur reconnue, ils ne fussent obligés de rendre ce qu'ils venaient de recevoir.

Mais d'autres, qui ignoraient cette prodigalité, s'approchèrent d'elle, et, tout en faisant des vœux pour son

heureuse union, vœux qu'elle n'écoutait pas, reçurent des aumônes semblables.

Lorsqu'elle arriva à ces petites rues qui conduisent au pont de Sachsenhausen, les demandes redoublèrent et la foule des pauvres s'accrut. Ayant vidé l'or de ses poches, Hélène commença à distribuer les bijoux dont elle était couverte, disant à chaque mère de famille, à chaque vieillard impotent, à chaque enfant, ignorant la valeur de ce qu'ils recevaient :

— Priez pour nous!

Et, quand ils demandaient les noms de ceux pour lesquels ils devaient prier :

— Dieu nous connaît, répondit-elle, il saura que c'est pour nous que vous priez.

Ainsi, elle détacha les uns après les autres ses bracelets, elle détacha ses boucles d'oreilles, son collier qu'elle brisa en trois ou quatre morceaux, puis elle donna ses bagues les unes après les autres. Excepté pourtant cette alliance qui venait de la mère de Karl et qu'elle avait reçue des mains du prêtre.

Chacun disait :

— La pauvre dame est folle !

Mais chacun, avec l'égoïsme de la pauvreté, folle ou non, recevait d'elle ce qu'elle donnait, et l'emportait aussitôt, comme un voleur emporte un objet précieux qu'il vient de dérober.

En arrivant au pont de Sachsenhausen, elle n'avait plus rien, ni or ni bijoux.

Une pauvre femme avec son enfant malade était

assise au pied de la statue de Charlemagne; elle lui tendit la main.

Hélène chercha quelque chose à lui donner, et, ne trouvant rien, elle ôta son châle de dentelles de dessus ses épaules et le lui jeta.

— Que voulez-vous que je fasse de cela? demanda la pauvre femme.

— Vendez-le, bonne mère, répondit Hélène; il vaut mille francs.

La pauvre femme crut un instant qu'on se moquait d'elle; mais, voyant le magnifique travail de l'objet qui lui était abandonné, elle commença de croire à la vérité de ce qu'Hélène venait de lui dire, et se mit à courir du côté de Francfort en criant:

— Seigneur Dieu! si elle n'avait point menti!...

Alors, Hélène se rapprocha d'un des cercles de fer qui, scellés dans le pont, s'avancent sur le fleuve; elle détacha sa ceinture et, s'enveloppant de sa robe, elle la serra autour de ses jambes. Puis, montant sur les bancs circulaires qui suivent le parapet du pont, elle leva les yeux au ciel et dit:

— Seigneur, tu ne nous as séparés que pour nous réunir! Seigneur, je te remercie!

Puis, sélançant dans le fleuve:

— Karl! dit-elle, me voilà!

Huit heures du matin sonnaient au Dôme.

Bénédict, juste à cette même heure, entrait chez Hélène.

Karl était enseveli.

Les deux femmes qui avaient été chargées de ce soin pieux priaient près du lit, mais Hélène était absente.

Bénédict commença d'abord par regarder de tous côtés, croyant la voir agenouillée et priant dans quelque coin; mais, ne l'apercevant nulle part, il s'informa où elle pouvait être allée.

L'une des deux femmes répondit:

— Elle est sortie, il y a une heure, en disant qu'elle se rendait à l'église Notre-Dame de la Croix.

— Comment était-elle vêtue? demanda Bénédict. — Et..., ajouta-t-il, avec un pressentiment inquiet, elle n'a rien dit, rien laissé pour moi?

— Est-ce vous qui vous nommez M. Bénédict? reprit la femme qui avait déjà répondu aux questions du jeune homme.

— Oui, dit-il.

— En ce cas, voici une lettre pour vous.

Et elle lui remit le billet que lui avait laissé Hélène. Bénédict l'ouvrit précipitamment.

Il ne contenait que ces quelques lignes:

« Mon frère bien aimé.

» J'ai promis à Karl devant Notre-Dame de la Croix de ne pas lui survivre; Karl est mort, je vais mourir.

» Si l'on retrouve mon corps, veillez, mon cher Bénédict, à ce qu'il soit placé dans le même cercueil que celui de mon époux; c'est pour cela que je vous ai recommandé que la bière fût bien large.

» J'espère que Dieu permettra que j'y dorme près de Karl pendant l'éternité.

» Je lègue 1,000 florins à celui qui retrouvera mon corps, si c'est quelque batelier, quelque pêcheur, quelque pauvre père de famille. Si c'est un homme qui ne puisse pas ou ne veuille pas accepter les 1,000 florins, à lui ma dernière bénédiction.

» Le lendemain de la mort de Karl est le jour de la mienne.

» Mes adieux à tous ceux qui m'aiment.

» HÉLÈNE. »

Bénédict achevait la lecture de cette lettre, lorsque Lenhart, pâle, ruisselant d'eau, apparut sur le seuil de la porte en criant:

— Ah! quel malheur, monsieur Bénédict! madame Hélène vient de se jeter dans le Mein. Venez vite, venez!

Bénédict regarda autour de lui, saisit un mouchoir de poche déposé sur le lit et encore tout imprégné du parfum et des larmes de la jeune femme, et s'élança hors de l'appartement.

La voiture de Lenhart attendait à la porte, il y bondit.

— Chez toi, dit-il, vivement!

Habitué à obéir à Bénédict sans lui demander d'explication, Lenhart lança ses chevaux au triple galop; au reste, sa maison était sur la route qu'il fallait parcourir pour aller au fleuve.

Arrivé à la porte, il sauta à bas de la voiture, monta le premier étage en trois enjambées et ouvrit la porte en criant :

— A moi, Fringant !

Le chien s'élança sur les traces de son maître et se trouva en même temps que lui dans la voiture.

— Au fleuve ! cria Bénédict.

Lenhart commençait à comprendre : il enleva ses chevaux d'un coup de fouet ; ils repartirent au galop, comme ils étaient venus.

Pendant la route, Bénédict se débarrassa de sa redingote, de son gilet et de sa chemise, il ne garda que son pantalon.

Arrivé sur la berge du fleuve, il vit des mariniers avec des crocs qui fouillaient la rivière pour tâcher de retrouver le cadavre d'Hélène.

— L'as-tu vue se jeter à la rivière ? demanda-t-il à Lenhart.

— Oui, Excellence, répondit-il.

— D'où s'est-elle jetée ?

Lenhart lui indiqua l'endroit.

— Vingt florins pour une barque ! cria Bénédict.

Un batelier s'approcha.

Bénédict sauta dans la barque, suivi de Fringant.

Puis, se plaçant dans la ligne où avait disparu le corps d'Hélène, il suivit le courant, tenant Fringant par le cou et lui faisant flairer le mouchoir qu'il avait recueilli sur le lit de Karl.

Arrivé à un certain point du fleuve, Fringant poussa un hurlement lugubre.

Bénédict le lâcha.

Le chien s'élança et disparut aussitôt.

Une seconde après, il reparut, nageant sur place et hurlant tristement.

— Oui, dit Bénédict, oui, elle est là.

Et ce fut lui qui disparut à son tour.

Une seconde après, il reparaissait à la surface de l'eau, soutenant le cadavre d'Hélène par-dessus l'épaule.

Comme Héléne l'avait désiré, son corps, par les soins de Bénédict, fut couché dans le même cercueil que celui de Karl.

On laissa sécher sur elle ses habits de mariée et elle n'eut pas d'autre linceul.

## XLVI

### Qui vivra verra

Lorsque Karl et Hélène furent déposés dans la demeure sainte du repos éternel, Bénédict pensa que le moment était venu, n'ayant plus rien d'utile à faire pour la famille à laquelle il s'était dévoué, Bénédict, disons-nous, pensa que le moment était venu de rappeler à Sturm qu'il était l'exécuteur testamentaire de Frédéric de Below.

Toujours esclave des convenances, il s'habilla avec le plus grand soin, suspendit par une petite chaîne d'or à sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur et l'ordre des Guelfes, puis il se fit annoncer chez le général Sturm.

Le général était dans son cabinet; il donna l'ordre que Bénédict fût immédiatement introduit près de lui.

En l'apercevant, il se souleva de son fauteuil, montra une chaise et se rassit.

Bénédict fit signe qu'il désirait demeurer debout.

— Monsieur, dit-il au général, les malheurs successifs arrivés dans la famille de Chandroz me laissent, avant le moment où je le croyais, libre de venir vous rappeler qu'en mourant Frédéric m'a légué un soin sacré : celui de sa vengeance.

Le général salua. Bénédict lui rendit son salut.

— Rien ne me retient plus à Francfort que le désir d'accomplir la dernière volonté de mon ami. Vous savez quelle est cette dernière volonté, je vous l'ai dite; à partir de ce moment, j'ai l'honneur de me tenir à votre disposition.

—C'est-à-dire, monsieur, dit le général Sturm en frappant de sa main fermée sur le bureau qui était devant lui, c'est-à-dire que vous venez me défier ?

— Oui, monsieur, répondit Bénédict. Les volontés d'un mourant sont sacrées, la volonté de Frédéric de Below a été que l'un de nous deux, vous ou moi, disparût de ce monde. Je vous le transmets avec d'autant plus de confiance que je vous sais brave, monsieur,

adroit à tous les exercices du corps, de première force à l'épée et au pistolet. Je ne suis pas officier dans l'armée prussienne, moi ; vous n'êtes d'aucune façon mon chef. Je suis Français, vous êtes Prussien ; nous avons Iéna, vous avez Leipzig; donc, nous sommes ennemis. Tout cela me fait espérer que vous n'opposerez aucune difficulté à mon désir, et que, demain, vous voudrez bien m'envoyer vos deux témoins, lesquels rencontreront les miens chez moi, de sept à huit heures du matin, et me feront le plaisir de leur indiquer l'heure, le lieu, les armes que vous aurez choisis. Tout m'agréera, monsieur, faites vos conditions comme vous l'entendrez, le mieux que vous pourrez. J'espère que vous êtes satisfait.

Le général Sturm avait, pendant le discours de Bénédict, donné de fréquents signes d'impatience ; cependant, il s'était contenu dans les conditions de l'homme bien élevé.

— Monsieur, dit le général, je vous promets que vous aurez de mes nouvelles à l'heure que vous m'indiquez, et peut-être même plus tôt.

C'était tout ce que voulait Bénédict. Il salua et se retira, enchanté que les choses se fussent passées si convenablement.

Il était déjà à la porte, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait oublié de donner au général sa nouvelle adresse, c'est-à-dire chez Lenhart.

Il s'approcha d'une table, écrivit au-dessous de son

nom le nom de la rue, le numéro de la maison, et, présentant sa carte au général :

— Pardon, dit-il, il faut au moins que Votre Excellence sache où me prendre.

— N'êtes-vous pas mon voisin? demanda le général.

—Non, dit Bénédict; depuis avant-hier, j'ai quitté la maison.

Le même soir, comme à l'issue du duel du lendemain, il comptait quitter Francfort, à moins qu'il ne fût retenu par quelque blessure, Bénédict porta ses cartes de congé dans toutes les maisons où il avait été reçu, alla chez son banquier prendre l'argent qu'il y avait déposé; retenu par celui-ci, il resta chez lui jusqu'à onze heures du soir, puis prit congé à son tour pour rentrer chez Lenhart. Seulement, comme il passait au coin du Ross-Markt, un officier l'aborda et le pria de le suivre, étant chargé pour lui d'une communication de la part du commandant de la place.

Bénédict ne fit aucune difficulté d'entrer dans le premier corps de garde venu, où, sur un signe de l'officier, les soldats l'entourèrent.

— Monsieur, lui dit l'officier, veuillez vous donner la peine de lire ce papier qui vous concerne.

Bénédict prit le papier et le lut :

« Par ordre du colonel commandant de la place et comme mesure de sûreté publique, ordre est donné à M. Bénédict Turpin de quitter Francfort à l'instant même où cet arrêté lui sera communiqué. S'il refuse

d'obéir de bonne volonté, il y sera contraint par la force. Six soldats et un officier l'accompagneront au chemin de fer de Cologne, monteront dans le même wagon que lui et ne le quitteront qu'aux frontières du territoire prussien.

» Cet arrêté devra être mis à exécution ce soir avant minuit.

» *Signé* ***. »

Bénédict regarda autour de lui, il n'avait aucun moyen de défense.

— Messieurs, dit-il, si je savais comment échapper à l'ordre que vous venez de me lire, je vous déclare que je ferais tout au monde pour me tirer de vos mains. Vous êtes les plus forts; le grand homme que vous avez pour ministre, et que j'admire profondément, quoique je ne l'aime guère, a dit ce mot qui fait pendant au *Cedant arma togæ* de Cicéron : « La force prime le droit. » Je suis prêt à obéir à la force. Seulement, je serai extrêmement obligé à l'un de vous d'aller à la rue de Bockenheim, 17, chez un loueur de voitures nommé Lenhart, il aurait la bonté de le prier de m'amener mon chien, auquel je tiens beaucoup. Je profiterai de l'occasion pour lui donner devant vous quelques ordres sans conséquence, mais importants pour un homme qui quitte une ville après un séjour de trois semaines, au moment où il ne s'y attend pas.

L'officier donna ordre à un des soldats de faire ce que désirait Bénédict.

— Monsieur, lui dit-il, je sais que vous étiez lié avec un homme que nous aimions tous : M. Frédéric de Below ; quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je serais fâché que vous quittassiez cette ville en emportant un mauvais souvenir contre moi. J'ai l'ordre de vous arrêter dans les conditions où je viens de le faire. J'espère que vous me pardonnerez un acte complétement en dehors de ma volonté et que j'ai rempli avec le plus de courtoisie qu'il m'a été possible.

Bénédict lui tendit la main.

—J'ai été soldat, monsieur, c'est vous dire que je vous sais gré d'un éclaircissement que vous pouviez ne pas me donner.

Un instant après, Lenhart arrivait avec Fringant.

— Mon cher Lenhart, lui dit Bénédict, je quitte Francfort à l'improviste ; veuillez réunir tous les effets que vous avez à moi et me les envoyer, d'ici à deux ou trois jours, par la grande vitesse, si mieux vous n'aimez me les apporter vous-même à Paris, que vous ne connaissez pas, et où je tâcherai de vous faire passer une quinzaine de jours agréables. Je ne fais pas de conditions avec vous, vous savez que vous ne vous trouvez pas mal de vous en rapporter à moi.

— Ah ! j'irai, monsieur, j'irai, dit Lenhart, vous pouvez être tranquille.

— Et maintenant, dit Bénédict, je crois que c'est l'heure du chemin de fer ; vous avez sans doute une voiture à la porte, partons si rien ne vous retient plus

et si vous n'avez pas un compagnon de route à me donner, partons !

Les soldats firent la haie jusqu'à la voiture qui attendait à la porte. Fringant, toujours enchanté de changer de place, sauta le premier dans la voiture, comme pour inviter son maître à l'y suivre. Bénédict y monta après lui, l'officier suivit Bénédict, quatre soldats suivirent l'officier, un autre se plaça sur le siége à côté du cocher, un autre derrière, et l'on partit pour le chemin de fer de Cologne.

La locomotive sifflait juste au moment où le prisonnier entrait en gare; il n'eut pas même la peine de rester quelques instants dans la salle d'attente. On passa tout de suite à l'intérieur. L'officier se fit ouvrir un wagon. Selon son habitude, Fringant y sauta le premier, et, quoique ce ne soit pas l'habitude, en Prusse surtout, que les chiens voyagent en premières, Bénédict obtint pour lui la faveur de rester dans leur société.

Le lendemain matin, on était à Cologne.

— Monsieur, dit Bénédict à l'officier, j'ai l'habitude, chaque fois que je passe dans cette ville, de m'approvisionner, pour ma toilette, de l'eau de Jean-Marie Farina. Si vous n'étiez pas pressé, je vous proposerais deux choses : la première, ma parole d'honneur d'être bon compagnon et de ne pas vous quitter jusqu'à la frontière ; la seconde, un bon déjeuner pour ces messieurs et pour vous, à cette condition cependant que nous déjeunerons tous fraternellement sans distinction

de grade à la même table. Puis nous prendrons le train de midi, à moins que vous n'aimiez mieux vous confier à ma parole de me rendre directement à Paris.

L'officier sourit.

— Monsieur, dit-il, nous ferons selon votre bon plaisir. Je voudrais que vous emportassiez de nous cette idée que nous ne sommes grossiers et tourmenteurs que lorsque l'on nous ordonne de l'être. Vous désirez rester, restons! Vous m'offrez votre parole, je la prends. Vous désirez nous avoir tous à déjeuner avec vous : quoique ce ne soit ni selon les mœurs ni selon la discipline prussiennes, j'accepte. La seule précaution que nous prendrons, et plus encore pour vous faire honneur que parce que nous doutons de votre parole, ce sera de vous conduire à la gare du Midi. Où désirez-vous que nous nous retrouvions ?

— A l'hôtel du *Rhin*, si vous le voulez, messieurs, dans une heure.

— Je n'ai pas besoin de dire, ajouta l'officier, que, de la manière dont je me suis conduit avec vous, je serais destitué.

Il avait dit ces quelques mots en français, afin de n'être point entendu des soldats.

Bénédict salua d'un air qui voulait dire : « Vous pouvez être parfaitement tranquille, monsieur. »

Bénédict s'en alla vers la place du Dôme, où est situé le magasin de Jean-Marie Farina, et l'officier tira de son côté avec ses soldats.

Bénédict fit sa provision d'eau de Cologne, ce qui lui

fut d'autant plus facile que, n'ayant pas d'autres bagages, il pouvait emporter son emplette avec lui; puis il fit porter sa caisse à l'hôtel du *Rhin*, où il avait l'habitude de loger.

Là, il commanda le meilleur déjeuner que pût lui promettre le maître d'hôtel; puis il attendit ses convives, qui arrivèrent à l'heure convenue.

Le déjeuner fut parfaitement gai; on y but à la santé de la Prusse et à la santé de la France, les Prussiens donnant courtoisement l'exemple; et, le déjeuner fini, Bénédict, suivi de son escorte, fut conduit à la gare, et, par ordre supérieur, eut un wagon, non plus avec six soldats et un officier, mais à lui tout seul.

A midi, le train partit, et, au moment du départ, l'officier, en serrant d'une main la main de Bénédict, lui remit de l'autre une lettre qu'il le pria de ne lire que lorsque le train serait parti.

Les deux jeunes gens prirent congé l'un de l'autre en se promettant de se revoir un jour, soit comme amis, soit comme ennemis.

A peine le wagon était-il parti, que Bénédict décacheta la lettre et alla droit à la signature.

Comme il s'en doutait, elle était du général Sturm.

Elle contenait ces mots :

« Mon cher monsieur,

» Vous comprenez qu'il ne convient pas à un officier supérieur de donner ce mauvais exemple de répondre à une provocation qui a pour objet de venger un offi-

cier puni pour désobéissance envers son chef. Si je me battais avec vous pour une cause aussi antimilitaire, je donnerais un exemple fatal à l'armée.

» Je refuse donc, quant à présent, de me battre avec vous, et, pour éviter le scandale, j'emploie un des moyens les plus courtois qui soient à ma disposition.

» Vous avez bien voulu reconnaître vous-même que j'avais une réputation de courage, vous avez ajouté qu'il était à votre connaissance que j'étais de première force à l'épée et au pistolet.

» Vous ne pouvez donc attribuer mon refus à la peur de me rencontrer sur le terrain avec vous.

» Un proverbe qui est de tous les pays dit : *Les montagnes ne se rencontrent pas ; mais les hommes se rencontrent.*

» Si nous nous rencontrons partout ailleurs qu'en Prusse et que vous soyez toujours en disposition de me tuer, nous verrons alors à vider cette petite affaire ; mais, je vous en préviens, la chose n'ira pas toute seule et vous aurez plus de mal que vous ne croyez à tenir la promesse que vous avez faite à votre ami Frédéric.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» Général Sturm. »

Bénédict replia la lettre avec le plus grand soin, la mit dans son portefeuille, glissa son portefeuille dans sa poche, s'accouda du mieux qu'il put dans un angle, et, fermant les yeux pour dormir :

— C'est bien, dit-il, qui vivra verra !

# CONCLUSION

La présence des Prussiens à Francfort et la terreur qu'ils y causèrent ne se termina point aux événements que nous venons de raconter, mais auxquels doit se borner notre récit.

Ajoutons seulement quelques lignes pour terminer notre œuvre, comme nous l'avons ouverte, c'est-à-dire par une page toute politique.

Vers la fin de septembre 1866, on apprit que la ville de Francfort, perdant sa nationalité, son titre de ville libre, son privilége de résidence de la Diète, ses droits enfin comme faisant partie de la Confédération, allait être réunie, le 8 octobre, au royaume de Prusse.

L'ordre fut donné le 7 à toutes les maisons d'arborer le drapeau prussien, et à tous les citoyens de montrer la plus grande joie de cette annexion à la couronne de Prusse.

La journée du lendemain se leva sombre et pluvieuse, pas une maison n'avait arboré le drapeau noir et blanc, pas un citoyen, ni gai ni triste, ne marchait par les rues, toutes les fenêtres étaient closes, toutes les portes fermées.

On eût dit une ville morte.

Le drapeau n'était arboré nulle part, si ce n'est sur

les casernes, sur la Bourse, sur les bureaux du télégraphe et sur l'administration des postes.

Seulement, sur la place du Rœmer se tenait un rassemblement de trois ou quatre cents hommes appartenant tous au faubourg de Sachsenhausen. Chacun de ces hommes, chose bizarre, avait en laisse un chien quelconque : bouledogue, molosse, épagneul, braque, griffon, lévrier ou caniche.

On eût dit une foire aux chiens.

Au milieu des bipèdes et des quadrupèdes allait et venait Lenhart, racontant les belles choses qu'il avait vues à Paris et se faisant écouter à la fois et comme un docteur et comme un chef.

C'était lui qui avait patronné cette réunion de ses compatriotes de Sachsenhausen, et qui, sur un mot d'ordre donné tout bas, les avait invités à se faire accompagner de leurs chiens.

Hommes et chiens avaient les yeux tournés vers la fenêtre par laquelle devait se faire la proclamation.

Ils étaient là depuis neuf heures.

A onze heures du matin se rassemblaient, dans la salle des Empereurs au Rœmer, les membres du Sénat, le clergé chrétien et israélite, les professeurs des écoles, les sommités des administrations, le général en chef de Boyer avec le corps des officiers de la garnison, pour assister à la prise de possession de la ci-devant ville libre de Francfort, par Sa gracieuse Majesté le roi de Prusse.

Le gouverneur civil le baron Patow, le commissaire

civil M. de Madaï, sortirent de la salle des séances du Sénat, qui était auparavant la [salle des élections des empereurs d'Allemagne, et entrèrent dans la grande salle.

Après quelques préambules de la part de M. Patow, il lut aux asistants la patente de la prise de possession de la ci-devant ville libre de Francfort, puis la proclamation du roi qui annonçait la réunion de la ville à la couronne de Prusse.

Restait cette même lecture à faire au peuple.

La fenêtre s'ouvrit au bruit des murmures joyeux et des acclamations moqueuses des gens de Sachsenhausen et des bâillements de leurs chiens.

Outre les gens de Sachsenhausen, la place était occupée, nous avons oublié de le dire, par une compagnie du 34e régiment de ligne et par son corps de musiciens.

M. de Madaï lut à haute voix la proclamation suivante:

*Très-haute et très-puissante proclamation de Sa Majesté le roi de Prusse aux habitants de l'ex-ville libre de Francfort.*

Soit que la voix de M. de Madaï fût particulièrement désagréable aux auditeurs, soit que ces mots: *L'ex-ville libre de Francfort,* éveillassent leur susceptibilité, quelques chiens hurlaient lamentablement.

M. de Madaï attendit que le silence fût rétabli et continua, toujours au nom du roi:

« Par la patente que j'ai fait publier aujourd'hui, je vous réunis, habitants de la ville de Francfort-sur-le-Mein et de ses dépendances, à mes sujets vos voisins et frères allemands. »

Cinq ou six hurlements protestèrent contre cette réunion. M. de Madaï parut ne pas y faire attention et reprit:

« Par la décision de la guerre et par la réorganisation de la commune patrie allemande, vous êtes démis de l'indépendance dont vous avez joui jusqu'à présent, et vous êtes entrés dans l'union d'un grand pays dont la population vous est sympathique par la langue, par les mœurs et par l'identité des intérêts. »

Cette nouvelle ne parut pas satisfaire les exigences de quelques-uns des auditeurs: il y eut des plaintes, des grognements et un certain nombre de lamentations.

M. de Madaï parut comprendre cette protestation douloureuse.

« Si ce n'est pas sans tristesse, dit-il, que vous vous détachez des relations antérieures qui vous étaient chères, je respecte ce sentiment et je l'estime comme une garantie que vous et vos enfants serez fidèlement attachés à moi et à ma maison. »

Un énorme bouledogue répondit par un seul aboie-

ment, mais qui paraissait réunir les opinions de trois ou quatre cents congénères dont il était entouré.

L'interruption ne troubla point M. de Madaï et il continua :

« Vous reconnaîtrez la nécessité des faits accomplis ; car, si les fruits de la guerre acharnée et des victoires sanglantes ne doivent pas être perdus pour l'Allemagne, c'est le devoir de la propre conservation, c'est le souci des intérêts nationaux qui demandent impérieusement que la ville de Francfort soit liée à la Prusse, solidement et pour jamais. »

En ce moment, un chien cassa sa chaîne, et, malgré les cris : « Arrêtez le rebelle ! arrêtez le rebelle ! » et la poursuite que lui donnèrent cinq ou six gamins sachsenhausenois, il disparut dans la rue des Juifs.

« Et, comme mon père de bienheureuse mémoire, reprit M. de Madaï, l'a prononcé, c'est uniquement pour le profit de l'Allemagne que la Prusse s'est agrandie. Je livre ceci à vos sérieuses réflexions et je me fie à votre sens allemand et droit pour que vous me juriez fidélité avec la même sincérité que le fait mon peuple.

» Que Dieu le veuille !

» GUILLAUME Ier.

» Donné en mon château de Babelsberg, le 3 octobre 1866. »

Et M. de Madaï ajouta en élevant la voix et en manière de péroraison :

— Vive le roi Guillaume Ier ! Vive le roi de Prusse !

Au même instant, le drapeau noir et blanc était hissé sur le pignon le plus élevé du Rœmer.

Pas un cri ne s'éleva pour répondre au cri de M. de Madaï. Seulement, on entendit la voix de Lenhart comme s'il commandait l'exercice :

— Et maintenant, mes petits toutous, que vous avez l'honneur d'être des chiens prussiens, criez : « Vive le roi de Prusse ! »

Alors, chaque homme appuya le pied sur la queue, sur la patte, ou sur l'oreille de son chien, et un effroyable vacarme s'éleva, depuis les tons les plus élevés jusqu'aux notes les plus graves que la musique seule du 34e régiment put étouffer en jouant l'air national prussien : *Heil dir im Sieges Kranze.* Ce qui veut dire :

« Sois glorifié, ô roi, avec ta couronne de victoire ! »

Ce fut ainsi que l'ex-ville libre de Francfort fut réunie au royaume de Prusse.

Beaucoup disent qu'elle n'est que faufilée, mais pas cousue !

# ÉPILOGUE

Le 5 juin 1867, un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, élégamment vêtu, portant à sa boutonnière un ruban mi-partie rouge, mi-partie bleu de ciel et blanc, achevait de prendre une tasse de chocolat au café Prévot, au coin du boulevard et de la rue Poissonnière.

Il demanda le journal *l'Étendard*.

Le garçon se fit répéter deux fois le nom du journal, et, ne l'ayant pas dans l'établissement, sortit, l'acheta sur le boulevard et le rapporta à son client.

Celui-ci jeta rapidement les yeux dessus; il était évident qu'il cherchait un article qu'il savait s'y trouver.

Ses yeux se fixèrent enfin sur ces lignes:

« C'est aujourd'hui mercredi, 5 juin, que le roi de Prusse doit faire son entrée à Paris.

» Voici la liste complète des personnes qui accompagneront Sa Majesté :

» M. de Bismark.

» Le général de Moltke.

» Le comte Puckler, grand maréchal de la cour.

» Le général de Treskow.

» Le comte de Goltz, général de brigade.

» Le comte de Lehendorff, major aide de camp du roi

« Le général baron Achille Sturm... »

Sans doute, le jeune homme avait vu tout ce qu'il voulait voir, car il ne poussa pas plus loin son investigation sur les personnes qui accompagnaient Sa Majesté. Seulement, il chercha à savoir l'heure à laquelle le roi Guillaume arrivait, apprit que c'était pour quatre heures et un quart à la gare du Nord.

Il prit aussitôt une voiture et alla se placer sur la route que devait suivre le roi pour se rendre aux Tuileries.

Le convoi royal fut de quelques minutes en retard.

Notre jeune homme attendait au coin du boulevard de Magenta; il se mit à la suite du cortége, qu'il accompagna jusqu'aux Tuileries, fixant tout particulièrement les yeux sur la voiture où se trouvaient le général de Treskow, le comte de Goltz et le général Achille Sturm.

Cette voiture entra dans la cour des Tuileries avec celle du roi de Prusse; mais elle en sortit presque aussitôt avec les trois généraux qu'elle renfermait, pour aller s'arrêter à l'hôtel du *Louvre*.

Les trois généraux y descendirent; ils voulaient évidemment loger dans le voisinage des Tuileries, où restait leur souverain.

Notre jeune homme, qui, de son côté, était descendu de la sienne, les vit conduits chacun par un garçon à leur appartement respectif.

Il attendit un instant, aucun d'eux ne descendit.

Il remonta en voiture et disparut au coin de la rue des Pyramides. C'était tout ce qu'il voulait savoir.

Le lendemain, le même jeune homme se promenait, vers onze heures du matin, en fumant une cigarette, devant le café attenant à l'hôtel et portant le même nom.

Au bout de dix minutes, son attente fut satisfaite.

Le général Sturm sortit de l'hôtel du *Louvre*, vint s'asseoir à l'une des tables de marbre disposées vis-à-vis des fenêtres, demanda une tasse de café et un verre d'eau-de-vie.

C'était juste en face de la caserne des zouaves.

Bénédict entra dans la caserne et en sortit un instant après avec deux officiers.

Il les amena devant la vitre et leur montra le général Sturm.

— Messieurs, dit-il, voici un général prussien avec lequel j'ai une affaire assez grave pour que l'un de nous deux reste sur le carreau. Je me suis adressé à vous pour vous demander la faveur de me servir de témoins, parce que vous êtes officiers, parce que vous ne me connaissez pas, parce que vous ne connaissez pas mon adversaire et que, par conséquent, vous n'aurez pour nous aucune de ces petites délicatesses que les hommes du monde ont pour ceux à qui ils servent de témoins. Nous allons entrer, nous nous assoierons à la même table que lui, je lui reprocherai ce que j'ai à lui reprocher, vous verrez si la chose est assez grave pour qu'il y ait matière à un duel à mort. Si vous le

jugez ainsi, vous me ferez l'honneur d'être mes témoins. Je suis soldat comme vous, j'ai fait la guerre de Chine avec le grade de lieutenant, j'ai combattu à la bataille de Langensalza comme officier d'ordonnance du prince Ernest de Hanovre, et enfin j'ai tiré un des derniers coups de fusil qui aient été tirés à la bataille d'Aschaffenbourg. Je me nomme Bénédict Turpin, et je suis chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre des Guelfes.

Les deux officiers firent un pas en arrière, échangèrent quelques mots tout bas et se rapprochèrent de Bénédict en lui disant qu'ils étaient à ses ordres.

Tous trois alors entrèrent dans le café et allèrent s'asseoir à la table du général.

Celui-ci leva la tête et se trouva face à face avec Bénédict.

Au premier coup d'œil, il le reconnut.

— Ah! c'est vous, monsieur, lui dit-il en pâlissant légèrement.

— Oui, monsieur, répondit Bénédict. Et voici des messieurs qui ignorent encore l'explication que je vais avoir avec vous, et qui sont là pour m'entendre et veulent bien m'assister dans notre combat. Vous plaît-il que j'explique à ces messieurs, devant vous, la cause de notre rencontre, puis voulez-vous les mettre au courant de nos antécédents en nous rendant avec eux sur le terrain. — Vous vous rappelez, monsieur, qu'il y a près d'un an, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que les montagnes ne se rencontraient pas,

mais que les hommes se rencontraient, et que, le jour où j'aurais l'honneur de vous rencontrer hors du royaume de Sa Majesté Guillaume Ier, vous ne feriez plus de difficultés de me donner satisfaction?

Le général se leva.

— Inutile, dit-il de prolonger une explication dans un café où tout le monde peut nous entendre; vous expliquerez à ces messieurs les griefs que vous croyez avoir contre moi, griefs dont je n'ai pas le moins du monde à me disculper vis-à-vis de vous. Je vous ai écrit que je serais prêt à vous donner satisfaction, je le suis. — Donnez-moi le temps de rentrer à l'hôtel et de prendre deux amis. Voilà tout ce que je demande de vous.

— Faites, monsieur, dit Bénédict en saluant.

Sturm sortit. Bénédict et les deux officiers le suivirent.

Il rentra à l'hôtel du *Louvre*.

Les trois messieurs attendirent devant la porte.

Pendant les dix minutes d'attente, Bénédict leur raconta toute l'affaire : comment le général Sturm avait voulu forcer son chef d'état-major, le baron Frédéric de Below, de lui donner le nom des plus riches propriétaires de Francfort, afin de lever une contribution sur eux; comment celui-ci s'y était refusé; comment, à la suite de la discussion, le général avait frappé le major avec sa cravache; comment, malgré cet outrage, il avait refusé de se battre avec lui, et comment encore

se croyant déshonoré, Frédéric s'était brûlé la cervelle en lui recommandant sa vengeance.

Puis il leur dit encore ce qui s'était passé entre lui et le général; que celui-ci, sous prétexte de ne pas donner un mauvais exemple aux officiers supérieurs, avait refusé de se battre avec lui, Bénédict; l'avait fait enlever le soir même de Francfort, conduire à Cologne sous bonne escorte et remettre, au moment du départ, la lettre à laquelle il venait de faire allusion.

Il achevait ce récit, au moment où le général apparaissait avec ses deux témoins.

C'étaient deux officiers de la suite du roi; ils s'approchèrent tous trois de Frédéric et le saluèrent. Bénédict indiqua de la main ses deux témoins aux témoins du général. Tous quatre se retirèrent un peu à l'écart. Puis les deux témoins de Bénédict revinrent à lui.

— Vous avez laissé le choix des armes au général, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, le général a choisi l'épée: on passera chez un armurier; on achètera des épées que ni l'un ni l'autre ne connaîtrez; puis on ira se battre à l'endroit le plus proche. Nous avons indiqué les fortifications, ces messieurs ont accepté; ils vont monter dans une voiture découverte, nous monterons dans une autre; et, comme ils ne savent pas le chemin et que nous le savons, nous, nous les guiderons, par le boulevard, et, chez le premier armurier venu, nous achèterons des épées.

Tout était entendu. On chargea deux garçons de l'hôtel de faire venir deux voitures découvertes. Ces messieurs offrirent le chirurgien-major des zouaves, qui fut accepté. L'un d'eux se rendit à la caserne, ramena le chirurgien, qui, mis au courant de la mission qu'il avait à remplir, monta dans la calèche avec les deux officiers et Bénédict, tandis qu'ainsi qu'il était convenu, le général Sturm et ses deux témoins suivirent à distance.

On prit la rue de Richelieu, puis les boulevards.

Le premier armurier qu'on rencontra fut Claudin.

Plusieurs paires d'épées étaient en étalage à sa montre.

Bénédict dit tout bas au garçon qu'il connaissait :

—Les épées sont à mon compte ; donnez-en le choix ces messieurs qui sont dans la seconde voiture.

On présenta trois épées différentes au général Sturm, qui choisit celle qui allait le mieux à sa main; il en demanda le prix, on lui répondit qu'elles étaient payées.

Les deux voitures continuèrent leur route jusqu'à la barrière de l'Étoile, par la porte Maillot.

Là, on suivit un instant la ligne extérieure des fortifications ; puis, étant arrivés à un endroit un peu désert, les deux officiers de zouaves descendirent de la calèche, explorèrent des yeux le fossé, et, le trouvant solitaire, firent signe aux combattants qu'ils pouvaient descendre.

En un instant, les quatre témoins et les deux adversaires furent au pied des murailles.

Le terrain était uni et offrait toute facilité pour un combat dans le genre de celui qui allait se livrer.

Les témoins du général présentèrent les épées à Bénédict, qui ne les avait pas encore examinées.

Le jeune homme y jeta un regard rapide, et vit qu'elles étaient montées en quarte, ce qui allait admirablement à son jeu.

Au reste, il paraît que cette monture allait aussi au jeu du général Sturm, puisque c'était lui qui les avait choisies.

— Quand s'arrêtera le combat ? demandèrent les témoins.

—Quand l'un de nous deux sera mort, répondirent à la fois les deux adversaires.

— Habits bas, messieurs ! dirent les témoins.

Bénédict jeta de côté sa veste et son gilet ; sa chemise de batiste était si fine, qu'à travers on pouvait voir sa poitrine.

— Êtes-vous prêts, messieurs ? demandèrent les témoins.

— Oui, répondirent tous deux en même temps.

Un des officiers de zouaves prit une épée et la mit aux mains de Bénédict.

Un des deux officiers prussiens prit l'autre et la mit aux mains du général Sturm.

Les témoins croisèrent les deux épées à la distance

de trois pouces de la pointe, et, se jetant en arrière pour démasquer les adversaires :

— Allez, messieurs ! dirent-ils.

A peine ces mots furent-ils prononcés, que le général s'empara vivement de l'épée de son adversaire par un double engagement en faisant un pas en avant avec l'impétuosité ordinaire d'un homme passé maître en escrime.

Bénédict fit un bond en arrière; puis, regardant la garde du général :

— Ah! ah ! murmura-t-il, voilà un gaillard bien sur ses jambes. Attention!

Et il échangea un rapide coup d'œil avec ses témoins, pour leur dire de ne pas s'inquiéter.

Mais, au même instant, et sans intervalle, le général tout en intéressant l'épée par une pression habile, s'avança, ramassé sur ses jarrets, et lança un dégagement tellement rapide, qu'il fallut tout le doigté serré de Bénédict pour parer un contre de quarte qui, si rapide qu'il fût, ne put empêcher que l'épaule ne fût effleurée.

La chemise se déchira sous la pointe de l'épée et se teignit légèrement de sang.

La riposte fut faite du tact au tact, et si vite, que le Prussien, par bonheur ou par instinct, n'eut pas le temps de recourir à une parade circulaire, et opposa machinalement la parade de quarte, où il se trouvait revenu en garde.

Le coup fut paré, mais il était si énergiquement

porté que le général Sturm chancela sur ses jambes, et ne put lancer la contre-riposte.

— C'est un joli tireur, après tout, pensa Bénédict; il y a quelque chose à faire avec lui.

Sturm recula d'un pas, et, baissant son épée :

— Vous êtes blessé, dit-il à Bénédict.

— Allons donc, reprit le jeune homme, pas de mauvaise plaisanterie. Voilà bien des manières pour un frôlement d'épée. Vous savez bien, général, qu'il faut que je vous tue. On n'a qu'une parole, après tout, fût-elle donnée à un mort.

Et il se remit en ligne.

— Toi me tuer ? *Nase veis!* exclama le général.

— Oui, moi, blanc-bec, comme vous dites, reprit Bénédict, sang pour sang, quoique tout le vôtre ne vaille pas une goutte du sien.

— *Verflutcher Kerl !* jura Sturm en devenant cramoisi.

Et, se lançant sur Bénédict, il lui porta tout en marchant, deux coups de seconde successifs, si pressés et si furieux, que Bénédict n'eut que le temps de parer en rompant deux fois d'abord, par une parade de seconde si énergique, si précise, que la chemise flottante fut déchirée au-dessus de la ceinture du pantalon et que Bénédict sentit le froid du fer.

Une tache de sang parut encore.

— Ah çà ! vous avez donc entrepris de me déshabiller, dit Bénédict en envoyant à son adversaire une riposte en quarte haute qui l'eût traversé de part en

part, si celui-ci, ne se sentant pas trop abandonné, ne se fût précipité en corps à corps pour éviter la riposte; de sorte que les gardes se touchèrent et que les deux ennemis se trouvèrent les épées hautes, visage à visage.

— Tiens, lui cria Bénédict, voilà qui t'apprendra à me voler ma riposte.

Et, avant que les témoins eussent pu interposer leurs épées pour les dégager, Bénédict, en dégageant le bras comme un ressort, envoya en manière de coup de poing, les deux gardes dans le visage de son adversaire, qui recula en chancelant, la figure déchirée et marbrée du coup.

Alors, ce fut un spectacle qui fit tressaillir les témoins.

Sturm recula un instant, la bouche entr'ouverte, écumante, les dents serrées et sanglantes, les lèvres retroussées, les yeux étincelants, injectés, presque sortis de leur orbite, toute la face d'un rouge violet.

— *Lumpen Hund!* hurla-t-il en agitant son épée crispée et en se ramassant dans sa garde comme un jaguar prêt à bondir.

Bénédict était là, calme, froid, méprisant; il étendit vers lui son épée.

— Tu m'appartiens maintenant, dit-il d'une voix solennelle, tu vas mourir.

Et il se remit en garde, exagérant sa pose en manière de défi.

Il n'attendit pas longtemps.

Sturm était trop bon tireur pour se jeter sur son ennemi à découvert; il avança brusquement d'un pas en faisant un double engagement dont Bénédict trompa le second par un dégagement fait comme on les passe au mur.

La colère avait décomposé la garde de Sturm, qui tirait tête baissée; ce fut ce qui le sauva, pour cette fois du moins.

Le dégagement effleura seulement l'épaule près du cou.

Le sang parut.

— Manche à manche, reprit Bénédict en se remettant vivement en garde et en laissant entre le général et lui un grand espace. — La belle, maintenant !

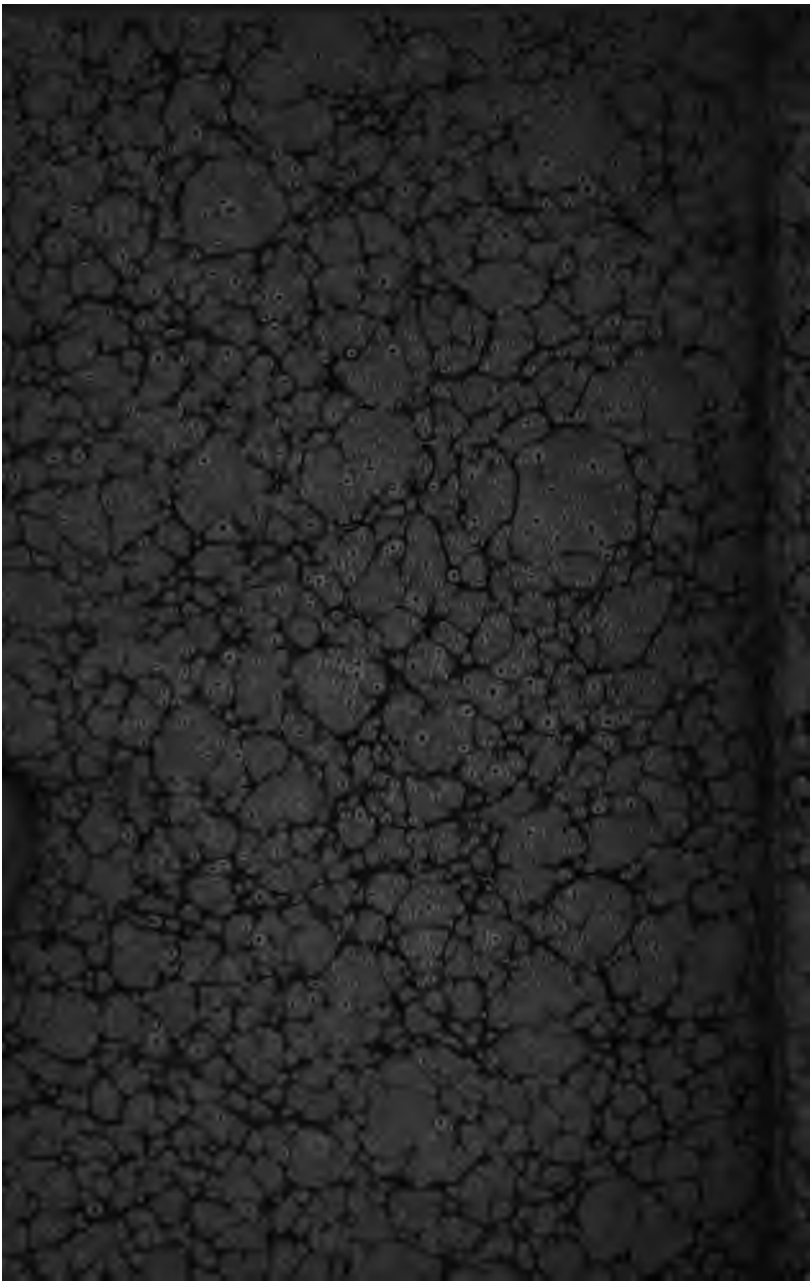
Le général se trouva hors distance, marcha un pas, et, rassemblant toutes ses forces, fit un frénétique battement à l'épée et tira droit en se fendant de toute sa largeur.

Toute son âme, c'est-à-dire toute son espérance était dans ce coup.

Cette fois, Bénédict, bien campé sur ses jarrets, ne recula pas d'une semelle, ramassa l'épée par un demi-cercle enlevé, régulier, les ongles en dessus, comme dans une salle d'armes, et, dominant la pointe de son épée penchée à ses pieds :

— Allons donc, dit-il en ripostant.

L'épée pénétra par le bout de la poitrine et se cacha tout entière dans le corps du général, où Bénédict la



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03037 1747

848
D88tp
1872
v.2

Dumas

Terreur prussienne

247900